N° 857 45e Année T. CCL 1er Mars 1934

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°


P.O.-Midi-Sports d'Hiver
DÉPART DE
PARIS-ORSAY
19 h 20
20 h 40
ARRIVÉE
SUPERBAGNÈRES
7 h. 54
Col de
PUYMORENS
8 h. 03
FONT-ROMEU
9 h. 57
BAGNÈRES
(Artigues-La-Mongie)
10 h. 21
EAUX-BONNES-
GOURETTE
8 h. 24
BARÈGES-CAUTERETS
10 h. 21
et
SOMPORT
10 h. 24
NEIGE EPAISSE ET SKIABLE

OCCIDENT 1934

Pareto a montré le rythme alterné des forces centrifuges et centripètes dans les sociétés d'Europe. La monarchie des Mérovingiens avait, au VIe siècle, un pouvoir central fort, qui se désagrégea au temps où s'éleva le gouvernement des Carolingiens. Ceux-ci reconstituèrent un pouvoir central fort (VIIIe et IXe siècles), qui, à son tour, se désagrégea sous les derniers souverains de la lignée. Sous les successeurs de Charlemagne, les *missi dominici* perdent peu à peu leur importance. Malgré la défense de Charles le Chauve, les châteaux forts croissent en nombre et en force. Ces grands courants sont pareils aux mouvements des marées et peuvent être comparés aux deux temps de la respiration humaine.

A la veille des grands événements connus sous les noms de Renaissance et Réforme, le système politique, économique et social, considéré dans son ensemble, est dominé par les dogmes de l'Eglise. Les individus sont emprisonnés dans un réseau de règles, de pratiques et de formules. Les paysages sont là, on ne les voit pas. Car c'est toujours pareil, il faut d'abord que les yeux s'ouvrent. Des voiles recouvrent les paysages, la nudité des corps, les mouvements des astres. Le monde est fermé sous une cloche. Le futur pape Pie II, Aeneas Sylvius, constate que « la Chrétienté n'a plus de tête: ni le pape ni l'empereur n'obtiennent le respect et l'obéissance qui leur sont dus ». Le système autoritaire craque partout à la fois. *L'individu fait explosion.* Humanistes, condottières et navigateurs rivalisent d'audace. Les savants et les artistes découvrent le nu, le vrai

expérimental, les mouvements du cœur et des astres, la diversité du monde. Bientôt, l'Europe est trop petite et, comme la route de l'Orient est barrée par l'Islam, les navigateurs sont projetés sur l'Atlantique vers l'inconnu. Un appétit de savoir joint à une fureur de conquérir fouette les imaginations. Le traité du libre arbitre d'Erasme court l'Europe. La vie est devenue une aventure prodigieuse. Un nouveau type d'homme apparaît, d'un courage héroïque dans la pensée et l'action, d'une énergie indomptable. Relégué pendant des siècles avec la femme dans le péché ,l'homme s'avance hardiment sur le devant de la scène, revendiquant ses droits à la richesse et au plaisir, au doute, à la liberté de penser, à la beauté sans voile, à la vérité sans dogme. Il n'accepte aucune contrainte. Les lois ne sont pas faites pour l'élite. Au génie tout est permis. Une seule chose compte, le moment présent, vécu avec intensité. Et les moments se succèdent avec une vitesse accélérée par l'angoisse de l'analyse et le regret de la foi perdue. Au bout de cette voie passionnée, il y a des monstres, fils de papes, la violence sans frein, l'anarchie et le besoin d'autorité.

Deuxième temps, le pouvoir central se reconstitue. Il atteint sa plus grande force, après la Fronde, sous Louis XIV. La monarchie absolue correspond à une époque de soumission de l'individu, de discipline religieuse et politique, à des règles rigides du Bien et du Beau. Le phénomène général est de stabilisation, de régularisation, d'ordre et d'autorité. L'honnête homme est le type dominant de cette période, formé par la cour et pour la cour. Les plus indépendants, hommes de guerre, amiraux, artistes, écrivains, tous sont plus ou moins courtisans. A chaque saison qui passe, le régime autoritaire resserre davantage son étreinte autour des individus. Des édits sévères font défense aux ouvriers de sortir du royaume, à peine de confiscation d'abord, puis de mort. Favorisée par Colbert dans les manufactures royales et privilégiées, la course aux monopoles se précipite au XVIIIe siècle, aux dépens des petits fabri-

cants. Production et échanges sont soumis à une réglementation minutieuse et au principe de l'*autarchie*. A la veille de la Révolution, le monde présente le spectacle d'un système plus ou moins cristallisé : corporations rigides, esclavage en Amérique, servage en Russie, classes privilégiées et, dominant le tout, le trône et l'autel. Les routes de l'Orient et du Sud sont barrées par l'Islam qui règne des portes de Vienne au Caire et au Maroc. La Chine et le Japon sont fermés. Alors, la Révolution recommence l'œuvre de la Renaissance et de la Réforme par une nouvelle explosion de l'individu, contre l'absolutisme et les dogmes.

Le système autoritaire craque de toute part et l'on assiste pendant une centaines d'années à un essor individuel sans précédent dans tous les domaines de la pensée et de l'action. Aucun siècle ne ressemble autant au XVIe siècle que le XIXe. Ceux qui y sont nés ne le voyaient pas dans ses dimensions. L'enquête et la conquête simultanées attaquent la forêt vierge, la préhistoire, la distance, la molécule, les forces cachées. La puissance de l'homme est décuplée par le moteur, les canons et le microscope. La population augmente de minute en minute. Les grandes villes sortent de terre par génération spontanée et les migrations de peuples recommencent. L'excédent d'Europe se jette sur l'Amérique et, quand les Amériques se ferment à la conquête, alors les escadres de guerre forcent les ports d'Extrême-Orient, prennent à revers l'Islam qui est coupé en deux par le Canal de Suez. En 1850, les Etats-Unis sont une colonie agricole divisée; 50 ans plus tard, c'est la plus puissante nation du monde, avec 120 millions d'habitants. En 1850, l'Afrique est un continent inconnu; 50 ans plus tard, elle est conquise, partagée, mise au pillage.

Ces travaux d'Hercule ont été poursuivis au nom de la liberté individuelle, avec l'aide de la science, dans une concurrence acharnée, c'est-à-dire sur les champs de bataille. A mesure que le siècle avance, l'individu devient davantage la cellule sociale. Développement de

l'impôt personnel, lois contre la famille, droits de succession tendant à remplacer l'héritage comme moyen de répartition des richesses, tout le mouvement législatif et juridique se fait dans le sens de l'émancipation des esclaves, des serfs, de l'individu. C'est la doctrine centrale. Et voici les grandes guerres féroces de religion, le socialisme, le syndicalisme, le communisme, comme au temps des hérésies et de la Saint-Barthélemy.

Par leur tumulte et leur diversité, les mouvements démocratiques et socialistes ont empêché longtemps de laisser voir les caractères essentiels de ces phénomènes. Parce que, pendant que l'histoire se fait, ses grandes lignes disparaissent dans la fumée, les remous et les épisodes. En réalité, les salariés sont des mercenaires, dont les capitaines d'industrie prennent le commandement, comme les condottières d'autrefois. Les salariés d'aujourd'hui sont les lansquenets du XIXe siècle. On les fait venir des pays où la main-d'œuvre est sans emploi. Les émigrants vont prendre du service à l'étranger. Les chefs d'entreprises mènent ces troupes à la conquête des marchés qu'ils s'approprient comme des fiefs. Ils font des ententes contre un tiers ou se détruisent dans des guerres à mort. Quant aux salariés, ils sont indociles comme les mercenaires de toujours. Ils ne marchent que si la paye est bonne, régulièrement payée. Les grèves modernes sont des mutineries de soldats mécontents de l'ordinaire, des étapes forcées, de la discipline, du maigre butin. Dans les pays industrialisés, les armées ouvrières sont devenues si nombreuses et puissantes qu'elle ont tenu en échec les armées de métier et terrorisé les foules électorales. Pour stimuler leur zèle, les chefs d'entreprise, féodaux du fer, du charbon, de l'acier, du pétrole, leur font distribuer l'épargne des rentiers et les biens ecclésiastiques périodiquement confisqués. C'est la forme moderne du pillage éternel. Et ces distributions deviennent d'autant plus fréquentes, nécessaires et ruineuses pour le pays que les armées d'ouvriers ou de lansquenets ne sont plus menées à la conquête mais se transforment partiellement, en Angleterre

dès 1880, en armées de chômeurs qu'il faut nourrir.

Dans ces conditions, le pouvoir central peut être plus ou moins fort, suivant les temps et les pays; en réalité, les gouvernants nominaux, appuyés sur les Parlements, partagent le pouvoir avec les féodaux, qui, le plus souvent, imposent leur volonté et dictent la loi. Le gouvernement allemand était faible en 1914, derrière une façade militaire. Le gouvernement des Etats-Unis était hier encore un des plus faibles du monde. Il ne s'appelait même pas un gouvernement. Il n'y avait pour 48 Etats semi-autonomes qu'une Administration centrale.

Ce système a très bien marché pendant cinq ou six générations. On lui doit une prospérité extraordinaire, qui a payé le luxe d'un confort grandissant, d'une hygiène coûteuse, d'assurances de toute espèce, des Universités, des bibliothèques, des musées, comme la conquête du bassin de la Méditerranée a payé le pain, les jeux de cirque et les thermes des populations italiennes de l'Empire romain. Le XIX[e] siècle se fait remarquer par le volume et l'intensité de sa circulation de marchandises, de capitaux et d'élites. Il a donné naissance à une extrême diversité de types d'hommes : l'explorateur, le savant de laboratoire, le condottière colonial, le condottière de l'industrie et de la finance. Nous lisons l'histoire des Croisades dans de vieilles chroniques, mais nous avons vu passer des Croisés dans les rues de nos capitales : Marchand du Congo-Nil, Gouraud à la barbe blonde, aux yeux rêveurs, le vainqueur de Samory, Lyautey l'Africain. Et voici les grands féodaux de l'industrie et de la finance : Schneider, Krupp, Morgan, Rockefeller, Vanderbilt. Malgré leur diversité, ces types d'hommes ont un caractère commun : ce sont des hommes d'action d'une énergie indomptable, d'une audace intrépide... Pendant qu'ils conquièrent le monde, brûlant les étapes, les hommes de science élaborent un corps de doctrines qui renouvellent la pensée et, à elle seule, la France produit cinq générations de peintres et de sculpteurs de génie.

A mesure que le siècle avance, les dynasties régnan-

tes, industrielles, financières, commerciales, entrent en décadence. Les fils ne sont plus dignes des pères. L'élite au pouvoir ne rend plus les services qui lui ont valu sa richesse et ses privilèges, mais elle reste enfermée dans les trusts et les monopoles, comme les seigneurs d'autrefois dans leurs châteaux forts, d'où ils rançonnent les passants. On voit alors se former des sociétés aux noms bizarres, consortiums, holdings, pour l'exploitation de l'épargne. Quant aux armées de lansquenets prolétariens, elles ont grandi en nombre et en audace, elles ne touchent plus leur solde; alors, comme les anciennes légions romaines elles veulent s'emparer du gouvernement en poussant au pouvoir leur général. L'affaire réussit en Russie soviétique, et faillit réussir en Italie, quand les ouvriers occupèrent les fabriques. Ce sont, sous une forme nouvelle, les méfaits des *grandes compagnies* de routiers qui recommencent. Le système aboutit à la négation de ses principes fondamentaux, liberté individuelle et propriété privée. Les syndicats patronaux et ouvriers déjouent la concurrence et la sélection. La protection douanière diminue la qualité des hommes. Le système aboutit à des types d'hommes dégénérés : le capitaliste combinard, le chômeur lâche ou arrogant, et, au bas de l'échelle, le parlementaire.

Voici le deuxième temps de la respiration. Après 100 ans d'explosion individuelle, voici le moment de reprendre haleine. Tandis que les féodaux agrandissaient leurs fiefs, aux dépens du pouvoir central, les faibles, les non-privilégiés, les victimes du système, cherchaient un refuge auprès de l'Etat : ce sont les mêmes classes moyennes sur qui la royauté s'est appuyée pour fonder la monarchie absolue. Les interventions de l'Etat croissent vers la fin du siècle, avec le nombre des opprimés et les abus du système. Elles signifient simplement que le pouvoir central reprend de la force. Malgré l'extrême diversité des peuples, des régimes, des institutions, des croyances, une même tendance générale emporte les sociétés contemporaines. Quoique les nations soient en avance ou en retard les unes sur les

autres, un même besoin d'autorité se fait partout sentir.

Le sens de ce mouvement général échappe au premier regard pour plusieurs raisons : il y a d'abord, phénomènes locaux, les dictatures sporadiques, nées depuis la guerre pour des causes particulières. Il y a ensuite le fait qu'une crise économique se produit en même temps que la dernière phase d'une transformation profonde de la société et coïncide avec le retournement de la tendance. Il y a enfin le fait que, comme dans toutes les époques de transition, la société contemporaine est à cheval sur deux systèmes, l'un finissant dans l'anarchie, l'autre commençant dans les tâtonnements de l'improvisation. Les féodaux sont encore puissants, tandis que l'Etat reprend du poil de la bête. La société contemporaine est dans une situation très inconfortable, entre deux chaises.

L'expérience russe mise à part ,l'Italie est entrée la première dans le mouvement, parce qu'elle était tombée plus bas que les autres nations d'Occident, et parce qu'elle a eu Mussolini. Puis, ce fut le tour des Allemagnes, qui aspirent à des frontières nationales et à l'unité. Un raz de marée a balayé son personnel gouvernemental de faux républicains et de profiteurs. Maintenant, les Etats-Unis d'Amérique, après avoir poussé le système individualiste jusqu'à ses dernières conséquences de corruption et de brigandage, se débattent dans une crise gigantesque où ils auront beaucoup de peine à concilier le particularisme régional et l'américanisme traditionnel avec les exigences des syndicats, le radicalisme des fermiers et des universitaires... Les ressources humaines et matérielles de vieux pays comme la France et l'Angleterre leur permettent de discuter et d'attendre, mais il est peu probable que des votes parlementaires conduisent sans heurt par-dessus le fossé qui sépare les deux systèmes. Monarchique ou républicain, aucun pays n'échappera au mouvement général. L'étatisme, sous des costumes divers, est la forme moderne du mouvement rythmique qui a fait la force d'Auguste, de Charlemagne, de Louis XIV. Nous entrons à pleines voiles dans une

période de stabilisation, de régularisation, d'autorité, c'est-à-dire de concentration du pouvoir central.

§

La forme que revêtira le pouvoir central dépendra dans chaque pays de la composition des classes sociales, des croyances, des ressources morales et matérielles, et des hommes qui se trouveront là pour occuper la place à prendre. Mais il y a des phénomènes communs. Dans les périodes d'individualisme, tout ce qui favorise la sélection est en honneur. La circulation des marchandises, des capitaux, des élites est intense. Dans les périodes de concentration du pouvoir, les sociétés cherchent instinctivement, sans arrêter le mouvement, à renforcer les éléments de stabilité : elles se replient sur elles-mêmes. De là, toute espèce de nationalismes et la tendance à l'autarchie, qui s'est appelée le colbertisme.

De là aussi la transformation du socialisme. On crie un peu partout qu'il se meurt. Il y a là une grande équivoque. Le socialisme est toujours agissant, mais il s'adapte. Dans la période d'expansion industrielle, il représente les sentiments et les intérêts des individus qui se groupent pour la défense de leur solde et de leur « mieux-être ». Arrachés à leurs provinces natales, ils étaient entraînés sur les chantiers du monde par leurs chefs féodaux dans des entreprises qui débordaient les frontières. Le socialisme était naturellement international : Travailleurs de tous les pays, unissez-vous. Mais la crise est venue et s'est prolongée, annoncée longtemps avant la grande guerre. Démobilisés, les ouvriers sont devenus des chômeurs, à la charge de l'Etat. Le socialisme « international » n'a plus de raison d'être. Il bat en retraite, à mesure que décline l'économie libérale et que se fortifie le pouvoir central.

Le marxisme subit une transformation analogue. Pendant quinze ans il a fait peur. Depuis la Révolution bolcheviste d'octobre 1917, on a attribué à son influence toutes les manifestations de malaise ou de mécontentement des cinq continents. Aujourd'hui, on tombe dans un autre extrême. On se réjouit à la pensée que le

marxisme est en train de mourir, comme si les religions mouraient si facilement.

La critique des théories économiques de Marx a été faite avec tant de rigueur scientifique qu'il n'y a plus que les ignorants et les illuminés pour croire encore aux dogmes de la plus-value et du travail cristallisé. En revanche, le marxisme a rendu populaires deux théories qui continuent à être très agissantes dans le monde contemporain : le matérialisme historique et la lutte des classes. Dans la mesure où le matérialisme historique cherche à établir des rapports entre les faits de l'histoire, il n'est plus contesté par personne, sauf peut-être dans certaines écoles où la scholastique est restée en honneur. Quant à la lutte des classes, elle continue sans trêve, malgré les démentis de ceux qui ont intérêt à nier l'évidence. Mais la force du marxisme est ailleurs. Les doctrines passent, il reste l'esprit qui leur a donné naissance. Par delà le *Capital* et le *Manifeste du parti communiste,* le marxisme est l'aile mystique et populaire de la civilisation scientifique et laïque. Il signifie que les hommes croient au bonheur matériel, au paradis sur la terre et ont la volonté d'y atteindre. Cela reste l'espérance du plus grand nombre, en Russie, en Amérique... M. Herriot le formulait récemment au Congrès des partis radicaux et démocratiques de Sofia, en ces termes : il est conforme au progrès humain de développer le *standing* de l'humanité.

Il faut voir dans chaque pays la composition et les forces respectives des classes sociales. Il y a des questions de quantité et des questions de qualité. A quoi sert une bonne armée, si elle manque d'état-major, et *vice versa*? A quoi sert le labeur d'un peuple, si la vertu guerrière fait défaut, le jour de l'agression? On parle beaucoup de valeurs anciennes et nouvelles. Quelles sont ces valeurs nouvelles? Il y a, à toute époque, des valeurs réelles et des valeurs de convention. A la fin d'une époque, individualiste ou autoritaire, les valeurs de convention tendent à l'emporter. Ce sont celles qui garantissent pouvoir, honneurs et richesse aux privilégiés du système.

Qui est le chef chez les animaux, les sauvages, les apaches? Le plus capable. Son mérite n'est pas contesté. Il s'impose et garde le commandement tant qu'il reste le plus capable. Dans les sociétés qui sont sur leur déclin, le commandement appartient par droit de naissance aux plus riches, aux plus rusés, aux privilégiés du système, et la Légion d'honneur se peuple de coquins... Les valeurs réelles sont toujours les mêmes : l'armée et le pouvoir politique; la richesse, foncière ou immobilière; la science et les arts. Chez les peuples sauvages, la science est détenue par le sorcier; chez les peuples chrétiens, ce furent pendant longtemps les princes de l'Eglise.

Pendant la première phase de la concentration du pouvoir central, il est probable que la production sera ralentie par rapport à la prospérité du XIXe siècle. Parce que la concentration du pouvoir entraîne une augmentation des dépenses publiques aux dépens de la production. Au point de vue économique, il est en général avantageux que la terre soit possédée et cultivée par les plus capables. Au point de vue de la stabilité sociale, il est au contraire avantageux que la terre ne change pas de propriétaire comme des paquets de titres au porteur. Nous entrons dans une époque où il paraît préférable d'avoir une classe nombreuse de petits commerçants médiocres et patriotes, plutôt qu'un système de grands magasins vendant bon marché.

Dans le système individualiste et de forces centrifuges, le danger est de vitesse désordonnée et d'anarchie. Dans le système de forcs centripètes et de concentration du pouvoir, le danger est de cristallisation et d'ankylose. Déjà les courants d'émigration sont paralysés. Défense d'entrer en Amérique, défense de sortir d'Italie. Les populations croissent et multiplient sur place. Défense d'importer, défense d'exporter... L'histoire enseigne que tôt ou tard les organisations rigides sont brisées par la violence. En attendant, l'avenir appartient toujours aux mêmes, c'est-à-dire aux pays forts et sages, aux individus les plus capables.

FLORIAN DELHORBE.

FLORENCE

Comme l'eau dégringolait de la rue et que l'herbe des pelouses sortait par endroits de la neige fondante, j'ai soudain pensé qu'elle s'appelait Florence.

Le trottoir en pente était encore recouvert du sable qu'on y répand les jours de verglas; mais l'eau y traçait un allègre réseau, tout un système nerveux subitement mis à jour.

Je n'étais pas venue dans ce quartier depuis des années et le reconnaissais à peine, comme après un long séjour à l'étranger, en me débattant contre une sensation de rêve.

Autrefois, la maison de Florence était bâtie à flanc de montagne et entourée d'une aristocratique solitude, comme toutes celles qui composaient Pleasant View, demeures de gens de la finance et des affaires qui, après la bataille féroce de la journée, dans la ville basse aux artères étroites battant de la fièvre de la spéculation, grimpaient le soir avec des âmes d'agneaux les lacets de la colline, au ronronnement de leur Packard.

Dix ans avaient passé. La race des hommes d'affaires bedonnants de dollars s'anémiait, puis disparaissait sans bruit, comme celle des Indiens. La Packard leur rendait un dernier service: ils s'enfermaient avec elle dans le garage, simulaient quelque réparation à faire, ouvraient la caisse à outil, mettaient le moteur en marche, et une clé anglaise entre les mains, se glissaient sous la machine comme pour voir ce qu'elle avait dans le ventre. Le gaz monoxyde allait vite en besogne. C'était le genre de dis-

parition à la mode, la seule qui gardât les apparences de « decency », une sorte de rite de caste auquel les financiers de Pleasant View restaient fidèles. Dans l'impossibilité de prouver le suicide, les compagnies d'assurances payaient « a handsome policy » à la veuve.

C'était là leur dernier coup de Bourse.

A mesure que je descendais la rue, les années fondaient entre Florence et moi. J'étais replacée dans l'époque même où je la connaissais. L'eau ruisselante menait dans la direction de sa maison que j'avais peine à retrouver. Ce qui était jadis une route bordée par les bois de la montagne, par des terrains à vendre, et le verger des Sulpiciens, avec des pommiers qui avaient l'air d'avoir été plantés à l'époque du seigneur de Maisonneuve, devenait une rue comme les autres, contre laquelle je me révoltais. Elle faisait injure à Florence par ses maisons banales de briques déjà noircies, que tenaient ensemble de maigres cordons de plantes grimpantes. Elle privait Florence de son aristocratique isolement. Je soupçonnai ces maisons d'appartenir à des Juifs, enrichis des dépouilles des boursiers malchanceux de Pleasant View. Il semblait vraiment qu'une éruption eût passé sur la colline, ne laissant debout que ces prétentieuses bicoques.

La rue me parut beaucoup plus longue qu'autrefois, angoissante à regarder. Elle portait bien le même nom, mais avait changé de visage; une autre artère la coupait en son milieu, transversalement, et cela lui faisait une affreuse balafre. Elle avait raboté la colline même. En la descendant, ma mémoire devenait un gouffre, au fond duquel je ne retrouvais rien.

J'appelais le nom de Florence comme au fond d'un bois, sans pouvoir me souvenir du nom de famille sous lequel je l'avais connue. Si je ne réussissais pas à retrouver sa maison, Florence était perdue pour moi. Mon regard faisait le tour des façades d'une façon égarée,

comme lorsqu'on cherche quelqu'un dans la foule.

Pendant ce temps, celle à qui il ne restait qu'une moitié de nom devenait une image de plus en plus complète. J'avais été dix ans sans songer à elle, et il y a cinq minutes encore elle n'existait pas. Mais à présent, il n'y avait plus qu'elle dans mon cerveau.

Je la revoyais telle qu'elle m'était apparue pour la première fois quand, jeune fille, elle habitait la maison de son père, située de l'autre côté de la rue, une vieille demeure grise comme un bastion qui surveillait la colline. Vêtue d'une robe claire, les épaules enveloppées d'une longue écharpe de tulle, nu-tête, elle avait traversé le petit jardin du côté de la sortie des domestiques, et s'appuyait à la barrière décolorée, surmontée d'un arceau où plus tard fleuriraient des roses. Pour le moment, la seule rose, c'était elle, avec sa tête aux éclatants cheveux roux et son long corps flexible. Ses yeux étaient rieurs et chauds, bruns sous les cils plus pâles. On les discernait tout d'un coup ainsi qu'on remarque, en marchant sur les feuilles mortes, des châtaignes luisantes au fond de leur bogue à demi ouverte.

Elle me parlait en se penchant un peu. On sentait qu'elle n'était là que par accident, devançant le printemps dans la rue. Elle était sortie vivement de la maison en souliers fragiles qui s'enfonçaient dans le gravier de l'allée que le soleil n'avait pas encore desséché.

Sa voix était d'un registre bas et caressant où tout d'un coup la nervosité mêlait des notes presque aiguës. Elle convenait au bleu transparent de l'air, au ruissellement des filets d'eau venus des pelouses fondantes, aux troncs d'arbres qui se débarrassaient de l'humidité de l'hiver et laissaient suinter de leurs pores une sorte de laque noire et juteuse. Elle tintait contre les bourgeons des érables prêts à éclater et à envelopper la colline d'une chapelure de feuilles vertes.

Quand j'entrai pour la première fois dans le salon, je vis sur le mur un grand portrait en pied de Florence, dans la même robe claire, avec l'écharpe qu'elle portait le jour où elle m'apparut à la barrière du jardin, et quoiqu'elle ne s'appuyât à rien, il y avait dans sa pose la souplesse et la faiblesse d'une branche qui ne saurait tenir debout toute seule. A cause de sa robe et de son écharpe, j'eus l'illusion de la connaître depuis longtemps.

Je l'étudiais avec cette hâte dérobée, cette crainte d'être pris en flagrant délit de curiosité, qu'on éprouve en faisant l'examen d'un portrait quand on s'attend à voir paraître d'un moment à l'autre le modèle vivant. Je ne me doutais pas que Florence dût demeurer pour moi un portrait devant lequel on ne peut se livrer qu'à des conjectures.

Deux fois par semaine, si je m'en souviens bien, je montais les hauteurs glissantes de Pleasant View pour arriver jusqu'à Florence. Ce n'était plus une toute jeune fille. Il y avait déjà quelques années qu'elle était revenue de la « finishing school » d'Angleterre, et plusieurs saisons qu'elle avait fait ses débuts dans la société de Montréal. Florence parlait moins de bals et davantage de luncheons. Comme sa mère était morte, elle tenait la maison de son père et assumait une allure de jeune femme indépendante. Elle se découvrit des goûts d'artiste, étudia le chant, la décoration intérieure, remporta un prix du Country Home Journal, posa pour un peintre qui lui avait déclaré que ses cheveux présentaient le véritable roux titien. Elle voulut aussi parfaire sa connaissance du « Parisian French » acquis à Londres. C'est pourquoi elle m'avait happée au passage, un matin de mai, et invitée, avec une grâce qui creusait sa joue d'une fossette, à aller m'entretenir avec elle.

J'arrivais, un manuel de conversation gros comme une Bible sous le bras. Mais nous ne nous en servîmes jamais. Je garde de cette époque de la vie de Florence le senti-

ment qu'elle se tenait penchante au bord de ses entreprises, toujours prête à verser dans un nouveau projet. Je la trouvais en train de transporter un pot de fleur de la serre dans le salon, ou d'arranger dans de minces vases de verre les daffodils et les narcisses, les jours où elle attendait des amies pour le lunch. Ses longs doigts se confondaient avec les tiges fragiles, craquantes de sève printanière, et devenaient une autre espèce de fleurs.

Je m'asseyais sous le portrait de Florence. Elle me criait: « Wait! » et pour être sûre de se faire entendre, répétait, comme s'il se fût agi d'un seul mot: « Wait-Attendez! » en mettant un peu d'hésitation caressante dans la façon d'en prononcer la syllabe française.

Je ne me rappelle guère que nos exercices de prononciation, car c'est à cela que Florence tenait par-dessus tout. Elle pouvait rester en place un quart d'heure à prononcer le mot lit-té-ra-tu-re. Elle s'asseyait sur un pouf carré, en face de moi, et appuyée d'un côté sur une main qui reposait sur le tapis, le corps penché, avec une légère angoisse sur ses traits, répétait lentement les syllabes. L'*r* nous désespérait toutes deux, et la lettre *u* qu'elle prononçait *ou* avec persistance, en surveillant mon visage. Elle avait pourtant conscience de ce merveilleux et cristallin domaine du son *u* où elle n'arrivait pas à pénétrer. Nous n'étions pas convaincues qu'elle fût en progrès.

Je ne sais laquelle des deux dénicha le mot *brouillard*. Je vois encore Florence, sa longue main brune aux doigts pliants posée sur sa gorge avant de l'attaquer. Le volume sonore qu'elle lui donnait me faisait reculer un peu sur la chaise au bord de laquelle j'étais assise. Ce brouillard dégageait des visions, et nous nous trouvions toutes deux trébuchant dans un Londres fuligineux pavé de grosses maisons sombres.

Une fois le mot projeté hors de sa gorge, Florence perdait son expression d'angoisse et, étourdie elle-même

par l'espèce d'explosion qu'il avait provoquée, elle riait, et je riais, et cela allait jusqu'au fou rire, vite réprimé chez moi à la pensée que je gagnais bien mal mon argent.

C'est sans doute par association d'idées que le mot de brouillard la conduisit à celui de *brougham* (1), qu'elle voulut me faire dire, et que je prononçai d'une façon étouffée et pâle qui donnait à ce brougham l'air d'un équipage fantôme. J'avais perdu toute mon assurance et nous nous trouvâmes, Florence et moi, sur un pied d'égalité.

Parfois, elle n'était pas rentrée quand j'arrivais. Elle criait en me voyant: « Wait-Attendez! » puis me demandait, avec cette tremblante courtoisie qui lui était propre, si je voulais monter avec elle dans sa chambre, pendant qu'elle se dépouillait de ses vêtements de sortie. C'était l'époque où elle prenait au dehors des leçons de chant. Une fois, elle prononça le nom de son professeur, un nom français, en me demandant si je le connaissais. Elle fut soulagée de ma réponse négative, et se tut, prétendant être occupée à enlever son manteau. Il y avait une expression hésitante dans ses yeux couleur d'automne, comme si elle eût craint d'avoir commis une indiscrétion.

Ce devait être aux approches de Noël. Des boîtes décorées de motifs de houx et de gui étaient entr'ouvertes sur les meubles; de grandes feuilles de luxueux papier blanc, dont les riches enveloppent leurs cadeaux, couvraient le lit.

Florence ôtait, avec des gestes las, ses fourrures luisantes, qui faisaient le tour de ses épaules et de son cou. Puis, pliée en deux au bord d'un fauteuil, elle tirait à pleines mains sur ses chaussures de voiture d'un air accablé, comme si cette obligation eût contenu toute la misère humaine, et laissait ses vêtements qu'elle abandon-

(1) Sorte de fiacre à Londres.

nait à l'endroit où ils tombaient sur le plancher. Une lumière voilée, venant d'un plafonnier d'albâtre, ajoutait à l'impression de détresse. De nous deux, cette fille de millionnaire était à plaindre.

Quelques années plus tard, je montais lentement la colline de Pleasant View et jetais un regard en passant sur la maison de Florence.

Qu'était-elle devenue? La colline commençait à changer d'aspect. En face du bastion gris qui autrefois se dressait seul au sommet, une maison neuve apparaissait, d'apparence assez banale, au milieu d'un terrain pris sur la montagne et déjà transformé en pelouse d'une belle tenue.

Une large galerie abritée par un auvent de toile flanquait le premier étage. Une voix descendit de là, versée par l'ombre qui y régnait, la voix cuivrée et caressante que je connaissais bien, celle de Florence qui m'appelait.

Elle était étendue sur une chaise-longue et, à mon approche, rejeta la couverture de voyage qui enveloppait ses genoux. Sous le gros manteau bourru qu'elle avait mis pour sa sieste en plein air, apparaissait sa robe d'un vert de printemps, qui me rappela les daffodils et les narcisses au milieu desquels je la trouvais autrefois. C'était toujours Florence avec ses beaux cheveux, son corps de blood-hound russe, ses yeux roux chauds d'accueil où gîtait la même détresse, son sourire qui se cassait vite.

Elle était mariée maintenant, et elle jouit du plaisir de m'apprendre la nouvelle. Le nom du professeur de chant me traversa la mémoire. Comme si elle m'eût devinée, Florence se hâta de me renseigner: elle avait épousé un employé de la banque de son père. Tout un roman: un Anglais d'Angleterre, à qui elle n'avait fait aucune attention pendant des années et qui, à force de persévérance, avait fini par la décider. Très gentil, d'ailleurs. « Il

demeurait en bas, disait Florence en désignant une rangée de maisons obscures au pied de la colline, et il me voyait quelquefois sortir de chez moi pour aller en ville. »

Malgré ce nom de roman dont elle désignait son aventure, je n'étais pas convaincue de son enthousiasme. Je rencontrai un peu plus tard le mari. Il était bien ce qu'elle avait dit: beau, d'une beauté efféminée et irritante, les traits réguliers, la bouche parfaite sur des dents brillantes, le nez un peu courbe, les moustaches aux pointes cirées, les vêtements aux plis si impeccables qu'on en avait une impression de gêne physique. Bref, une façade, et assez banale malgré sa perfection. Florence, ce roseau penchant, avait épousé plus faible qu'elle.

Je lui demandai ce qu'elle faisait là, sur sa chaise longue, au lieu d'être dehors, sécateur en main, parmi ses plantations de rosiers. Elle murmura, d'un ton évasif, qu'elle ne se sentait pas bien, qu'elle souffrait d'un « nervous break down ». Ce terme était commode. Une fois prononcé, elle ne voulut plus rien dire, et en insistant, on eût amené des larmes dans ses yeux.

Nous reprîmes nos conversations d'autrefois. Elle tentait de se raccrocher à quelque chose, d'apporter quelque persistance à ses projets. A la fin de l'été, la chaise-longue fut abandonnée. Je trouvais souvent Florence au lit, avec un air de nervosité sur son visage, sans que je pusse dire si c'était physiquement qu'elle souffrait.

Elle faisait des progrès en français, moins par l'application qu'elle y apportait que par le cheminement souterrain qu'il effectuait en elle. Elle refusait de discuter son propre cas, mais elle prenait goût à des problèmes moraux, à des situations psychologiques auxquelles, intérieurement, elle trouvait des analogies avec la sienne. Le français lui servait d'échappatoire. Ce qu'elle eût jugé indécent, « improper », de discuter, même par allusions, elle l'abordait dans une langue étrangère. Et si impur

que le français demeurât sur ses lèvres quand il s'agissait de banals propos, il revêtait une espèce d'élégance pour décrire un état d'âme, un conflit de sentiments. Il ressemblait alors à Florence, souple, ployant, aristocratique, avec des incidentes qui n'en finissaient plus, portées jusqu'au bout par une voix pathétique. Si je voulais l'aider à s'en tirer, elle m'interrompait: « Attendez! » et repartait de plus belle. On voyait qu'elle avait l'habitude de ces dédales. Nous lisions ensemble *Le Démon de midi,* que son libraire anglais avait choisi pour elle; et entre mes visites, elle déplaçait le coupe-papier de bronze et traduisait quelques pages. Les explications qu'elle me demandait ensuite ne portaient pas sur une difficulté de texte, mais sur une obscurité de sentiments.

Elle avait conservé de la somptueuse maison de son enfance le goût des fleurs et, n'ayant plus les serres paternelles à sa disposition, elle surveillait dans sa cave des rangées d'oignons d'hyacinthes dans des vases de verre qu'elle remontait plus tard à la lumière, sur le bord de la fenêtre, à l'abri des doubles-vitres.

Elle aimait aussi les feux de bois dans les cheminées et, quoique la chaleur du calorifère fût presque excessive pour sa petite maison, elle se hâtait d'allumer le feu dans le sun-parlor, là-haut, où nous attendait *Le Démon de midi.* La pièce était tout en vert et jaune, les couleurs favorites de Florence, celles qui mettaient le mieux en valeur sa chevelure et sa carnation.

Elle n'allait jamais jusqu'aux confidences. Je ne pouvais deviner ce qui la faisait souffrir, mais j'étais sûre qu'elle méritait d'être plainte.

Cette pitié était entre nous. Florence en avait conscience. Je crois même qu'elle lui faisait du bien et qu'elle l'acceptait, tant qu'elle demeurait inexprimée et ne reposait que sur des motifs vagues. Parfois elle soupirait:

« Mon pauvre mari!... Il est nerveux aussi... Il ne peut pas dormir... Les affaires sont difficiles... »

Elle était la proie de toutes sortes de nostalgies, parlait longuement des années de pension en Angleterre. Ses souvenirs sentaient les vertes pelouses et les haies d'aubépine, les chevaux et les chiens.

Elle fut la première à m'entretenir des bois canadiens, où son père et ses oncles possédaient un club de chasse où l'été elle les accompagnait parfois. C'est à travers ses récits que m'apparut d'abord la masse liquide et verdâtre, à l'aspect de gouffre, enclos de bois sombres, qu'était un lac du pays. Je l'aimais déjà passionnément par ses descriptions, et plus tard, dans la réalité, il ne présenta jamais ni cette profondeur, ni cette gamme de verts qui faisait éprouver une sorte de vertige. Je voyais Florence penchée à une fenêtre entourée de lianes, retenue à elle par ses longs cheveux et ses membres déliés, sondant du regard les eaux énigmatiques.

Aux environs de Noël, elle déploya beaucoup d'activité pour préparer un panier destiné à la house-keeper du camp, qui vivait dans cette solitude toute l'année, une femme supérieure, une lady, disait-elle, qui s'était réfugiée là pour des raisons connues d'elle seule. Chaque Noël, on lui envoyait une dinde, des mince-pies et un plum-pudding préparés à l'avance, qu'on tenait au frais dans la cave, du raisin de Californie, des pommes Mac-Intosh. Florence travaillait depuis des semaines à un ouvrage de soie rose qu'elle appelait un « bed-jacket », à l'intention de la dame du fond des bois. Je rêvais à cette créature mystérieuse que l'hiver tenait séparée du monde. « Elle vit là absolument seule? » demandais-je, dans mon incapacité de Française à concevoir la solitude totale. — « Toute seule. Mais il y a un métis qui vient apporter le bois tous les matins, et qui est très gentil aussi », répondait Florence.

Elle décrivait le camp où elle avait passé plusieurs

Noëls, le sofa du sitting-room couvert d'une peau de buffle, où on s'allongeait devant l'énorme feu de la cheminée.

Le matin, on voyait des empreintes d'ours à la porte de la cuisine, et une fois, on avait trouvé, dans la forêt, le corps gelé d'un Indien. La neige battue par ses raquettes montrait qu'il avait fait de grands efforts pour retrouver son chemin. La maison était à cinq minutes de là.

Une après-midi, je vis un traîneau de louage à la porte. Florence m'attendait, debout dans le vestibule, l'air d'un bel animal de race dans ses fourrures. Il faisait beau. Elle avait envie d'une promenade. Nous irions en dehors de la ville, et nous arrêterions en passant aux établissements d'un fleuriste au bord du fleuve. Elle voulait y acheter quelques pots d'azalées pour sa décoration de Noël et ces étranges swastikas rouge feu dont elle n'avait vu en ville que de trop maigres spécimens. Nous partîmes, pleines d'espoir. Florence riait. Il y avait moins d'angoisse dans ses yeux, moins de nervosité dans ses gestes. Appuyée à la paroi du traîneau, elle remontait la couverture aux poils rudes jusqu'à son menton, et on ne voyait d'elle que son visage tanné et rose, et l'éclat de ses cheveux au bord du petit tricorne de feutre. Elle aspirait l'air comme on respire un parfum.

Il y avait eu peu de neige jusque-là, quoique ce fût la fin de décembre, et les routes étaient presque dénudées. Le traîneau glissait avec un bruit râpeux désagréable. À chaque cahot, Florence, au lieu de rire, faisait une grimace, fermait à demi les yeux, comme s'il lui causait un déchirement intérieur.

Quand on eut quitté l'abri des maisons, le vent se fit sentir et le soleil sembla se délayer dans l'air plus froid. Le ciel seul régnait, magnifique à voir, s'exhaussait à mesure que la campagne, devenue plus plate, prenait l'aspect d'un marécage noyé de neige où les bois n'étaient

plus que des taches d'ombre. Ciel vertical, avec des montagnes perpendiculaires de nuages blancs qui laissaient entre eux des fissures d'azur bleu et des vallées d'argent où le regard voyageait avec délices.

Le visage de ma compagne s'assombrissait. Tourné maintenant du côté de l'ombre, il avait l'air en proie à une décomposition subite, creusé, avec deux rides encadrant la bouche contractée. Les yeux, meurtris par le froid, se cerclaient de rouge, et des taches de rousseur apparaissaient sur les joues. Quand nous arrivâmes en vue des serres, elle refusa de descendre et, d'un ton de panique, cria au cocher de faire volte-face.

Elle ne m'interrogeait jamais. Elle ne cherchait pas à savoir dans quel médiocre boarding-house pour étrangers je pouvais loger, comment je réussissais à arriver jusqu'au haut de Pleasant View à l'heure où elle m'attendait, les matins où les trams, arrêtés par la tempête, ne circulaient plus, même dans la ville basse. Je prenais quelques instants, sous le porche, avant de sonner, pour secouer la neige du col de mon manteau et laisser à mon visage le temps de redevenir d'une couleur normale.

Quand je me moquais de mes doigts gourds qui ouvraient maladroitement le livre à couverture jaune aux coins retroussés, elle me considérait un instant, se rappelait que le mercure du thermomètre placé à l'extérieur du sun-parlor était descendu au-dessous de zéro, riait nerveusement et s'écriait d'un ton émerveillé: « Ma foi! » et personne ne disait ce mot avec autant de gentillesse, de conviction et de naïveté.

Ma personnalité n'intervenait jamais entre nous deux. Il y avait assez de la sienne, qui ne présentait rien de pesant, ni d'encombrant, ni de défini. Son inexistence même en faisait l'attrait. Nous ne pouvions être gênées par des confidences auxquelles Florence ne s'était point livrée, et que je n'avais jamais sollicitées. De son côté,

tout était à dire, et du mien, tout à apprendre. Elle représentait un sujet. Je me demandais à chaque visite dans quel état j'allais la trouver. Je ne voyais d'elle que des apparences sous lesquelles la vraie Florence se débattait. Peut-être ne connaîtrait-elle que ces apparences. Elle n'aurait pas la force d'en rejeter le mortel enveloppement. Les autres allaient jusqu'au bout de leur drame intérieur, se laissaient tuer par lui ou le tuaient. Savoir de quoi l'on souffre n'est que banalité. Celle-ci n'était que soupirs dans le vide. Elle ne saurait jamais le nom de son mal.

Elle en avait déjà montré des symptômes quand elle habitait la grande maison grise de l'autre côté de la rue, que ses yeux chaviraient sous une expression de détresse subite et qu'elle se dressait dans le jardin ensoleillé en regardant la ville dans les bas-fonds lointains, comme si soudain tout eût glissé d'elle. Ce sommet de colline condamnait au dépouillement.

J'avais dû me tromper en imaginant qu'à ces moments c'était un chant masculin qui s'élevait à son oreille, un visage d'homme qui passait devant ses yeux: Florence était condamnée à errer entre les visages ,et il n'y en avait pas un seul qui fût marqué pour la faire souffrir. Il n'y en avait pas un seul non plus destiné à se rapprocher du sien jusqu'à le toucher. Il y aurait toujours entre les deux le masque grimaçant de son angoisse.

Mariée à présent, elle disait: « Mon pauvre mari! ». Est-ce elle? Est-ce lui qu'elle plaignait? Personne ne pouvait le dire, pas même Florence.

Je la perdis de vue. Je ne la rencontrai qu'une fois dans la ville et fus presque surprise de la voir marcher dans la rue, au niveau des autres passants. Je ne pouvais l'imaginer qu'au sommet de la colline, débarquant de son traîneau aux somptueuses pelleteries, ou laissant son

regard couleur d'automne tombée à terre errer sur la ville d'où elle était exclue.

Elle portait un tailleur brun de tweed anglais et des fourrures du même ton, et, malgré la sobriété de sa mise, elle ne réussissait pas à avoir un aspect quelconque. Il fallait qu'on se retournât sur son passage, et le passant lancé dans la foule comme s'il y cherchait une rencontre unique, poursuivait son chemin avec le sentiment qu'il l'avait entrevue un instant sous les espèces de cette inconnue au regard pathétique, dont les vêtements portaient le pli de la vague.

Elle était, ce jour-là, accompagnée de son mari. De voir celui-ci l'allure désœuvrée, les mains dans les poches, aux côtés de sa femme dans la rue, comme s'il se fût trouvé à Londres ou à Paris, me causa un malaise. Que n'était-il à ses affaires? Les businessmen de la cité ne se promenaient pas avec leur femme à trois heures de l'après-midi. Il avait, après son mariage, quitté la banque de son beau-père et ouvert à son compte un bureau d'agent de change. J'eus l'impression que Florence promenait un malade.

Elle m'annonça qu'ils allaient partir pour un voyage en Europe. Son mari confirma la nouvelle d'un sourire indifférent, qui découvrit ses dents trop brillantes. Il me fit le grand salut exagéré qui lui était habituel, et le geste mécanique de son corps plié en deux révéla qu'il avait considérablement maigri.

Nous nous étions donc quittées là, au bord du trottoir, ou plutôt au bord d'un océan, il y a dix ans, et je n'avais plus entendu parler de Florence. Il avait fallu me retrouver par hasard sur la colline de Pleasant View pour que son souvenir revînt, et le besoin impérieux de la revoir. Dans les quelques minutes que je mis à descendre la rue, tous les aspects de Florence avaient défilé devant mes yeux.

Ils me conduisirent à sa maison. Je sonnai. Une jolie

fille, moulée dans son uniforme empesé de nansouk bleu de lin, tout pareil à celui que les servantes portaient autrefois chez Florence, vint ouvrir. Le nom que je cherchais désespérément se présenta à cet instant même pour me tirer d'embarras, et je pus demander si Mrs K... était chez elle. De la surprise passa sur son visage rose. « Mrs K... n'habite plus ici. La maison a été vendue à la mort de son mari. » Et, voyant mon expression, elle ajouta: « Oui, on l'a trouvé mort dans son garage. Mrs K... est allée habiter chez son père, en face. »

Je respirai. Du moment que rien n'était arrivé à Florence!

Je traversai la rue, passai sous l'arceau de la barrière, montai l'escalier de pierre de la maison grise. J'étais convaincue que Florence en personne allait venir m'ouvrir, gantée de vieux gants et sécateur en main, ou bien que je verrais son visage éclairé de surprise derrière la vitre, au-dessus des fleurs de printemps. Elle aurait une exclamation: « Ma foi! » et un rire trébuchant, avant de savoir de quoi il s'agissait.

Le vieux butler m'informa que Mrs K... était sortie, qu'elle rentrerait pour le déjeuner. Si je voulais l'attendre...

La fièvre qui me brûlait tout à l'heure à la pensée de Florence se refroidissait. Le lien entre elle et moi se rompait. Je sentis qu'elle ne serait jamais aussi vivante que durant le temps où j'accourais à elle en descendant la rue, portée par l'allégresse des filets d'eau ruisselants.

Il m'eût fallu la revoir tout de suite, me rattacher à elle par le fil cuivré de sa voix, ne pas lui laisser le temps de se reprendre, et que surgît dans son regard une flamme d'intérêt vite consumée, vite refroidie, noyée sous les anciennes défaillances.

J'étais sûre qu'à la faveur de la surprise j'eusse retrouvé la Florence d'autrefois, exactement au point où je l'avais quittée. Mais attendre, la voir entrer préoc-

cupée de son excursion de la matinée, diminuée, tirée en arrière par le poids de la ville, me fit peur.

Ce n'était pas la mort de son mari qui nous séparait, qui la ternissait brusquement, mais l'idée de ce temps à attendre pendant lequel elle allait se décolorer, de cet intervalle qui s'écoulerait entre le moment où ma présence lui serait annoncée (elle monterait d'abord se déshabiller dans sa chambre de jeune fille au second étage, se pencher vers le miroir ovale de la coiffeuse, se poudrer) et celui où elle paraîtrait dans le salon avec un pauvre sourire arrangé.

Je savais que Florence vieillirait de dix années dans ces quelques minutes.

Je m'en allai sans laisser mon nom.

MARIE LE FRANC.

POÈMES

—

AU FIL DES JOURS

I

Cet ange de vingt ans, s'éployant pour l'envol,
Nous l'avons tous été : notre liesse en délire
Trillait sans fin comme un juron de rossignol;
Elle semblait verser un carafon de rire.

Notre cœur pantelait ainsi qu'un nid d'Avril.
Notre feu? des ferveurs et des candeurs de cierges!
Et nous adorions, d'un culte puéril,
Dans les bourgeons naissants des pointes de seins vierges.

La Femme! Entre ses cils nous regardions la mer,
Affamés de mourir au fond de ses yeux calmes;
Et ses cheveux doux et pâmés comme sa chair,
Baignant nos fronts, c'étaient nos trophées et nos palmes.

Notre joue à sa joue et dans nos mains sa main,
Nous écoutions mourir le ressac de nos fièvres
Et nous sentions monter l'hosanna surhumain,
Brûlant et doux comme les lèvres sur les lèvres.

Lequel de nous n'a pas ces souvenirs d'amant?
Et lequel n'a pas fait, aux genoux d'une femme,
L'offrande de sa foi dans ses yeux de serment
Quand le soir tout entier mourait d'épithalame?

« Par le feu de mon sang, ô vierge, bénis-moi! »
— Et puis ce cri guerrier s'achevait en prières
Car elle était l'agneau du paradis d'émoi,
Une lave d'amour coulant de ses paupières.

II

Et nous avons, légats mineurs du Dieu vivant,
Semé de la survie au sillon des tendresses

Et fécondé, dans le vœu d'un noël fervent,
Le limon féminin sculpté par nos caresses.

Et c'est ainsi que l'homme est vengé du cercueil.
Il se rit de la mort qui le suit à la trace
S'il est un flanc sec et nerveux, gonflé d'orgueil,
Où mûrit en secret la sève de sa race.

Nous savons que Psyché, hors de péril au ciel,
Dépêche alors vers nous la légion des anges,
Qu'elle a chargé leurs mains de fruits mûrs et de miel,
Qu'elle bénit déjà nos humaines vendanges.

III

L'archange nous a dit en nous donnant l'anneau :
« Soyez comblés et relevez les oriflammes :
J'apporte l'éternel aux plis de mon manteau
Pour les cygnes blessés qui chantent dans les âmes.

» Et, l'éternel le veut, vivez dans votre nid :
L'abeille du jardin n'est pas l'aigle des nues;
Adorez-vous et bornez là votre infini
Plutôt que d'explorer les sphères inconnues.

» Le corps est dans le vin, le sang est dans le pain...
Voici le pain, le vin et l'encens et la myrrhe.
Jetez dans votre feu quelques pommes de pin
Grâce à quoi le foyer s'emplit d'éclats de rire. »

— Tous les hommes, hagards, poursuivent l'horizon...
Quand l'ange ainsi parla, sentant nos cœurs se fondre,
Nous vîmes que le but, le seul, c'est la maison.
Nous n'avons eu qu'un doux sanglot pour lui répondre.

IV

Et nous avons vécu, bercés d'heur à malheur,
Tantôt bénis dans des extases souveraines,
Tantôt forçats pleurant d'exil sur une fleur,
Des fronts d'enfant servant d'oreillers à nos peines.

Parfois, tambours crevés dans un combat obscur,
Nos cœurs vaincus battaient les coups sourds du vertige;
Parfois — il est toujours une heure où l'homme est pur —
La grâce nous couvrait des ailes du prodige.

...Nous brandissons les poings, puis nous joignons les mains

— Pour prier, en longeant le gouffre des désastres
Où jusqu'aux rocs, outrés, jettent des cris humains
A voir le mal du monde et l'énigme des astres.

V

C'est alors que, si Dieu voulut bien nous donner
Des enfants rédempteurs aux yeux en escarboucles,
Il nous consent le geste doux de pardonner
Quand nous noyons nos fronts pénitents dans leurs boucles.

Pendant que sur nos pieds il jette des parfums
Et referme, apaisé, la cuve d'anathème,
Nos fils, ô Paraclet! nous lavent des embruns
Et nous tendons nos fronts vers cet autre baptême.

VI

Le temps grave au burin des rides sur ces fronts;
Les grappes ont gorgé nos hottes : c'est l'automne.
Passons vite, sans voir, grisonnants vignerons :
Le sang caillé des feuilles mortes tourbillonne.

Et ne regardons pas ce soc abandonné :
Le liseron — lui seul — l'entoure de caresses...
Et ne regardons pas ce portrait suranné :
Il pourrait nous crier de secrètes détresses...

C'est déjà l'âge où l'âme a des cheveux tout blancs,
Où l'ombre chasse en nous l'alléluia des fièvres :
Il sent tomber la nuit sur ses pas chancelants
Ce vieillard attardé qui ramène ses chèvres.

Solitaire il se dit : « Enfin comprendras-tu,
Baudet impénitent? Tu voudrais vivre encore?
Le silence lui-même autour de toi s'est tu...
C'est l'heure du corbeau, ce coq de l'autre aurore... »

O frère agenouillé! Pour Dieu! qu'un orphelin
Te consacre, au moment où le père succombe,
A l'heure des sanglots, des cierges et du lin,
La place en son jardin pour y creuser ta tombe!

Puisses-tu voir, quand le soleil, en expirant,
Rêve encore aux grandeurs de la route suivie,
S'achever dans l'orgueil d'un noble jour mourant,
Dans un déclin pareil, la courbe de ta vie!

VII

...Et nous tous, attendant l'instant du Moissonneur
Que révèle saint Jean, voyant de la fournaise,
Arrêtons notre horloge à l'heure du bonheur;
Que tout, autour de nous, s'agenouille et s'apaise.

Puis, sous le peuplier hanté des voix du soir,
Ecoutons ces frissons dont tressaillent les roches :
C'est le vent infini, c'est l'hymne de l'espoir,
Ce sont des voix d'enfants, des orgues et des cloches.

. . . .

Dieu baigne d'un rayon ce qui va défleurir,
Comme pour bénir l'âme avant qu'elle s'éteigne :
L'art de vivre est en nous quand il nous faut mourir...
...Quant à l'art de mourir, lisons-le dans Montaigne.

—

MADRIGAL POUR BONNE-MAMAN

A ma femme.

Cher petit! oisillon pas plus gros que ton cœur!
Il vient vers toi, paré de divine innocence,
Et ton cœur tout riant comme un page s'élance.
— C'est lui le célébrant : c'est toi l'enfant de chœur.

Souvent il te caresse — avalanche d'hosties! —
Parfois il se courrouce — alors c'est le pain bis. —
Sur ses fureurs d'agneau tes baisers de brebis
Pleuvent, ouvrant tes bras à ses peines blotties.

Acolyte masqué de ses rébellions,
Tu dis — car tu le vois chef de milice, archange :
« Un aigle est-il sorti de l'œuf d'une mésange? »
Et tu le veux nourri de la moelle des lions...

...Amour! mouille mes cils des larmes des grands-mères!
Des pleurs tels que les tiens j'en voudrais plein mes yeux!
...J'envie aussi ce livre aux récits merveilleux
De héros ingénus qui domptent des chimères.

Enfant! Chair de caresse et bouquet de baiser!
Comme tu l'aimes, fière aussi de ses lippées!
Ses dents de pâquerette éclairent ses becquées...
Puis il faut bien que tu l'emmènes reposer.

C'est la loi de dormir : angéliques querelles.
Tu tires les rideaux pour lui masquer le jour;
Si l'on t'en croit ce n'est pas l'heure du tambour :
On dirait que tu marches sur des tourterelles.

. . . .

O tendre et jeune aïeule, et belle à te bénir!
Depuis longtemps déjà nous mêlons nos haleines,
Nos rires, nos chansons, nos travaux et nos peines,
Mais je te chéris trop : il ne faut pas finir...

CHARLES GILLET.

COMMENT L'ALLEMAGNE PRÉPARE LE DÉSARMEMENT[1]

LES MILICES HITLÉRIENNES

—

Les efforts que fait l'Allemagne pour obtenir la revision des clauses militaires du traité de Versailles d'une part, le prodigieux développement des associations de toute nature d'autre part, donne un intérêt évident à l'étude des formations para-militaires créées en Allemagne depuis la fin de la dernière guerre. L'étude que nous entreprenons aujourd'hui a pour objet de définir l'organisation des formations hitlériennes.

Nous examinerons ultérieurement le rôle que peuvent jouer ces formations dans une guerre éventuelle.

Si l'Allemagne entoure d'un mystère rigoureux l'organisation et le rôle des formations hitlériennes, il n'en reste pas moins qu'il est nécessaire de les étudier si l'on veut définir la puissance actuelle de l'armée allemande.

LES INTERDICTIONS DU TRAITÉ DE VERSAILLES

L'article 177 du Traité de Versailles stipule que :

Les établissements d'enseignement, les universités, les sociétés d'anciens militaires, les associations de tir, sportives ou de tourisme, et, d'une manière générale, les associations de toute nature, quel que soit l'âge de leurs membres, ne devront s'occuper d'aucune question militaire. Il leur sera notamment interdit d'instruire ou d'exercer, ou de laisser instruire ou exercer, leurs adhérents dans le métier ou l'emploi des armes de guerre. Ces sociétés, associations, éta-

(1) Voyez *Mercure de France* des 1er et 15 février 1934.

blissements d'enseignement et universités, ne devront avoir aucun lien avec les ministères de la Guerre, ni avec aucune autre autorité militaire.

Le 17 mai 1933, le Chancelier Hitler déclarait devant le Reichstag :

L'affirmation suivant laquelle les sections d'assaut et les sections de protection du parti national-socialiste auraient des relations quelconques avec la Reichswehr, en ce sens que ces sections constitueraient des effectifs de réserve militairement instruits de l'armée, est fausse... Les sections sont issues de pures nécessités de politique de parti et conformément à des considérations afférentes à cette politique. Leur but était et est exclusivement d'éliminer le danger communiste, d'assurer leur propre éducation sans aucun rapport de connexité avec l'armée; elles visent simplement des buts *de propagande,* d'instruction populaire, d'influence psychologique à exercer sur les masses, de destruction du terrorisme communiste.

Et dans un langage quelque peu ironique, le Chancelier ajoutait :

Si l'on s'efforce à Genève de compter ces organisations parmi les effectifs militaires, on pourrait tout aussi bien compter parmi ces effectifs les corps des sapeurs-pompiers et les sociétés de veilleurs de nuit...

Enfin, le 14 octobre dernier, dans sa proclamation au peuple allemand, le Chancelier affirmait:

Il n'y a en Allemagne qu'une seule force détentrice d'armes, et c'est l'armée.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, les stipulations du traité et les affirmations du Chancelier Hitler ne doivent pas être perdues de vue.

LES ASSOCIATIONS

Bien avant 1914, l'Allemagne comptait un certain nom-

bre de sociétés à caractère nettement militaire et dont les effectifs étaient déjà impressionnants. Citons :

1° Deutscher Offizierverein, Société fondée en 1884, qui, durant la dernière guerre, a délégué auprès de chaque armée une colonne mobile, destinée à assurer aux officiers des effets et des vivres;

2° Kriegerverein, Société d'anciens militaires qui ,dès 1914, groupait près de 32.000 sociétés et 2.700.000 adhérents dans le Kyffhäuserbund;

3° Le deutscher Kriegerverband, comprenant près de 20.000 Sociétés et 1.600.000 membres;

4° Le Deutsche Turnerschaften, fédération de Sociétés de Gymnastique;

5° L'Alldeutscherverband, ligue pangermaniste, 200.000 adhérents;

6° Le Wehrverein, ligue de défense nationale fondée en 1912, qui s'était donné pour mission de développer les ambitions coloniales et mondiales du peuple allemand;

Enfin, de nombreuses sociétés d'éducation patriotique et de préparation militaire : Pfadfinde bund, Wandervögel, Jugendsport, groupées en 1911 par le Maréchal von der Golz en une fédération appelée Jung-Deutschland.

Toutes ces associations, plus ou moins transformées, ont survécu à la débâcle allemande de 1918. Malgré les représentations des Gouvernements alliés qui, à diverses reprises, ont réclamé l'application de l'article 177, aucune de ces formations n'était dissoute lorsque Hitler a pris le pouvoir.

Depuis 1918, de nouvelles associations ont été formées :

l'Einwohnerwehr (milices locales),
l'Orgesh,
le Stahlhelm,
le Reichsbanner,
le Wehrwolf,
les Regimentsvereine et tant d'autres!... dont les dernières en date et les plus puissantes sont les *sections*

d'assaut et les *détachements de protection* d'Hitler, que nous nous proposons d'étudier aujourd'hui et qui, depuis l'avènement au pouvoir du Gouvernement National-socialiste, ont absorbé toutes les autres associations.

Lorsque le Chancelier Hitler affirme que les S. A. et les S. S. ne constituent pas des effectifs de réserve instruits pour l'armée, lorsqu'il soutient que la Reichswehr est seule à détenir des armes en Allemagne, il est en contradiction avec des faits que nous allons exposer.

Sections d'assaut et détachements de protection constituent, en effet, tant par leur système d'organisation que par l'instruction qu'ils reçoivent et leur armement, une véritable réserve de la Reichswehr.

ORGANISATION DES MILICES HITLÉRIENNES

Pour la clarté de cet exposé, retraçons tout d'abord les grandes lignes de l'organisation de l'armée allemande avant 1914.

L'Empereur, chef suprême de l'Armée, avait sous ses ordres huit Inspecteurs d'Armée, chaque Inspection d'Armée groupant 3 à 4 corps d'Armée à 2 divisions.

Les organes centraux qui assuraient l'unité de l'Armée étaient :

1° Le Ministère de la guerre,
2° L'Etat-Major,
3° Le Cabinet militaire,
4° L'Inspection générale de l'enseignement militaire.

Le Ministère de la Guerre comprenait :

Une direction de Centralisation,
Une direction générale de la guerre,
Une direction de l'administration de l'Armée,
Une direction des pensions et de la justice.

L'Etat-Major comprenait :

1) *Le grand Etat-Major,* indépendant du Ministère de la Guerre, chargé de la préparation des grandes opérations militaires et de l'étude des armées étrangères (9 sections aux ordres de 3 quartiers-maîtres généraux).

2) *L'Etat-Major de l'Armée,* comprenant tous les officiers des Etats-Majors. (Corps d'Armée, Divisions, etc.)

Le Cabinet militaire, organisation particulière à l'armée allemande, était l'autorité souveraine pour toutes les affaires du Personnel.

L'Inspection de l'enseignement militaire avait la direction et contrôle de tous les établissements d'enseignement.

Ce rapide exposé suffira pour permettre de reconnaître l'analogie frappante qui existe entre les milices hitlériennes et l'ancienne armée.

Le Chancelier Hitler est le chef suprême des formations hitlériennes. Il dispose d'un Cabinet des milices, qui règle l'avancement des cadres des milices, et toutes les questions d'honneur et de discipline.

Du chancelier, relèvent directement:

1° L'Inspecteur général des S. A. qui dispose de 7 Inspecteurs d'Obergruppen chargés de l'inspection d'un nombre déterminé d'Obergruppen (3 à 4),

2° La direction de l'office de politique militaire du parti National-Socialiste.

3° L'Inspecteur général de l'Instruction et des écoles.

ORGANES DE COMMANDEMENT ET D'ADMINISTRATION

Le Chancelier est secondé à la tête des milices par un *Chef d'Etat-Major* des Sections hitlériennes dont les services constituent un organisme semblable à celui du Ministère de la Guerre avant 1914. Ces services comprennent :

I. — *Un Cabinet de l'Etat-Major* des formations hitlériennes qui se subdivise en 3 sections:

a) Chancellerie.

b) Service central (avec 3 sous-sections):

Organisation générale,
Liaisons ministérielles,
Questions juridiques.

c) Service de la trésorerie.

II. — *Un Etat-Major* en liaison étroite avec le grand Etat-Major de la Reichsheer.

III. — *La Direction générale des troupes hitlériennes.* Cette direction comprend :

a) Le Département du Personnel.

b) Le Département du Service général:

Organisation des unités,
Instruction.

c) Le Département des Sections d'assaut.

d) Le Département des Sections de protection.

e) Le Département des troupes motorisées.

f) Le Département des troupes de l'Aviation hitlérienne.

g) Le Département de l'Administration:

Casernement, camps, ravitaillements, habillement.

h) Le Département de l'Armement.

ORGANISATION TERRITORIALE

L'organisation territoriale a pour but d'assurer le recrutement, la préparation militaire et la mobilisation des formations hitlériennes.

Le territoire du Reich est à cet effet divisé *en* 7 *Régions* depuis le 1er mars 1933. Ces régions correspondent aux territoires respectifs des 7 divisions d'Infanterie de la Reichsheer officielle. Chacune dépend d'un *Inspecteur d'Obergruppe* S. A.

Les Régions se subdivisent en *Obergruppen* analogues aux Bezirke de la Landwehr d'avant 1914. Un Obergruppe correspond à un Corps d'Armée d'avant guerre. Il y a 21 *Obergruppen.*

Les Obergruppen sont eux-mêmes partagés en 2 *Gruppen* correspondant chacun à une division.

Les Gruppen comprennent 2 *Untergruppen,* correspondant à des bureaux de recrutement, mais qui représentent en même temps un groupement constitué de cadres et de troupes et qui jouent le rôle *de Centre de mobilisa-*

tion. Ces Untergruppen se divisent eux-mêmes en *Standarten* qui équivalent à 1 régiment.

L'un des Untergruppen a autorité sur 3 Standarten d'Infanterie.

L'autre dirige les Standarten de cavalerie et d'artillerie.

Le Commandant de l'Untergruppe a la direction de toutes les affaires se rapportant au recrutement : il procède à l'affectation des cadres. Il est le chef effectif des commandants d'unités de son territoire.

Des officiers de la Reichsheer sont détachés auprès de chaque Commandant de Gruppe.

Les Commandants d'unités secondent l'action du commandement sur les troupes. Leurs effectifs sont recrutés parmi les anciens officiers de la Reichsheer et les cadres nouvellement instruits dans les formations N. S. (étudiants, etc...).

Le recensement des voitures automobiles et des chevaux est effectué dans chaque région territoriale par des Commissions relevant de l'Obergruppe.

On comptait au 1er octobre 1933 : 285 Untergruppen, occupant :

840 Führer (officiers);
3000 Truppenführer (sous-officiers);
3000 hommes;
et 240 officiers de la Reichsheer.

SERVICE DES MILICIENS

Ici encore, on pourrait rapprocher l'organisation du service des milices de la Landsturm d'avant 1914.

Nul ne peut être admis dans les milices s'il ne justifie de sa qualité d'allemand de race pure ou d'ancien combattant. En sont exclus : les juifs et les individus ayant subi une condamnation de droit commun. Les limites d'âge suivantes répartissent les classes en diverses catégories :

De 18 à 24 ans :	Sections d'Assaut 1re catégorie.	Troupes actives.
Ds 24 à 28 ans :	Sections d'Assaut 1re réserve.	Réserves.
De 28 à 32 ans :	Sections d'Assaut 2e *réserve.*	
De 32 à 38 ans :	Section d'assaut 3e *réserve.*	
Au-dessus de 38 ans :	Gardes de police territoriale.	Forces de police territoriale.

Les jeunes gens, jusqu'à 18 ans, sont groupés dans les « *jeunesses hitlériennes* » qui reçoivent dans les écoles et universités une instruction prémilitaire.

Les troupes S. A. (1re catégorie) sont astreintes à 36 heures d'exercice par semaine et un exercice de service de campagne (24 heures consécutives) par mois.

Les troupes des réserves sont appelées tous les 3 mois pour des exercices de 48 heures.

Les troupes des S. S. doivent être constamment à la disposition de leurs chefs. Elles accomplissent des stages tous les trois mois, dans les rangs de la Reichsheer.

COMPOSITION DES GRANDES UNITÉS HITLÉRIENNES

Les unités hitlériennes forment :

21 Obergruppen (Corps d'Armée);

42 Gruppen (Divisions).

Le Gruppe comprend :

1° 3 régiments qui reçoivent l'instruction du fantassin;

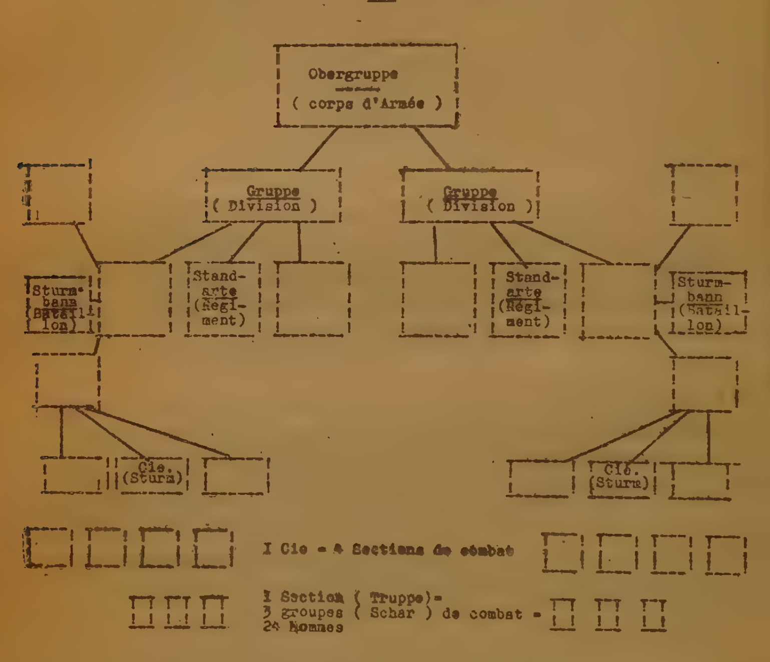
2° 1 régiment qui reçoit l'instruction de l'artilleur;

3° des formations spéciales, génie, aviation, automobile, transmissions, etc...

La composition organique du régiment (Standarte) est *identique à celle des mêmes unités de la Reichsheer.*

A noter que les unités hitlériennes sont désignées par les mêmes noms et les mêmes numéros que celles de l'ancienne armée. Nous donnerons ultérieurement le tableau des garnisons hitlériennes.

SCHÉMA D'ORGANISATION DES S. A.



L'Obergruppe se compose de 2 Gruppen (divisions).
Le Gruppe comprend 3 Standarten (régiments).
Le Standarte comprend 3 Sturmbänne ((bataillons).
Le Sturmbann comprend 3 Stürme (compagnies).
La Compagnie comprend 4 Truppen (sections) à 3 Schare (groupes) de 24 hommes.

Divisions et Régiments disposent d'équipements, d'armes et de convois motorisés ou hippomobiles.

Il y a lieu de distinguer dans les milices hitlériennes : les S. A. (Sturmabteilung) dont 7 divisions (100.000 hommes) sont motorisées; les S. S. (Schutzstaffel) ayant une

mission de protection; les Grenzschutz assurant la « couverture » sur les frontières.

Toutes ces unités disposent :

d'un commandement et d'Etat-Major;

de bureaux de recrutement;

de centres de mobilisation;

d'écoles et d'organes d'études.

Elles sont, à des intervalles réguliers, rassemblées dans les camps pour des manœuvres d'ensemble. C'est ainsi que les formations hitlériennes du VI[e] Obergruppe se rassemblent au camp de Paderborn (Senne), celles du V[e] au camp de Ohrdorf et de Münsigen, que les unités d'artillerie du III[e] Obergruppe effectuent leurs écoles à feu au camp de Jüterbog...

Les troupes spécialisées sont instruites dans les formations spéciales de la Reichsheer.

L'INSTRUCTION

Ainsi, l'organisation des forces hitlériennes s'est inspirée des principes généraux de l'organisation militaire. Il reste à démontrer que ces troupes sont véritablement composées de soldats.

L'instruction qu'elles reçoivent a pour objet de développer les qualités physiques et morales des jeunes gens et de leur donner un enseignement militaire. Les principaux éléments sont ceux d'éducation physique réglementaires dans l'armée. Laissons la parole au Chef d'Etat-Major des S. A. qui s'exprimait ainsi dans une de ses directivs pour l'Inspection des Ecoles :

Si nous avons aujourd'hui des hommes qui, après leur passage dans les camps d'instruction, sont devenus peu à peu de véritables soldats aptes à la guerre, qui creusent les tranchées et savent manier les armes modernes, qu'aucune crainte enfin ne fait hésiter, à qui le devons-nous ? Nous le devons à ces officiers et sous-officiers de la Reichsheer qui, par un labeur inlassable, forment la masse des miliciens chaque jour plus nombreux, à qui nous pourrons sans appréhension confier la défense de la patrie à l'heure

du danger... Au temps des batailles du Grand Frédéric, le corps des officiers se recrutait uniquement parmi la noblesse. Mais la dernière guerre a fait mieux sentir le rôle de l'armée dans toutes les classes sociales de la population allemande. Le corps d'officiers a brisé les horizons étroits pour devenir l'éducateur militaire de notre peuple, et le peuple comprend aujourd'hui le bienfait de cette éducation. C'est ainsi que de toutes les campagnes d'Allemagne accourent nos fidèles concitoyens pour grossir les rangs de l'armée nationale-socialiste... A l'avenir, le dénouement des guerres sera plus rapide, car ni les jeunes armées, ni les Etats, ne pourront soutenir de longues guerres et leurs colossales dépenses... La préparation à la guerre devient donc de plus en plus importante.

Etre prêt, c'est toute la question de l'avenir. Que les sacrifices demandés à nos miliciens fassent éclater l'esprit d'héroïsme de notre peuple! Que toujours, et par-dessus tout, *servir* soit l'orgueil de la jeunesse allemande!...

L'éducation morale se poursuit par l'application d'un système qui exclut toute sentimentalité. En juillet 1933, le Standarte 73 de Hannover donnait à ses troupes les instructions suivantes :

Vous devez d'abord combattre les indiscrétions. Chacun de vous doit s'inspirer du principe qu'il est dans nos rangs pour obéir, et qu'il n'a rien à connaître de l'organisation qui nous est nécessaire pour réaliser les desseins de notre Führer. Aucun membre des milices ne doit donner à un tiers, quel qu'il soit, des renseignements sur notre organisation. Il est interdit de parler de notre organisation intérieure et de nos armements, dans les cafés, les restaurants ou tout autre endroit public quelconque. Il est interdit aux miliciens de répondre à toute question qui leur serait posée par une personne étrangère à l'unité à laquelle ils appartiennent. Toutes questions doivent être posées au chef direct de l'unité dont le milicien relève.

Ne soyez jamais sentimental avec vos camarades : le secret le plus absolu doit être gardé sur les exercices auxquels

vous participez. Souvenez-vous que vous pouvez être trahi par votre meilleur ami.

Quant à l'éducation physique, elle fut de tous temps trop en usage Outre-Rhin pour ne pas avoir trouvé une occasion de plus de s'exercer dans les formations hitlériennes.

Dans une autre Instruction, nous trouvons ces lignes :

Si, selon le mot de Frédéric le Grand, Notre Seigneur Dieu est le plus souvent avec les plus forts bataillons, il a prouvé aussi qu'on pouvait vaincre avec des soldats mieux exercés et moins nombreux.

Maints comptes rendus des exercices de tir auxquels se livrent les milices ont été répandus dans la presse européenne. Dans cette étude, où nous nous abstenons systématiquement de répéter ce qui a pu être écrit sur de tels sujets, nous tenons cependant à apporter de nouvelles preuves sur le caractère militaire des exercices des formations hitlériennes.

Le 18 sptembre dernier, dans la région de Düsseldorf, — zone démilitarisée — la 14e Division effectuait des manœuvres et des exercices sur la carte. Voici l'un des devoirs donnés aux miliciens.

Faire un croquis de Lunéville. Principales voies d'accès de la ville.

Indiquer sur le plan les emplacements des casernes, centre de mobilisation, dépôts de munitions.

Quels sont les points stratégiques de la ville?

Mentionner les usines que vous auriez eu à détruire, si vous aviez été chargés de nettoyer la ville.

Relever les emplacements des bureaux de postes, des gares, etc., etc...

Nous donnons ci-dessous quelques extraits des diverses instructions remises aux Chefs des Sections d'assaut:

L'instruction militaire est le premier devoir de tous les miliciens à quelque échelon qu'ils appartiennent, surtout en ce qui concerne l'usage des armes à feu et des explosifs et le

rassemblement rapide en cas de mobilisation. En vue de cette préparation au devoir technique militaire, tous les échelons doivent veiller à l'instruction militaire minutieuse de leurs membres. L'instruction sur le service en campagne doit être faite deux fois par semaine. L'instruction sur le maniement des armes doit se faire au moins une fois par semaine. On veillera particulièrement à initier tous les miliciens aux principes de la destruction des ponts et voies ferrées. On utilisera à cet effet les règlements militaires sur l'emploi des armes à feu et des explosifs et leur maniement. (Octobre 1933.)

Chaque Sturm doit connaître son point de rassemblement en cas d'alerte; les « Scharen » doivent s'y réunir aussi rapidement que possible. Les miliciens emploieront à cet effet les moyens de transport les plus rapides.

Des exercices pratiques sur le terrain et des marches d'entraînement compléteront l'enseignement théorique. L'instruction technique des armes doit porter sur le fusil, les grenades à main, le pistolet parabellum, les pistolets mitrailleuses et les mitrailleuses proprement dites. Pour les exercices de tir, il y aura lieu d'utiliser de préférence les champs de tir des régiments de la Reichsheer.

Compte rendu de manœuvres d'un Standard de Düsseldorf

Les unités ont effectué aujourd'hui une marche d'entraînement de 18 kilomètres à l'issue de laquelle le régiment a procédé à l'enlèvement du pont de ...... et à un combat de tranchées à la tête de pont. L'emploi des diverses armes a été particulièrement étudié, ainsi que l'emploi des gaz. (Octobre 1933.)

Il ressort de ces quelques documents que l'instruction des sections d'assaut est une instruction rigoureusement militaire. Le service de travail obligatoire va d'autre part permettre l'éducation physique des hommes qui y seront employés et dont l'instruction militaire s'achèvera au moment où ils seront versés dans les sections d'assaut.

Pour la formation des cadres d'officiers, le chancelier a créé sept écoles d'officiers des milices. Dans un ordre du jour aux élèves de ces écoles, le chef d'Etat-Major des

S. A. faisait allusion aux problèmes qui se dresseront prochainement devant les S. A. et dont le premier « sera la lutte pour la domination de l'Allemagne sur le monde ».

Autres détails à noter : les milices hitlériennes disposent de détachements motocyclistes importants. Il n'est pas inutile de remarquer qu'un des détachements de motocyclistes de la 29e division de S. A. est précisément commandé par un juif (Constance), ce qui laisse deviner que la lutte hitlérienne contre les juifs a singulièrement diminué. Nous sommes en mesure d'affirmer que ce fait s'est produit dans toutes les formations hitlériennes depuis quelques mois et que des juifs occupant en Allemagne une situation industrielle ou commerciale importante sont maintenant enrôlés dans les S. A.

Notons encore que les S. A. disposent également de chiens dressés pour servir d'agents de liaison en campagne.

D'innombrables parades militaires témoignent de l'effort accompli en vue de la militarisation des formations hitlériennes. La Reichsheer n'est donc pas seule à préparer la guerre: toute la population y est méthodiquement entraînée. L'Allemagne fait ainsi entendre un cliquetis d'armes inquiétant.

Quel serait le rôle des milices dans une guerre éventuelle et comment seraient-elles mobilisées au côté de la Reichsheer, c'est ce que nous montrerons dans une prochaine étude.

X...

CHANG-KAI-CHEK

I

SON PASSÉ

C'est la tragédie de tous les chefs « jeunes-Chinois », qu'après avoir fait leurs études à l'étranger (et surtout s'ils ont séjourné aux Etats-Unis), après s'y être imbus d'idéals scientifiques moraux et politiques, ils sont devenus, à leur retour chez eux, inaptes à travailler dans des milieux où rien n'a changé.

Ainsi, une profonde fissure traverse toute la Chine. Si l'intellectuel japonais, après ses pérégrinations dans les centres de civilisation occidentale, à peine revenu dans sa patrie, se plie de nouveau, avec un respect non affaibli, aux vieilles croyances et coutumes nationales, en de pareilles circonstances le Chinois semble s'être affranchi de l'esprit de son peuple. Les nombreux intellectuels chinois que j'ai fréquentés m'ont souvent frappé par l'acuité de leur sens critique, par leur promptitude à la riposte et par l'élégance de leur élocution. Mais tous parlaient avec un frivole dédain des superstitions nationales, tous me surprenaient par leur ardeur à combattre les religions régnantes et par leur attachement aux *boutades* matérialistes de Moleschott et de Büchner dont ils ont fait provision aux universités américaines, et qui étaient déjà désuètes à l'époque de nos grands-pères.

Chang-Kaï-Chek a lui aussi, aux années décisives de son existence, partagé les illusions et les erreurs de Sun-Yat-Sen, dont il fut le secrétaire dès 1911. Sun-Yat-Sen avait formulé le droit pour les meneurs de conduire les masses même contre leur gré, et pour les foules le devoir

de suivre les chefs, les yeux fermés. Un vieux dicton célèbre, datant de la dynastie des Shangs, vieille de 3.000 ans: « Agir est difficile, penser est facile. » Sun-Yat-Sen l'avait retourné en une série d'articles retentissants: « Savoir est difficile, agir est facile », c'est-à-dire: la science appartient à quelques privilégiés, l'action est pour l'immense majorité. Les multitudes doivent donc obéir aux élites. C'est cette dictature, exercée en Chine par des groupes de demi-intellectuels, qui a déraciné, sans retour, la grande nation.

Vers la fin de sa vie, après d'amères expériences avec ses partisans, Sun-Yat-Sen avait compris que la direction politique moderne et toutes les organisations publiques de la technique actuelle ne pouvaient être réalisées en Chine qu'avec le concours d'étrangers. En 1921, au cours d'une visite que l'ambassadeur américain Schurman fit, à Canton, au révolutionnaire chinois, ce dernier lui demanda avec insistance d'inviter le gouvernement américain à proposer aux grandes puissances un contrôle international sur toute la Chine.

Les puissances étrangères occuperaient et dirigeraient les chemins de fer en Chine.

Elles occuperaient et administreraient toutes les villes principales.

Une Commission internationale réorganiserait le système monétaire et aplanirait toutes autres difficultés financières.

Une commission, composée de militaires de terre et de mer, organiserait toute l'armée et toute la marine.

Une commission internationale pour les communications aurait la main sur tous les services du téléphone, du télégraphe, des postes et des transports.

Schurman a transmis la proposition à Washington, mais le gouvernement américain refusa son assistance en raison des déceptions que venait de lui causer en Sibérie la coopération internationale, dont l'échec lui était d'ailleurs largement imputable.

A Pékin, en 1923, lors d'une visite à Schurman, Sun-Yat-Sen renouvela sa proposition, mais encore en vain.

L'Amérique refusa d'y donner suite. Elle suivait la tactique qui est devenue de plus en plus celle de l'Angleterre: écarter tous motifs de divergence d'opinion et de conflit, partant repousser toute proposition d'ingérence dans les affaires intérieures chinoises, afin de ne pas compromettre le commerce avec l'intérieur de la Chine. La politique des grandes puissances à l'égard de la Chine n'est pas dictée par l'entr'aide mais par l'intérêt. Aussi, Sun-Yat-Sen a-t-il fini par accepter les propositions que lui firent les Soviets de réorganiser la Société et l'Etat.

La Russie offrit aux révolutionnaires chinois l'enthousiasme de ses propagandistes et la collaboration désintéressée de ses militaires.

En 1923, Chang-Kaï-Chek fut chargé par Sun-Yat-Sen d'aller en Russie étudier sur place les méthodes d'instruction militaire dans le parti communiste et dans l'armée rouge. Le très habile Karakhan, et plus tard le presque génial Borodine, s'établirent avec de nombreux collaborateurs à Pékin et dans d'autres grandes villes. Des programmes et des mots d'ordre politiques furent échangés entre Russes et Chinois. Dans un de ses discours aux étudiants chinois à Pékin, Karakhan disait:

Seules les républiques soviétiques, seul le peuple russe désirent voir une Chine forte, puissante, disposant d'une bonne armée, et capable de défendre la souveraineté et tous autres intérêts particuliers de son peuple... L'amitié entre la Russie et la Chine est une garantie de paix en Extrême-Orient.

Sun-Yat-Sen répliqua dans le même sens:

...Je maintiens que les véritables intérêts de nos deux pays exigent une politique commune et que celle-ci nous permettra de vivre sur le pied d'égalité avec les autres puissances...

L'organisation d'une puissante armée ayant été décidée, Chang-Kaï-Chek, en raison de ses excellentes relations avec les dirigeants soviétiques et de son crédit auprès du parti communiste en Russie, était l'homme tout indiqué pour prendre en mains la direction de la

réorganisation des troupes chinoises. A la tête de l'Académie militaire de Whampoa, avec pour bras droit le général soviétique Blücher, il fait tout son possible, partageant sur ce point les erreurs de Sun-Yat-Sen, pour confier aux communistes russes non seulement l'éducation militaire de ses troupes mais même leur instruction politique. Sa renommée militaire, son autorité sur ses armées, ses victoires, voire son ascension politique, il les doit aux soviets, à leur aide, à leurs lumières, à leur enthousiasme, si contagieux en Orient. Les commissaires aux armées de Chang-Kaï-Chek étaient tous communistes. Lors de ses succès retentissants, ses armées, en suivant la vallée du Yang-tze, traversaient ville après ville en répandant des proclamations pompeuses, et en chantant des chansons communistes chinoises inspirées de textes russes.

Pourquoi, en 1927, Chang-Kaï-Chek a-t-il rompu brusquement avec les communistes? Est-ce parce que Borodine — trop pressé — avait démasqué son jeu et montré que, pour s'emparer des forces chinoises, il voulait éliminer le jeune généralissime, ou bien celui-ci avait-il enfin compris que les communistes conduisaient la Chine à l'abîme? Quoi qu'il en soit, nul ne peut nier que Chang-Kaï-Chek, de concert avec son maître et chef Sun-Yat-Sen, a été l'introducteur du communisme en Chine, qu'il n'a pas hésité à y favoriser la propagande russe et qu'il a dû en grande partie sa carrière à cette faute. Et c'est précisément le dramatique de ce personnage dont l'importance ne saurait être contestée: son passé se dresse continuellement contre lui. On ne voit pas comment en Chine, sous le régime actuel, les armées communistes pourront jamais être réduites à l'obéissance.

Quatre campagnes de Chang-Kaï-Chek contre les troupes communistes se sont terminées par la défaite des armées gouvernementales. Bien entendu, le « communisme » chinois repose sur d'autres principes que le russe. A l'instar du socialisme révolutionnaire de l'ancienne Russie, il ne prêche pas la nationalisation mais une redistribution de la propriété terrienne privée. Parmi

les masses chinoises, les troupes « communistes » sont plus populaires que celles du « gouvernement ». Le communiste Tchou-teh, qui a achevé ses études à Berlin et à Moscou, et beaucoup de ses disciples ont gagné la sympathie des populations rurales par leur désintéressement qui contraste étrangement avec la cupidité des généraux chinois, y compris Chang-Kaï-Chek qui a fait une énorme fortune dans le métier des armes. Partout en Chine se joignent aux « communistes » les « Lances Rouges » et autres organisations secrètes de paysans qui défendent leur foyers contre tous les chefs militaires. Les fausses nouvelles répandues par la presse chinoise et annonçant la destruction définitive des bandes communistes par l'armée de Chang-Kaï-Chek réapparaissent périodiquement, de sorte que personne en Chine n'y attache plus la moindre importance.

Qu'il nous soit permis de citer ici une anecdote:

A Pékin, pendant une visite chez le maréchal Chang-Hsueh-liang, alors dictateur de la province de Hopeï, le ministre des Pays-Bas Thorbecke et moi avions eu avec lui un long et fort amical entretien. Comme il avait poussé l'amabilité jusqu'à nous verser lui-même le thé dans les petites tasses et à nous pousser les gâteaux dans la bouche, je me risquai à lui manifester mon désir de pouvoir accompagner au feu un régiment chinois. Les nouvelles optimistes répandues par la délégation chinoise à Genève et annonçant l' « écrasement définitif des communistes par l'armée de Chang-Kaï-Chek » avaient piqué ma curiosité.

« En Mandchourie », disais-je à Chang-Hsueh-liang, « j'ai entendu la plupart des Japonais parler des régiments chinois avec un mépris souriant. Or, les exploits du 19e corps de Canton à Changhaï m'incitent à penser qu'un tel jugement d'ensemble est injuste et prématuré. Mais, il est vrai, on ne peut jamais se rendre compte de la valeur combative d'une troupe tant qu'on ne l'a pas vue dans un état d'épuisement et sur le champ de bataille après, par exemple, la mise hors de combat d'un cinquième des effectifs. Je serais donc fort heureux s'il

m'était permis d'accompagner les forces gouvernementales dans une action contre les armées communistes. »

Sur ce, le « jeune maréchal » me fit remettre deux très longues missives, de teneur identique, pour le maréchal Chang-Kaï-Chek et pour son chef d'état-major.

Au cours de l'entretien que j'eus, deux semaines plus tard, à Hankéou, avec Chang-Kaï-Chek, je lui demandai de m'autoriser à prendre part à la prochaine campagne contre les communistes. A la première objection du maréchal, à savoir qu'il ne pouvait exposer un étranger si bien recommandé aux dangers d'une guerre civile, je répliquai que les campagnes auxquelles j'avais participé pendant la guerre mondiale avaient été tout autre chose que ces escarmouches entre bandes chinoises. Mais lorsqu'il se mit à discourir sur les difficultés rencontrées par ses convois sur les routes impraticables à l'intérieur du pays, je compris qu'il serait vain d'insister, car je me heurterais à la ferme décision de n'admettre aucun étranger dans l'armée en campagne et je m'inclinai.

Le lendemain, j'appris le motif de ce refus; au cours des dernières rencontres avec les communistes au sud de Hankéou, trois des divisions du maréchal s'étaient à peu près entièrement dispersées, et une quatrième, au complet, était passée à l'ennemi.

II

COMMENT LE MARÉCHAL RÉTABLIT L'ORDRE

Après l'échec, au début de 1931, de la campagne entreprise à grand bruit contre les communistes avec 300.000 hommes, 20 canonnières et 30 avions (des vaisseaux anglais protégeant les rives du Yang-Tse), la position militaire et politique du maréchal Chang-Kaï-Chek se trouva très sérieusement ébranlée. Depuis lors, il est maître dans les plaines des trois provinces de Honan, Anhoui et Hopéi: dans les régions montagneuses, non loin de Hankéou, les bandes ennemies refusent la soumission. Le maréchal est donc en réalité assiégé de trois côtés par des détachements communistes qui totalisent

plus de 200.000 hommes, sans compter les innombrables troupes de bandits qui, le long de la vallée du Yang-tse, attendent que sonne l'hallali pour le pillage de l'opulente ville de Hankéou.

Les efforts de Chang-Kaï-Chek, en vue de se rendre maître de toute la Chine avec des armées en formation moderne, sont donc déjà brisés dans les provinces les plus proches par ses anciens alliés. Pour ne pas être à la longue supplanté dans la ville qu'il habite et où il entretient ses régiments les plus fidèles, il a été obligé de rechercher l'appui des organisations secrètes qui ont une expérience séculaire des guerres civiles.

Si singulier est ce revirement que j'ai mis tout en œuvre pour me procurer à ce sujet des informations précises. Je les ai obtenues d'un vénérable Chinois, né et élevé à Wou-tchang et qui a occupé des postes importants parmi les gros commerçants de sa province.

En réponse à mes questions relatives à cette étrange alliance d'une armée organisée à l'occidentale et de bandes de partisans style vieille-Chine, il me déclara :

« Dans ses tentatives en vue de rétablir l'ordre le long du Yang-Tsé par des opérations de grand style à la manière occidentale et avec un armement occidental, le maréchal a échoué par quatre fois. Il lui a bien fallu recourir aux vieilles associations secrètes existantes. La première est la Hong-pan, qui fut fondée dans la vallée du Yang-tsé il y a deux cent cinquante ans, sous la dynastie mandchoue, et qui, au début, a incarné la résistance populaire contre les impôts excessifs levés par les gouverneurs et contre les exactions des employés subalternes. Aucune mesure gouvernementale n'a pu empêcher son expansion dans toute la région du Yang-tsé. Peu à peu, elle a cependant dégénéré en une organisation de contrebande et d'assassinat en grand. Ses bandes armées introduisaient en fraude le sel (monopole d'Etat), l'opium et les stupéfiants venus de Perse et de l'Inde. Elle terrorisait les riches qu'elle rançonnait. Elle a fini par offrir à prix d'argent son expérience des conspirations et ses organisations de meurtre et par les mettre à

la disposition soit de groupes politiques désireux de faire arrêter ou assassiner leurs adversaires, soit d'entreprises commerciales trafiquant dans les zones frontières et en quête d'instruments pour les corvées dangereuses.

» Cinquante ans après la Hong-pan, s'est dressée contre elle une autre société secrète, la Ching-pan, dont le but et la composition sont d'ailleurs analogues. Comme cela se produit en Chine dans tous les domaines, leur antagonisme s'est terminé par un compromis et parfois même par une collaboration. Elles sont aujourd'hui intégrées dans la vie sociale de Hankéou, et nul notable qui n'ambitionne d'y remplir un rôle.

» Les exécutants proprement dits, — ceux qui se chargent de la grosse besogne: voler, rançonner, tuer, — appartenant pour la plupart à la classe des coolies, constituent des groupes d'une vingtaine d'hommes sous le commandement d'un « boss » qui est le plus souvent un intellectuel ou un demi-intellectuel.

» Les exécutants ignorent tous les noms des chefs qui commandent chacun 20 à 100 boss. Toute désobéissance ou indiscrétion est punie de mort, la moindre incorrection d'un membre envers un autre sévèrement châtiée. Les autorités municipales de Hankéou sont tout à fait impuissantes à l'égard des affiliés à ces associations, et nul magistrat ne se risquerait à sévir contre ces Etats dans l'Etat. Un citoyen est-il victime d'un vol, la seule chance qu'il ait de recouvrer l'objet dérobé est de s'adresser à l'un des « boss » de ces sociétés clandestines.

» Personne en Chine n'oserait s'attaquer à ces abus si profondément enracinés, et Chang-Kaï-Chek a dû, comme ses prédécesseurs, se résoudre à vouloir exorciser Belzébuth en invoquant Bélial. Lorsque, il y a trois ans, sur l'ordre du maréchal, fut instituée une sorte de Scotland Yard dans l'enceinte fortifiée de Wou-tchang (qui constitue avec Hankéou et Han-Yang la ville de Wou-han sur le Yang-Tsé), le chef de la Hong-pan, un certain Yan-Chin-San, fut mis à sa tête. Et en juin dernier, Chang-Kaï-Chek a attaché à son état-major, avec le grade de lieutenant-général, l'ancien conspirateur souillé de sang;

il lui a adjoint le sous-chef de la Hong-pan en qualité de général-major.

» Après s'être ainsi fixé, grâce à ce concours, dans le centre du pays, au point stratégique le plus important sur le Fleuve Bleu et dans la ville la plus riche de la Chine centrale, le maréchal a pu songer à étendre son autorité sur l'ancien empire. De même qu'au Japon, les militaires en Chine ont cherché en Europe un modèle d'organisation de parti, susceptible de leur assurer le pouvoir effectif sur toute la nation. Les patriotes, tant en Chine qu'au Japon, sont plutôt fascinés par les organisations de Hitler que par celles du fascisme italien. Sur les instructions du maréchal, une commission spéciale s'est rendue en Europe pour y étudier le fascisme et le national-socialisme. Comme variante de l'*association* des Chemises Bleues (Lan-i-sho) du Kuomintang, Chang-Kaï-Chek a fait constituer par son fidèle ami Chang-li-fou la *Ligue* des Chemises Bleues (Lan-i-tuan). Le comité exécutif se compose de membres du gouvernement de Nankin, désireux de lier leur fortune politique à celle de Chang-Kaï-Chek, de quelques riches marchands de Changhaï, tels que You-Ya-Ching et Tou-You-Sheng, et enfin d'un certain nombre de jeunes et énergiques gradués de l'Académie militaire de Whampoa, dont Chang-Kaï-Chek a longtemps été le directeur.

» Le but des Chemises Bleues est triple: d'abord fortifier, assouplir et unifier l'armée. Les gradués de l'Académie de Whampoa, tous très attachés au maréchal, devront être répartis dans tous les états-majors d'armée dont ils contrôleront le chef et assumeront tout le travail, afin de se rendre indispensables. Ils multiplieront ainsi les possibilités de gagner la troupe au mouvement fasciste. Ils devront, en outre, constituer dans chaque unité une cellule qui, au moment voulu, pourra se charger du commandement et le mettre au service de la politique du maréchal.

» La conférence de Changhaï entre Nankin et Canton où, à l'égard du Japon, aurait pu être constituée une unité de front entre Nankin et le Kuomintang, a échoué en

novembre 1931, à la grande colère du maréchal. Lorsqu'il le peut, il frappe sévèrement (sans tomber en d'inutiles cruautés) des membres influents de son parti. De deux présidents, Whang-Chin-wei et Hou-Han-Min, le premier, après avoir été arrêté par lui, s'est enfui à l'étranger, et le deuxième s'est hâté de mettre sa personne et sa fortune en sûreté à Hong-Kong. Les Chemises Bleues se proposent de rallier à leurs idées le Kuomintang, en y introduisant leurs propres membres de plus en plus nombreux et en le mettant ainsi sous l'influence du maréchal.

» En troisième lieu, les Chemises Bleues attendent d'un nouveau programme agrarien les mêmes attraits pour les populations rurales que ceux qui gagnent les villages aux armées communistes. Il existe un projet tendant à confisquer tout le sol chinois et à le livrer à la Ligue qui devra le répartir entre les paysans. »

Au soir tombant, mon ami chinois, après notre long entretien, me conduisit, par les étroites rues commerçantes de Woo-tchang, vers l'un des grands bacs qui, toutes les demi-heures, font traverser le magnifique et puissant Fleuve Bleu à une énorme quantité de passagers et de marchandises. Nous continuions à causer encore quelques instants, et nous nous étions mis, en nous inclinant cérémonieusement, à prononcer les sacramentelles paroles d'adieu, lorsque, dans le lointain, d'un point reculé de la rive, une sourde rumeur parvint jusqu'à nous. Elle s'enfla peu à peu, traversée par des cris et des gémissements. La circulation s'interrompit, chacun tendant le cou afin de voir mieux que les autres. Un piétinement tumultueux: par bonds prodigieux, des coolies à demi nus fuyaient, les yeux saillant de leur visage terrifié. Leur panique se communiqua aux ouvriers près du pont, qui à leur tour se mirent à courir. J'interrogeais du regard mon compagnon. Il regardait, les yeux perdus au loin, le long des berges, et restait muet. Quelques minutes étaient à peine écoulées que trois énormes camions automobiles passèrent rapidement devant nous avec un bruit de tonnerre sur les pavés raboteux. Des coolies y

étaient entassés sous la surveillance de soldats, baïonnette au canon. Certains de ces malheureux semblaient accepter leur sort avec résignation; d'autres, les mains enchaînées derrière le dos, protestaient avec véhémence contre les soldats qui hurlaient. Par endroit, des femmes jeunes et vieilles, ainsi que des enfants pleurant et criant, couraient derrière les autos, repoussés avec rudesse par des agents de police impassibles.

— Une bande de malfaiteurs? demandai-je.

— Recrutement de soldats, fut la réponse.

— Et les femmes et les enfants en larmes?

— Des mères, des épouses, des membres de la famille qui se lamentent de se voir privés de leur gagne-pain en des temps si difficiles.

Et comme j'ouvrais de grands yeux:

— Que voulez-vous? dit mon ami chinois, le métier militaire n'a jamais été bien apprécié en Chine et aujourd'hui moins que jamais, la solde étant rarement payée. On est donc obligé, pour avoir des recrues, d'envoyer de temps en temps des soldats dans les rues, munis de longues cordes, encercler des groupes de coolies et les capturer. Et, dès qu'ils ont passé l'uniforme, les voilà soumis à la loi martiale et fusillés s'ils désertent.

Dès ce moment, j'ai compris pourquoi les communistes obtiennent en Chine de tels succès en promettant des champs dans les campagnes et du butin dans les villes et pourquoi le maréchal, au cours de ses expéditions contre eux, n'est jamais sûr que ses divisions, ou bien avant le combat ne se laisseront pas désagréger par la propagande révolutionnaire, ou bien pendant les hostilités ne passeront pas au complet aux armées communistes.

III

OBSTACLES A L'UNIFICATION DE LA CHINE

Après avoir pris sa source sur les hauts plateaux du Thibet et traversé à l'est « le toit du monde », le Yang-tsé ou Fleuve Bleu s'incurve d'abord dans la direction du

sud, puis dans celle du nord-est, autour des Alpes de la province de Se-tchuan, et embrasse conjointement avec ses affluents, le Min et le Kia-ling, une des contrées les plus fécondes de l'univers, le Bassin Rouge (1).

Sur un lit de grès rouge foncé, de plus de 1.000 mètres de profondeur, recouvert de bassins argileux, l'ingéniosité et le travail de l'homme ont créé, il y a vingt-cinq siècles, un système d'irrigation qui, par des digues et des étangs, remédie aux inondations du printemps et à la sécheresse de l'été. Si parfait en est le fonctionnement que les eaux impétueuses du Min, domptées par des barrages et des écluses, distribuées à dates fixes, avec une régularité absolue, par les mandarins et les chefs de villages, traversent, en apparence calmes et peu profondes, des centaines de milliers de champs cultivés. Sous un climat sans chaleurs excessives, mais avec d'épais brouillards, cette bienheureuse région jouit d'une végétation tropicale luxuriante et productive.

Il s'y trouve de nombreuses plantations d'indigotier, de tabac et de pavot blanc. D'immenses rizières et la culture du soya alimentent une des plus denses populations du globe. Une industrie primitive, vieille de deux mille ans, de la métallurgie, de la soie et du coton, une centaine d'autres moins importantes, rendent cette contrée indépendante du reste du monde. Par contre, ses produits, de la belle porcelaine, des étoffes de soie tissées et brodées, des bronzes artistiques, admirés déjà par Marco Polo, sont depuis des siècles transportés du Bassin Rouge le long du Min et du Yang-tsé vers les grandes plaines chinoises.

Dans la métropole provinciale de Cheng-tou, considérée par bien des voyageurs comme la plus jolie ville de Chine, s'est fixé, comme dans tous les autres centres chinois, un général entretenant des troupes, afin d'obtenir de vive force la subordination de l'élément civil à son autorité personnelle. De la « cité impériale » au centre de

(1) Voir le beau chapitre « Le fleuve bleu » dans l'*Asie des Moussons*, par le professeur J. Sion (Géogr. Univ. Armand Colin, t. IX).

Cheng-tou (habitée au IIIe siècle par les membres de la dynastie mineure des Han), le général Liu-wen-Lui régit le Bassin Rouge et amasse d'énormes capitaux, grâce à de gigantesques entreprises commerciales, en collaboration avec les marchands de la ville. Il y a six mois environ, ces opérations fructueuses et ces organisations lucratives semblèrent tout à coup sérieusement compromises. A Ching-King, en aval du Yang-tsé, le général Lin-hsiang, neveu de Liu-wen-Lui, frappait d'un péage si élevé tous les bateaux, que le commerce entier de son oncle était menacé de péricliter sans qu'il y eût la moindre perspective de contraindre Liu-hsiang à l'obéissance ou à la conciliation. De Choung-King, le plus grand port du Sétchouan et l'une des plus puissantes positions stratégiques de la Chine, ce podestat a fait un véritable repaire de brigand féodal. Le maréchal Chang-Kaï-Chek ne se risquerait certainement pas à lancer ses armées sur ce pays inaccessible. Choung-King est situé dans une région montagneuse, où le Yang-tsé, continuellement resserré en des gorges étroites, coule avec une rapidité souvent dangereuse à travers des gorges pittoresques dont les noms — Gorge de la Dent du Tigre, du Foie de Bœuf, de la Boîte du Vent, du Poumon de Cheval — ne sont cités jusqu'à la mer par les bateliers qu'avec des hochements de tête. Entre Choung-King et I-tchang, situé six cents kilomètres en aval, on compte quatre-vingt-cinq rapides, qu'il serait impossible de passer sans le concours de nombreuses armées de haleurs, tirant les navires avec de longues cordes.

Le seul moyen qui reste au général Liu-wen-Lui de faire transporter ses marchandises à la côte, en échappant aux droits prohibitifs de son neveu, est le suivant: acheminer les balles de riz, d'indigo, d'opium, etc., le long des horribles routes du Se-tchouan vers un point situé sur le Yang-tsé, plus bas que Choung-King, ou bien vers le bassin d'un autre fleuve. A cet effet, il s'est mis en rapport avec deux généraux de provinces voisines, aussi indépendants de Nankin et de Chang-Kaï-Chek que lui-même et que son neveu Liu-hsiang. Ces généraux,

Wang-chia-Lieh, gouverneur militaire de la province du Yun-nan, et Wao-Kuang-Hsiao, président du « gouvernement préfectoral » dans la province de Kivei-tchou, ont en conséquence dirigé des troupes sur la province du Se-tchouan, afin d'y prendre les marchandises de Liu-wen-Lui et de les convoyer vers le bassin du Si-Kiang, à l'embouchure duquel se trouve Canton, ou encore de leur faire regagner le Yang-tsé le long d'un de ses petits affluents.

Liu-hsiang, dont cette malséante dérivation tarit la principale source de revenus, s'est aussitôt allié avec le général Yang-Sen, ennemi comme lui de Chang-Kaï-Chek, et a demandé au maréchal de se liguer temporairement contre son oncle et de lui venir en aide pour l'armement.

En outre le malheur a voulu pour Liu-wen-Lui que, dans sa propre province, un certain nombre de généraux, jusqu'alors ses collaborateurs dans une libre fédération d'intérêts (phénomène caractéristique de la Chine), rendus furieux par l'entrée des troupes venant du Sud pour escorter ses caravanes, lui aient lancé un ultimatum et se soient séparés de lui. Les généraux Dien-soung Yao, Teng-hsi-hou et Liu-tzoung-hou, de crainte que la nouvelle fédération d'intérêts des généraux du Sud avec Liu-wen-Lui n'entraîne une irrésistible dictature de ce dernier dans leur propre province, lui ont déclaré la guerre, avec l'appui militaire de Liu-hsiang. Et c'est ainsi que sévit depuis cinq mois dans la province de Se-tchouan la même guerre qui, depuis la chute de la dynastie, désole la Chine entière sous la prétendue « république ».

Le groupe militaire de Liu-wen-Lui compte 50 préfectures et 80.000 hommes de troupe, celui de son neveu Liu-hsiang 30 préfectures seulement et 45.000 hommes. Mais le dernier, de par la collaboration de Chang-Kaï-Chek, disposant d'un plus grand nombre d'avions de bombardement, a réussi à refouler les armées de Liu-wen-Lui jusqu'au Bassin Rouge. Dans cette guerre civile, la chance favorise tantôt les gros effectifs, tantôt le meilleur armement. A en croire les voyageurs qui re-

viennent de Se-chouan, il s'y déroule les mêmes scènes que dans la Chine entière. Les photographies reçues par les missions de tous les points du pays montrent au pied des remparts les cadavres nus qui, par centaines, après chaque massacre, sont jetés par-dessus les murs de la ville. Partout, au milieu des champs fertiles dans des contrées enrichies par la plus laborieuse population de la terre, on voit villes et villages réduits en cendres. La rapine et le pillage auxquels se livrent 2.800.000 soldats réguliers et 2 millions de bandits n'ont laissé aux habitants d'immenses étendues que la vie, et encore celle-ci est-elle rendue insupportable par de continuelles menaces de violences. Des millions d'êtres humains fuient, dans toutes les directions, l'enfer que des bandes de pillards sanguinaires ont fait de leurs résidences ancestrales; ils gagnent des régions moins tourmentées où sans doute ils seront bientôt exposés au même sort.

Au cours de mes voyages à travers la Chine, j'ai partout été frappé par l'énorme quantité de soldats en uniforme. On les aperçoit flânant dans toutes les gares ; entassés dans des wagons à charbon, ils sont transportés comme du bétail. Ils défilent parfois drapeaux en tête à une allure et dans un ordre qui nous rappellent les marches de nos anciens gardes civiques. De cette armée (la plus nombreuse qu'une nation au monde entretienne), pas un homme ne peut être distrait pour défendre le Jéhol ou le territoire au sud de la Grande Muraille contre les petits détachements japonais, auxquels les généraux locaux ne s'opposent que pour protéger leurs champs de pavots et autres intérêts du lieu.

Aussi, ces trois millions de soldats ne sont-ils pas organisés et armés pour combattre un ennemi du dehors. Leur destination est de maintenir des centaines de tyranneaux, moins encore en luttant contre des chefs de bandes voisins qu'en brisant toute résistance de la population à une exploitation systématique.

La Ligue contre la guerre civile, fondée l'année dernière par des civils dans le but d'empêcher que les différends entre « seigneurs de la guerre » soient tranchés

par la force, n'a pas jusqu'à présent donné de résultats. Comment d'ailleurs en serait-il autrement ? La chute des dynasties a fait évanouir toute possibilité d'autorité spontanément et naturellement reconnue. Pourquoi Liu-wen-Lui, ou Yen-Chi-Chan ou Feng-Chou-chin, ou les cent autres généraux, accepteraient-ils pour chef le maréchal Chang-Kaï-Chek ?

Le maréchal Chang-tso-lin a dans le temps établi une dictature en Mandchourie, mais en eût-il été capable sans l'appui du Japon, dont il était la créature et l'instrument? Plus heureux que celui-ci, le maréchal Chang-Kaï-Chek réussira-t-il à plier la Chine à sa dictature sans l'assistance d'une puissance étrangère? D'épais nuages menacent d'éclipser son étoile. Des négociations sont ouvertes entre des généraux à Canton et à Kwang-hsi, en vue de gagner Liu-wen-Lui à une alliance avec la Chine du Sud contre Chang-Kaï-Chek; l'adhésion forcée des provinces du Yun-nan et de Kwei-tchang serait envisagée. Une telle menace réduirait Chang-Kaï-Chek à l'impuissance. A peu près encerclé par d'actives armées communistes et sans cesse inquiété par les bandes irrégulières qui infectent les provinces Honan, Houpéi et Anhwéi, il réussit à peine à se maintenir à Hankéou.

On ne voit pas très bien, comment le Maréchal pourrait augmenter ses chances de victoire sans entrer dans de nouvelles combinaisons. Son entourage semble insister sur une opération contre Canton, en collaboration avec les communistes, dont on se déferait plus tard, après la victoire acquise en commun. Bref: un retour à la tactique politique de Sun-Yat-sen et de Chang-Kaï-Chek entre 1923 et 1927.

Un autre plan comporte une coopération avec les Japonais, coopération dont Eugène Chen (qui oublie en la circonstance qu'il a lui-même été à Tokio en vue de pourparlers confidentiels avec le gouvernement japonais) a parlé dans une violente proclamation qui eut un grand retentissement en février 1932. Il accuse Chang-Kaï-Chek de n'avoir pas, malgré leurs instances, permis à ses généraux de voler au secours du 19e corps, luttant

à Shanghaï contre les Japonais, et outre l'aide militaire qu'il avait ainsi fournie aux Japonais, de leur avoir incidemment suggéré l'argument suivant : le Japon n'était pas en lutte avec la Chine, puisque le gouvernement de Nankin n'avait pas soutenu le 19e corps.

Si incertaine est la situation et si difficile le calcul des probabilités, que tout changement politique — si surprenant fût-il — conserve un degré de vraisemblance.

L. H. GRONDYS.

LA CANDIDATURE DE LAMARTINE A L'ACADÉMIE EN 1824

—

C'est en 1829 que Lamartine entra à l'Académie française, où il fut élu à la place vacante par suite du décès du comte Daru. On a pu lire ici même (*Mercure de France*, 15 novembre 1931) le récit de son élection. C'était la seconde fois qu'il se présentait aux suffrages des Quarante : on voudrait, aujourd'hui, retracer les péripéties de sa première candidature, féconde, on va le voir, en incidents.

Le 5 novembre 1824 mourait Pierre-Louis Lacretelle — Lacretelle l'aîné, comme on l'appelait pour le distinguer de son frère, Lacretelle jeune. Sa mort rendait vacante la place qu'il occupait à l'Académie française depuis vingt et un ans, ayant été appelé, le 23 mars 1803, a succéder à La Harpe.

A peine fut-il enterré qu'un journal frondeur, que nous aurons souvent l'occasion de citer, *La Pandore, journal des spectacles, des lettres, des arts, des mœurs et des modes,* annonça que déjà les candidats à l'immortalité briguaient son siège :

La mort de M. Lacretelle aîné a redonné des jambes à tous les aspirants au fauteuil académique. C'est au point que les douaniers du Pont des Arts se sont déjà aperçus d'un surcroît de recettes; ceux qui n'entreront pas ne pourront point se reprocher du moins d'avoir frappé trop tard à toutes les portes. On assure que l'un de ces actifs solliciteurs à qui la langue du calembour est plus familière que la langue française, disait, le jour même où M. Lacretelle était conduit à sa

dernière demeure : « Pendant qu'on va au Père-Lachaise, je vais tâcher d'obtenir le fauteuil (1). »

Parmi les candidats s'inscrivit Lamartine (2), alors âgé de trente-quatre ans seulement, mais déjà célèbre. Il dira et ne cessera de répéter, même à la fin de sa vie, par exemple dans ses *Mémoires,* que ce désir d'entrer à l'Académie n'avait d'autre objet que de satisfaire les préjugés de sa famille et plus particulièrement de son père. Toujours est-il qu'une fois sur les rangs il ne songe plus qu'à la réussite. Son activité est entièrement consacrée, désormais, à forcer la porte du Palais Mazarin; il y met le soin d'un stratège qui a résolu d'enlever une place. Alors même qu'il saura son plan voué à l'échec, il n'en continuera pas moins ses démarches, lié par la promesse qu'il a faite à sa famille et à lui-même de ne négliger rien pour aboutir.

Quelques jours après la mort de Lacretelle, il arrive donc à Paris pour y faire les visites d'usage et mener sa campagne. Il va dans les salons où il espère trouver des appuis: chez Mme de Raigecourt, chez la duchesse de Broglie; il fréquente chez la marquise de Montcalm, qui se fait son agent électoral; on le rencontre chez Mme de Saint-Aulaire; il dîne en ville, court Paris, fait trente visites dans une journée (3); il voit ses futurs électeurs: Lainé, qui « a été charmant »; Michaud, Pastoret, qui l'accueillent bien; le comte Daru, qui le reçoit « comme un dieu »; Roger, qui l'assure « de son dévouement » ; Villemain, qui lui déclare qu'il est libre et l'« admire »; l'abbé Frayssinous, qui s'engage à voter pour lui, et par l'intermédiaire duquel il compte gagner d'autres voix ; Raynouard, le secrétaire perpétuel, « excellent ami ».

Il passe toutes ses journées en voiture, écrit, sollicite.

(1) *La Pandore,* 12 septembre 1824.

(2) Sa lettre de candidature, datée du 11 novembre 1824 et adressée au secrétaire perpétuel, Raynouard, qu'il priait « de l'inscrire parmi les candidats », a été vendue aux enchères il y a quelques années. (Vente Charles Gadala, les 2 et 3 novembre 1923, à l'Hôtel des Commissaires-Priseurs. Me Lair-Dubreuil, commissaire-priseur. N° 248 du Catalogue.)

(3) Cf. René Doumic : *Lamartine intime de 1820 à 1830* (lettres inédites). *Revue des Deux Mondes,* 15 septembre 1907.

Chaque soir, de retour à l'hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin, où il s'est logé « très confortablement », il écrit à sa femme, restée dans le Mâconnais, et ses lettres ne sont plus que des bulletins de campagne où il fait le point, suppute ses chances, compte des voix, enregistre les avances ou les reculs. Bref, il est candidat autant qu'on peut l'être, et que de fois, à le suivre ainsi, se prend-on à songer au personnage d'Abel de Freydet de l'*Immortel.*

Dès les premières visites, il a compris que l'espoir n'est guère possible :

Il est trop tard et les jalousies trop en jeu, et les amours-propres trop choqués de mon attitude isolée... les paroles sont données (4).

Il accuse « trois ou quatre intrigans actifs et rusés ». Lacretelle, le frère de celui qu'il prétend remplacer, Roger, Auger, Campenon, de former avec deux autres une coterie contre lui en faveur d'« un M. Droz ».

Ce n'est en réalité un secret pour personne qu'il existe un certain déjeuner *à la fourchette,* dont fait partie M. Droz, et dont tous les convives ont promis de s'aider mutuellement pour passer de la table de leurs repas au fauteuil du Palais Mazarin. La *Pandore* en a informé ses lecteurs (5). La convention qui lie les membres du déjeuner en question « s'est exécutée et s'exécute encore en ce moment avec une loyauté qui fait infiniment d'honneur à ces immortels convives », et elle ajoute spécialement, dirait-on, à l'intention de Lamartine :

Comme il serait possible que les candidats de l'opinion publique se décourageassent dans l'ignorance où ils sont du nombre des candidats du déjeuner qui restent à pourvoir, nous nous faisons un devoir et un plaisir d'apprendre aux premiers qu'il ne reste plus à *immortaliser* qu'un membre *à la fourchette* (6).

Et deux jours plus tard :

(4) Lettre à Mme de Lamartine, publiée par René Doumic, *loc. cit.*
(5) *La Pandore,* 5 et 7 novembre 1824.
(6) *La Pandore,* 5 novembre 1824.

Depuis qu'il est officiellement reconnu qu'il ne reste à placer à l'Académie qu'un seul membre de la *fourchette*, on regarde cette société comme tout à fait éteinte. Il est fortement question de lui substituer celle de la *cuiller*.

Lamartine pouvait lire, d'autre part, des détails sur « les élections dites à la fourchette », dans le *Mercure du XIXe Siècle* (7) :

Tous les candidats au fauteuil faisaient leur cour à Chevet, qui donnait ses doctes instructions dans les départements chers au dieu des festins. Tous les produits sensuels de la gourmandise se dirigeaient vers la capitale. Le Périgord envoyait d'abord ses truffes les plus parfumées, car la truffe jouait le rôle le plus important dans ces déjeuners électoraux, et l'animal immonde chargé de la découverte de cette racine précieuse ne se doutait guère qu'il devenait un électeur académique.

Le prétendant qui avait réussi le mieux à flatter le palais de ses convives gagnait le plus de suffrages, et les lauriers d'un jambon de Mayence s'arrondissaient sur son front: ils se changeaient en lauriers académiques.

Droz, le dernier des convives auquel il est ainsi fait allusion, n'était pas l'unique concurrent de Lamartine. Le *Journal des Débats* les nommait (8). C'étaient, avec Droz et Lamartine — dont la *Pandore* disait : « On assure que depuis son arrivée à Paris, M. de Lamartine s'est occupé de *méditer* sur les moyens d'obtenir un fauteuil académique (9) » — MM. Guiraud, La Romiguière, de Pongerville, le marquis de Valori « connu par ses odes et plusieurs ouvrages utiles à l'histoire ». La *Pandore* annonçait, en outre, la candidature d'Azaïs (10). Nodier était également sur les rangs, comme on verra lors du scrutin. Lamartine calcule que les promesses reçues individuellement lui permettent d'espérer 25 voix sur 30. Il n'ignore point, toutefois, que les électeurs, une fois réunis, ne sont plus les mêmes (11). Il craint qu'alors

(7) *Mercure du XIXe Siècle*, 1824.
(8) *Journal des Débats*, 16, 20, 22 novembre 1824.
(9) *La Pandore*, 14 novembre 1824.
(10) *La Pandore*, 21 novembre 1824.
(11) Cf. *Correspondance de Lamartine*, publiée par Valentine de Lamartine. Deux éditions : Paris, 1872-1875. 6 vol. in-8°, et Paris, 1882, 4 vol. in-16, et René Doumic, *loc. cit.*

leurs dispositions particulières ne soient retournées contre lui par la coterie qu'il a dénoncée dès les premiers jours. C'est Lacretelle qui excite surtout sa mauvaise humeur, parce que leurs relations antérieures et les liens d'amitié qui unissaient cet académicien à sa famille lui permettaient d'espérer davantage de son côté, et aussi qu'il lui avait conseillé de songer à l'Académie. Ce mécontentement prendra, d'ailleurs, la forme relativement violente qu'on dira plus loin. C'est donc Lacretelle qui tient, croit-il, son avenir entre ses mains; aussi demande-t-il à Genoude — qui accueillit très favorablement les *Méditations* à leurs débuts — de porter ses soins de ce côté. Lui-même juge habile de faire savoir à Lacretelle qu'il n'ignore point que MM. Auger et Campenon lui sont contraires et qu'il le considère, lui, Lacretelle, comme le maître de la situation.

Mon sort, lui écrit-il, dépend donc absolument de M. de Lacretelle, il peut, à son gré, faire incliner la balance pour ou contre moi. Dans cette persuasion, je m'adresse loyalement à lui-même pour lui demander sinon son suffrage auquel je n'ai nul droit, du moins auprès de ses principaux collègues une neutralité bienveillante qui laissera agir librement les dispositions qui me sont favorables (12).

Il estime que ce billet va « l'embarrasser » et pourra, dans une certaine mesure, paralyser son action.

S'il eut quelque espoir, il fut bref; deux jours plus tard, le soir venu, alors qu'il est rentré à son hôtel et qu'il écrit à sa femme, la situation lui apparaît telle que le scrutin la révélera, à une voix près.

J'ai dix-sept voix, mande-t-il à Mme de Lamartine, et ils en tiennent vingt et une à peu près, mais ils les tiennent invariablement.

Ces dix-sept voix sont celles de Chateaubriand, « franchement et noblement » son partisan, et de qui il est « bien content » ; Michaud et Villemain, qui sont « zélés »,

(12) P. de Lacretelle : *La première candidature de Lamartine à l'Académie*; *La Grande Revue*, 15 mai 1905.

bien qu'ils « se sentent battus », Bonald, Pastoret, de Sèze, Daru, Lainé, d'Aguesseau, Parseval, Ferrand, Lally-Tollendal, le duc de Levis, Laplace, Soumet, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, Frayssinous qui le « sert bien ». Il a contre lui les libéraux et quelques royalistes.

Ah! « si M. de Lacretelle eût été bien! » — c'est le leitmotiv de cette campagne — Lamartine n'écrirait pas à sa femme, comme il fait à la fin de l'après-midi du 11 novembre, de l'hôtel Rastadt, où il est rentré s'habiller pour aller dîner chez Pastoret, un de ses électeurs : « Ote-toi toute espérance, elle est impossible. » C'est que Lacretelle ne lui a point celé qu'il est engagé vis-à-vis de Droz, « son ami personnel et l'une des plus chères amitiés de son frère ».

Lamartine est si bien convaincu de la responsabilité de Lacretelle qu'il a fait partager sa conviction à sa femme et à sa mère. Aussi, cette dernière se décide-t-elle à écrire en secret à cet académicien. La réponse qu'il lui fait justifie sa position et paraît lui avoir donné satisfaction, mais quand son fils apprendra cette intervention, il s'empressera de protester auprès de Lacretelle, que cette démarche a été faite à son insu.

Du moment où j'ai connu vos procédés en cette affaire, lui dira-t-il, je me suis tenu comme je me tiendrai toujours à la distance qui me convenait (13).

Vivement offensé, Lacretelle envoie ce billet, « que la différence d'âge de lui à moi ne saurait autoriser », à la mère du poète, qui cherchera à excuser son fils.

Les jours passent et Lamartine poursuit sa campagne comme si, contre toute vraisemblance, il pouvait finir par l'emporter. Le 13, il dîne chez Victor Hugo qui, le lendemain, écrit en sa faveur à Villars, et le surlendemain à François de Neufchâteau (14).

A la table de Mme de Saint-Aulaire, à celle de la duchesse de La Trémoille, il rencontre des convives qui vont

(13) Cf. P. de Lacretelle, *loc. cit.*, et Louis Barthou : *L'Election de Lamartine à l'Académie Française*; *Revue de Paris*, 15 septembre 1916.

(14) Victor Hugo : *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1896, I, 40-42.

s'employer à lui gagner des voix : Decazes, M. de Staël, M. de Saint-Aulaire, Guizot, qui se partagent les Académiciens. Le duc de Montmorency s'entremet en sa faveur. M. de Talleyrand, qui a lu les *Méditations* on sait avec quel intérêt, s'est déclaré pour lui. Que de peines, de démarches, d'intrigues! Aussi Lamartine a-t-il décidé de ne plus jamais recommencer cette « humiliante cérémonie ». Pourquoi tous ces ennuis, ces dépenses, ces fatigues? Pour un fauteuil qu'une vieille intrigue réserve à un autre, et quel autre? « Un homme inconnu, nommé Droz. » Quelle indignation, un peu naïve, le poète conscient de son mérite éprouve de cette préférence ! Comme il regrette alors d'avoir sollicité les suffrages de « ce troupeau académique », que « cinq ou six animaux » gouvernent. Comme il lui tarde de pouvoir s'en retourner, après avoir secoué « la poussière de cet infâme pays de sottise ».

Il en a de la colère, une colère qui se traduit en termes vifs. Pour l'Académie, il ne sent plus que du mépris. Vouloir y siéger est « vraiment au-dessous du vrai talent »; et ailleurs :

Excepté quatre ou cinq hommes que la longueur des années et la vie publique a amenés là, le reste est une coterie d'imbéciles, menés par quatre intrigants (15).

On votera — Lamartine ne l'ignore pas — pour ou contre lui; aussi la personnalité de ses concurrents lui est-elle, au demeurant, fort indifférente. Toutefois, quand il apprend qu'il est question de lui opposer Casimir Delavigne, il se réjouit. Ce sera un prétexte pour se retirer sans avoir subi d'échec :

Je me retirerai moi-même, écrit-il à sa femme, et le diable ne m'y reprendra plus.

Mais il n'en fut rien.

On se demande pourquoi MM. Casimir Delavigne et Lebrun ne sont pas au nombre des candidats pour l'Académie, lit-on dans la *Pandore*. On se répond qu'ils ont tous les titres pour

(15) Lettre à Mme de Lamartine, publiée par René Doumic, *loc. cit.*

s'y présenter et que, par conséquent, ils n'ont aucun titre pour y être admis.

Le public, moins bien renseigné que les salons où va Lamartine, croit son élection certaine.

Tout est soulevé dans la société pour moi et dans les journaux, écrit-il; les libraires font queue pour que je leur vende, et tout me sert à mon insu.

Comment alors se défendre d'un espoir, tout chimérique soit-il, qui parfois apparaît en éclair dans sa correspondance ?

Il se félicite tout particulièrement des dispositions de la presse à son égard : la presse libérale et la jeunesse libérale lui sont favorables. Peut-être, sur ce dernier point, s'illusionne-t-il quelque peu. Quand on feuillette, comme nous avons fait, la collection des petits journaux libéraux, la *Pandore* et le *Diable Boiteux* qui, disait-il, « sont pleins d'articles relatifs à moi et très bien pour moi », on y trouve effectivement des traits satiriques en assez grand nombre contre l'Académie, mais rien qui soit véritablement favorable à Lamartine. Voici, par exemple, dans la *Pandore* du 30 octobre, un dialogue avec un académicien, qui se termine par cette question et cette réponse :

— Mais enfin, si vous excluez au concours tout ce qu'il y a d'hommes de mérite en France, qui diable nommerez-vous?
— Eh bien... nous nommerons... comme à l'ordinaire, un membre de moins.

Quelques jours plus tard, le même journal publie, il est vrai, sous le titre *L'Académie en dehors*, une liste de quarante noms « susceptibles de former en dehors une *contre-Académie française* qui pourrait sans peine prétendre à l'immortalité (16); celui de Lamartine est de ceux-là.

Dans le *Diable Boiteux*, nous trouvons bien encore ce passage :

Il semble que le fauteuil de M. Lacretelle ne devrait être

(16) *La Pandore*, 1er-2 novembre 1824.

occupé que par un philosophe; mais il est difficile de croire que M. La Romiguière soit élu : on lui préférera sans doute un poète qui fait de la métaphysique rimée, et qui semble avoir appris en Sorbonne le secret de plaire (17).

Y a-t-il là de quoi se féliciter? Pour les journaux royalistes, ils lui sont acquis. Quelques jours avant l'élection, l'un d'eux, le *Journal de Paris* (18), défend sa candidature :

Ce n'est pas ici la supériorité relative d'un candidat sur ses concurrents que nous cherchons à faire triompher, mais la nouveauté du genre de poésie dont notre langue lui est redevable et qui lui mérite une sorte de reconnaissance de la part de tous les hommes intéressés à l'honneur des lettres françaises.

La date de l'élection est enfin fixée. La *Pandore* (19) l'annonce en ces termes :

On ne nommera que le 2 décembre prochain au fauteuil de M. Lacretelle aîné, dans lequel plusieurs candidats espèrent toujours se reposer des courses qu'ils font pour l'obtenir.

Lamartine n'était point de ceux-là. Il savait quel serait son sort.

Soumet, dont il avait espéré quelque temps le suffrage, s'était révélé aussi contre lui ; aussi mande-t-il avec rage à Mme de Lamartine : « Mon affaire va moins bien. Les lâches m'abandonnent (20). »

Quelques jours auparavant, la réception de Mgr de Quélen et de M. Soumet, reçus en même temps, avait été l'occasion d'une sorte de déclaration de guerre de M. Auger, chargé de les accueillir, contre le Romantisme.

Il avait affirmé « la supériorité de notre système dramatique, sur cette poétique barbare qu'on voudrait mettre en crédit ».

Ce n'est pas vous, disait-il, s'adressant à Soumet, qui croyez impossible l'alliance du génie avec la raison, de la hardiesse avec le goût, de l'originalité avec le respect des

(17) *Le Diable Boiteux*, 17 novembre 1824.
(18) Le *Journal de Paris*, 28 novembre 1824.
(19) *La Pandore*, 20 novembre 1824.
(20) Lettre du 29 novembre publiée par Renée Doumic, *loc. cit.*

règles, ce n'est pas vous qui faites cause commune avec les amateurs de la belle nature qui, de grand cœur, échangeraient *Phèdre* et Racine contre *Faust* et *Gœtz de Berlichingen.*

Et pour parler de ces deux derniers, il avait « affecté un accent barbare et burlesque (21) ».

§

Le jour de l'élection arrive enfin. C'est dans les journaux du temps qu'il faut chercher le détail du scrutin, les procès-verbaux de l'Académie française se bornant à cette époque à enregistrer le nom de l'élu sans même faire mention de ses concurrents.

Par contre, sont nommés les électeurs. Ce furent, ce jour-là : François de Neufchâteau, Ch. Lacretelle, Laplace, Lemercier, Baour-Lormian, le comte Ferrand, Villar, Duval, Lemontey, Soumet, Mgr de Quélen, le comte Daru, Laya, Picard, le comte de Tracy, Parseval, Pastoret, le comte de Sèze, Lainé, Roger, Lally-Tollendal, Chateaubriand, Michaud, Jouy, Dacier, le duc de Lévis, Ségur, Cuvier, le comte Bigot de Préameneu, Auger, Frayssinous, Villemain, Andrieux, Campenon et Raynouard.

Malheureusement, les journaux ne sont point d'accord entre eux — sauf sur un point : Droz fut élu par 19 voix, contre 16 à Lamartine, au troisième tour d'après le *Globe,* au quatrième d'après les autres feuilles. Casimir Delavigne, bien qu'il ne fût pas sur les rangs, aurait obtenu une voix au premier tour, selon le *Journal des Débats* et le *Globe*; mais la plupart des journaux, le *Moniteur,* le *Drapeau Blanc,* l'*Etoile,* la *Gazette de France,* notamment, donnent les chiffres suivants :

Droz.	12	13	17	19
Lamartine.	7	11	13	16
Guiraud.	5	3	1	0
Pongerville.	9	8	3	0
Nodier.	1	0	0	0
Valori	0	0	1	0

(21) *Le Globe,* 30 novembre 1824.

On remarquera que le total des suffrages exprimés n'est ainsi que de 34 au premier tour de scrutin, et de 35 aux suivants, ce qui suppose l'arrivée d'un retardataire après le premier tour, à moins qu'un académicien, voulant se livrer à une manifestation, ait voté effectivement, au premier tour, pour Casimir Delavigne, bien qu'il ne fût pas candidat.

L'élection achevée, l'Académie reprit le travail du Dictionnaire jusqu'au mot *suffire*.

Au dernier tour, Lacretelle, jugeant l'élection de Droz assurée, aurait voté pour Lamartine afin de diminuer l'écart le séparant de l'élu. Lamartine qui le sut lui adressa la lettre que voici, qu'il date, dans son trouble, du 5 *novembre*, au lieu de *décembre* :

Monsieur,

Je ne puis dissimuler : je ne vous adresserai ni remerciements pour votre vote, ni reproches pour votre conduite en cette affaire. Je crois savoir que c'est uniquement à vous et à Mme Lacretelle que je dois mon exclusion. Mais quel que soit le chagrin de ma famille à ce sujet, j'interdirai constamment à mon cœur le moindre sentiment d'amertume et de vengeance à votre égard et je professerai toujours pour votre beau génie l'estime et l'admiration qu'il m'a inspiré (*sic*) (22).

Comme il l'avait fait précédemment, Lacretelle envoya cette lettre à la mère de son auteur. Navrée, Mme de Lamartine s'accusa de tout le mal, se reprochant « d'avoir été la première cause... de toute cette malheureuse affaire », et supplia Lacretelle d'oublier « l'injustice d'un premier mouvement de chagrin ».

§

La presse, miroir fidèle de l'opinion publique, exprima hautement son indignation. Des journaux royalistes, comme la *Quotidienne* et l'*Etoile*, aux organes libéraux, comme le *Journal des Débats*, en passant par les feuilles satiriques, telles que le *Diable Boiteux*, ce fut une protestation générale. On opposait les titres de Lamartine,

(22) Cf. P. de Lacretelle et Louis Barthou, *op. cit.*

dont les œuvres « l'ont placé dès son début au premier rang des poètes de l'époque, et dont quatorze éditions successives attestent le succès (23) », à l'absence de mérite de M. Droz, « trop modeste pour avoir voulu jusqu'à ce jour donner de la publicité à son nom (24) ».

Nul ne contestait que Lamartine eût dû être élu.

Sa gloire, disaient les *Débats*, ne s'est pas renfermée dans notre pays, et les *Méditations Poétiques*, traduites dans presque toutes les langues de l'Europe, ont trouvé des admirateurs partout, excepté à l'Académie Française (25) !

Pareillement, la *Gazette de France* (26) affirmait que sa candidature s'appuyait « sur les suffrages unanimes de tout ce que l'Europe compte de lecteurs éclairés dans toutes les classes ». Au contraire, M. Droz, « chargé d'un volume dont le titre même est encore un secret pour le plus grand nombre de nos gens de lettres, n'avait à opposer à la brillante auréole de son rival que l'obscurité tutélaire de sa réputation (27) ».

Quant aux *Débats* (28), ils se refusaient à discuter les titres du nouvel immortel, « n'ayant pas, nous l'avouons à notre honte, disaient-ils, une connaissance personnelle de ses ouvrages ».

La *Gazette de France* s'indignait :

C'est dans l'enceinte ornée du buste de Racine que l'on préfère à des chants dignes du cygne de Mantoue, de froides dissertations.

Les raisons véritables de cette préférence, certains les indiquaient sans réticence (29) :

Il faut non avoir fait de bons ouvrages, mais seulement avoir de bons amis.

(23) *L'Etoile*, 4 décembre 1824.
(24) *La Quotidienne*, 6 décembre 1824.
(25) *Le Journal des Débats*, 4 décembre 1824.
(26) *La Gazette de France*, 5 décembre 1824.
(27) *Ibid.*
(28) *Le Journal des Débats*, 4 décembre 1824.
(29) Cf. L'*Etoile*, 4 décembre 1824, et *Lettres champenoises ou Correspondance morale et littéraire rédigée par plusieurs hommes de lettres, adressée à Madame de ***, à Arcis-sur-Aube*, 1824, tome XX, p. 187.

On dénonçait intrigues, coteries, combinaisons. Ce choix de l'Académie fut cause d'une polémique entre le *Courrier Français*, le *Constitutionnel* et l'*Oriflamme*, d'une part, et, d'autre part, la *Gazette de France* et l'*Etoile*. Les premiers, qui avaient soutenu autrefois la candidature de Casimir Delavigne contre l'évêque d'Hermopolis qui l'avait emporté, triomphaient. De quoi se plaint-on? demandaient-ils. Ne sait-on pas que les titres littéraires ne sont rien pour entrer à l'Académie qui distribue ses fauteuils pour des motifs de convenance et non pour prix du mérite?

Le *Courrier Français* et l'*Oriflamme*, prétendant justifier l'élection de Droz, le firent avec des arguments qui durent rappeler au nouvel immortel *l'Ours et l'Amateur des Jardins* du fabuliste. C'est ainsi que le second de ces deux journaux, en termes qu'on voudrait croire ironiques et qui sont en réalité fort sérieux, ce qui en accroît le comique, écrit:

Si pendant longtemps les choix de l'Académie se sont particulièrement fixés sur une société dont le principal mérite était d'offrir le dimanche une collation splendide ou délicate aux beaux esprits dont elle se composait, M. Droz n'a-t-il pas déjeuné comme les autres, n'a-t-il pas offert sa collation avec autant de soin et de délicatesse que ses confrères? Tous ont été admis au Temple de l'Immortalité. Par quelle étrange exception les portes de ce temple se fermeraient-elles pour lui seul (30) ?

Après ce pavé, le rédacteur ajoutait ces lignes, que Droz dut trouver bien amères :

M. de Lamartine est jeune, M. Droz ne l'est pas; l'un peut attendre, l'autre a dû saisir l'occasion.

De son côté, le *Courrier Français* voyait dans le vote de l'Académie la récompense de « la dignité du caractère personnel (31) », bref une manière de prix de vertu.

(30) *L'Oriflamme, journal de littérature, de science et d'arts, d'histoire et de doctrines religieuses et monarchiques*, Paris, J. G. Dentu, 1824, in-8°, tome II, *passim*.
(31) *Le Courrier Français*, 6 décembre 1824.

Il a été trop prouvé, écrivait-il, que le talent et des succès éclatants n'étaient pas le moyen le plus sûr d'obtenir l'entrée du sanctuaire académique. Ce point une fois établi, les choix qui sont dictés par d'anciennes affections, par les souvenirs d'une vieille amitié, sont tout aussi respectables que ceux qui sont motivés par la déférence pour de hautes dignités : les premiers ont au moins le mérite de paraître désintéressés (32).

Sur un autre mode, la *Pandore,* annonçant que le Directeur de l'Académie, Roger, était allé soumettre au roi le choix de la Compagnie, observait que cette formalité ressemblait fort « à une demande en grâce ».

Car les faiseurs d'épigrammes exercèrent leur verve. On connaît celle-ci :

Vous avez nommé Droz ? — Oui, c'est un beau génie,
Son titre, quel est-il? — Le secret d'être heureux.
Admirable secret; mais pour l'Académie
Le secret d'être lu ne vaudrait-il pas mieux?

et cette autre :

Dans ce bas monde il est souvent plus d'un mystère
Qui confond nos faibles esprits.
La Fortune au fauteuil, ainsi qu'au ministère
Pour abaisser les grands, élève les petits.

Les traits satiriques n'étaient point épargnés au pauvre M. Droz, qui pouvait lire dans l'*Etoile:*

On croit que le récipiendaire, au lieu d'un discours de réception, nous donnera un nouveau *traité de l'amitié* qui aura sur celui de Cicéron l'avantage de montrer que l'amitié est aussi un moyen d'entrer à l'Académie. Cette nomination de M. Droz, appuyée sur de tels motifs, a fourni à quelques libraires qui vivent de la circonstance les moyens de réimprimer deux ouvrages peu connus: *L'Essai sur le Bonheur...* du déjeuner, et la *Philosophie morale...* de la côtelette.

Et, dans le *Diable Boiteux* :

On assure que M. Droz doit prendre pour épigraphe de son discours de réception *auge piis auxilium.*

(32) *Le Courrier français,* 5 décembre 1824.

Un certain Droz avait construit un automate écrivain qu'on avait montré à Paris et qu'on exhibait alors à Rouen. On n'eut garde de manquer d'exploiter cette homonymie:

On s'extasie sur le mérite de ces étonnantes mécaniques, disait le *Diable Boiteux*, et quelques curieux... s'écrient, en sortant: L'Académie s'est couverte de gloire en admettant *Monsieur Droz* dans son sein! Pour éviter ce quiproquo, on devrait, chaque fois qu'on prononce ces deux noms, dire le célèbre Droz, et M. Droz l'académicien.

Et l'*Etoile*, sur le même thème :

On nous écrit pour nous demander si M. Droz qui vient d'être nommé à l'Institut, est M. Droz auteur de l'automate écrivain... Nous devons déclarer, par la voie de cette feuille, qu'il n'y a aucune identité, attendu que l'un est mort depuis quarante ans, et que l'autre, qui existe encore, est même devenu immortel... Feu M. Droz, l'auteur des pièces mécaniques, a bien *fait des écrivains*, mais nous n'avons pas appris qu'il ait *voulu l'être*. Il n'a donc jamais été académicien: il était tout simplement mécanicien.

Hors de France, on fut surpris de l'échec de Lamartine, et l'Angleterre, par la voie du *Times*, protesta en quelque sorte contre l'élection de Droz. L'annonçant à ses lecteurs, le *Times* ajoutait, en effet, ce commentaire :

M. Droz... n'est nullement connu en Angleterre; nous ne savons même pas si on le connaît davantage en France. Sans doute, par un excès de modestie, a-t-il tenu jusqu'à présent son mérite si bien caché qu'il a été impossible de le découvrir, et l'Académie fait preuve de sagacité en le devinant.

C'est que le nouvel académicien n'était pas seul en butte aux attaques; bon nombre d'entre elles, dédaignant sa frêle personnalité, visaient directement la Compagnie qui se l'était agrégé.

Le *Mémorial Catholique*, de Lamennais, exprimant des vœux pour l'année 1825, souhaitait à l'Acadé-

mie Française « beaucoup de prosateurs comme M. Droz (33) ».

L'Académie, disait le *Diable Boiteux,* va proposer pour sujet de prochain concours un mémoire sur l'inconvénient de nommer des académiciens que personne ne connaît.

Victor Hugo en éprouvait « indignation et pitié (34) ».

Et qu'on n'imagine pas que ces griefs ne firent point long feu. Deux ans après, la critique n'a pas encore désarmé. Vers la fin de 1826, paraît une plaquette qui eut deux éditions : *L'Académie ou les membres introuvables, comédie satirique en vers par Gérard* (35). Elle est attribuée généralement à Gérard de Nerval, qui accuse dix-sept ans dans la préface qu'on trouve seulement dans la première édition.

Dans cette œuvre fort médiocre, le nom de Droz traîne à sa suite l'inévitable plaisanterie :

> L'imperceptible Droz est un homme de bien;
> C'est tout : vous l'avez fait académicien :
> On sait qu'*à la fourchette* il emporta la place.

Environ la même époque, un auteur anonyme publie chez Urbain Canel, libraire, rue Saint-Germain-des-Prés, une satire qui sort des presses de « H. Balzac, rue des Marais, S. G., n° 17 », et qui s'intitule : *L'Académie.* Un académicien s'y plaint de la pénurie de candidats; il remarque incidemment :

> Le jour où tout à coup Droz fut mis en lumière,
> Où lui-même étonné de ses honneurs si prompts,
> Il eut, en déjeunant, gagné ses éperons,
> Dieu sait que de propos, de satires amères,
> Lui firent expier ses lauriers éphémères.

Mais il se plaint surtout que l'Académie appelle :

> ...vainement à ses honneurs usés
> Les écrivains par elle autrefois refusés.
> Parmi ceux qu'attendait sa phalange éclaircie
> L'un se sauve à Florence, un second en Russie.

(33) Le *Mémorial Catholique,* janvier 1825.
(34) Victor Hugo : Lettre à Alfred de Vigny, *op. cit.,* I, 44.
(35) Paris, Touquet, décembre 1826.

C'est qu'en effet, depuis le début de l'année, quatre membres sont morts : d'Aguesseau, le duc de Montmorency, Villar et Lémontey. Les deux premiers ont été remplacés par Brifaut et Guiraud; les deux autres n'ont pas encore de successeurs, mais les candidats à leurs fauteuils, et qui seront élus, sont le baron Fourier et l'abbé de Feletz.

On comprend qu'on leur aurait préféré Lamartine, qui s'était, non pas « sauvé à Florence », comme le dit l'auteur de la satire, mais qui y était retourné occuper ses fonctions diplomatiques auprès du grand-duc de Toscane. Il boudait alors l'Académie. Droz élu, il avait quitté Paris, emportant le regret de démarches inutiles, peiné de la peine de sa famille et surtout, quoi qu'il dît, humilié qu'on lui eût préféré Droz et humilié d'avoir été, lui diplomate, le jouet, croyait-il, d'une « coterie ».

Rarement blessure d'amour-propre arrachera de tels cris d'indignation.

Si j'ai quelque chose en mépris et en haine à coup sûr, lit-on dans une lettre à son ami Virieu, ce sont ces corps où la médiocrité se soutient pour écraser ce qui l'offusque.

Et au même, quelques jours plus tard :

Tu ne sais pas à quel point il faut se baisser pour passer par cette porte des petits hommes.

Contre ce corps, sa mauvaise humeur lui dicte une « Ode fulminante (36) », qu'il a bien trop de tact pour publier. Et quand, au mois de mai suivant, il recevra la Légion d'honneur, il constatera : « Cela vaut l'Académie. »

Bref, il s'est juré et il a juré publiquement qu'on ne l'y reprendrait plus; désormais, il ne se laissera plus leurrer « par des loups déguisés en brebis », il ne s'exposera plus « à un second soufflet académique, quoique ce soufflet produise plus de plaisir que de peine, plus d'honneur que de honte ».

(36) Lettre à Virieu, 4 janvier 1825.

Ses amis jugeaient mieux sa défaite, en somme fort honorable, presque un triomphe, comme l'avait observé la marquise de Montcalm.

Les motifs de consolation ne lui manquaient pas. M. de Chateaubriand ne lui avait-il pas donné sa voix? ses *Méditations* n'avaient-elles pas été admirées par lord Byron? « Ces deux suffrages valent bien ceux de toutes les académies », remarquait avec raison le *Journal des Débats*. D'ailleurs, nul doute que l'Académie ne dût bientôt l'accueillir, ainsi que l'affirmait l'*Oriflamme*. C'était le sentiment de tous, et par suite du décès du comte Ferrand, une nouvelle vacance s'étant produite dans les tout premiers jours de l'année qui suivit son insuccès, la marquise de Montcalm lui conseilla de se présenter une seconde fois, — si Casimir Delavigne ne se mettait pas sur les rangs. Elle s'offrait même à sonder au préalable les dispositions de l'Académie. Mais Lamartine ne voulait rien entendre. Il refusait avec la mauvaise humeur d'un enfant gâté qui boude par fierté. « Je n'en veux plus », écrivait-il à Virieu. Villemain avait mieux jugé, qui, au lendemain de sa défaite, lui écrivait, en manière de condoléances : « Les talents d'un ordre élevé ont besoin d'expier leur gloire avant d'en recevoir le prix. » Et Villemain prophétisait : « Vous nous reviendrez, Monsieur. »

Il revint, en effet, mais ce fut seulement cinq ans plus tard; et cette fois, comme on sait, il fut élu.

A. CHESNIER DU CHESNE.

BAUDELAIRE
LE CONSTANCE
ET L'INVITATION AU VOYAGE

—

Dans le sonnet célèbre *Sed non satiata,* magnifique incantation, si chargée de sens, à l'adresse de Jeanne Duval, « bizarre déité, brune comme les nuits », Baudelaire s'exprime de la façon suivante:

> Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,
> L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane;
> Quand vers toi mes désirs partent en caravane,
> Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Combien de lecteurs des *Fleurs du Mal* ont pénétré la signification exacte du premier vers?... Quelqu'un demandait un jour dans la « Petite Correspondance » d'un journal littéraire pourquoi la coquille *« au nuits »* se répète invariablement dans *toutes* les éditions: ce curieux était assurément plus familiarisé aux poètes qu'aux crus fameux de la Bourgogne.

Constance, masculin, n'a pas dû moins intriguer que *nuits* au singulier. Un ami, que j'interrogeais à ce propos, me répondit: « C'est sans doute un vin suisse, ou allemand, qui se vendange sur les coteaux du lac de Constance. » Un autre m'avoua que la magie de la strophe était telle qu'il n'avait jamais remarqué ce mot insolite, et qu'il en ignorait d'ailleurs complètement le sens.

Le constance est un vin du cap de Bonne Espérance.

« Sa célébrité qui s'était répandue jusqu'en Europe, nous dit Elisée Reclus, est à peu près tombée dans l'oubli depuis qu'il ne se boit plus à la cour du roi d'Angleterre, et que n'en usent plus les grands seigneurs qui s'en délectaient béatement par esprit de courtisanerie. »

Baudelaire était grand amateur de bourgogne, nous le savons par ses amis et par lui-même; il usa, et abusa du laudanum, sa correspondance le témoigne à plusieurs reprises; il est donc tout naturel que l'*opium* et le *nuits* se soient présentés à son esprit comme termes de comparaison avec les baisers de la Mégère libertine, avec « l'élixir de sa bouche », — « sa salive exquise », précisera-t-il dans *Le Serpent qui danse.* — Mais le *constance,* où et en quelle circonstance le poète a-t-il apprécié ce vin rare, qui n'a jamais concurrencé à Paris nos crus nationaux?...

A l'île Maurice, où le *Paquebot des Mers du Sud,* qui l'emmenait vers l'Inde, fit escale trois semaines (1)? A Bourbon, où Baudelaire passa ensuite quarante-cinq jours, avant de prendre le chemin du retour (2)? (Car on sait qu'il refusa de poursuivre plus loin le voyage).

Peut-être!... Le constance ne devait pas être inconnu aux Mascareignes... Mais le poète ne l'aurait-il pas savouré plutôt au lieu même de sa production, dans la colonie du Cap?... A l'aller et au retour, Baudelaire a doublé le cap de Bonne-Espérance. L'*Alcide,* qui le ramena en France, était un trois-mâts comme le *Paquebot des Mers du Sud;* la navigation à la voile multipliait les escales, pour renouveler les provisions d'eau douce, de viande et de légumes frais...

Dans une « Note autobiographique » (3), il cite le Cap parmi ses escales:

Voyages dans l'Inde. — Première aventure : navire dé-

(1) Du 1er au 18 septembre 1841.
(2) Du 19 septembre au 4 novembre 1841.
(3) BAUDELAIRE, *Œuvres Posthumes* (*Mercure de France,* 1908), p. 73.

nâté. Maurice, île Bourbon, Malabar, Ceylan, Indoustan, Cap. Promenades heureuses.

Deuxième aventure : retour sur un navire sans vivres et coulant bas.

Mais jusqu'à quel point faut-il accorder créance au poète qui signale la côte de Malabar, l'Indoustan et Ceylan parmi les pays visités, alors que nous savons (par la lettre du capitaine Saliz au général Aupick) qu'il n'a pas été plus loin que Bourbon.

N'écrira-t-il pas encore, en 1864, à son conseil judiciaire, M. Ancelle, qu'il ne pouvait pourtant pas duper:

Jugez ce que j'endure, moi qui ai commencé à faire connaissance avec l'eau et le ciel à Bordeaux, à Bourbon, à Maurice, à Calcutta...

A Calcutta?... Le mystificateur avait-il fini par s'illusionner lui-même (4)?...

Baudelaire n'aimait guère, paraît-il, parler de ce

(4) Il est bien curieux que Baudelaire qui invente ces escales de l'Océan Indien (Malabar, Ceylan, Indoustan, Calcutta), n'ait jamais soufflé mot des ports de l'Atlantique qu'il a pu visiter: il n'est guère probable en effet qu'il ait accompli le trajet direct Bordeaux-île Maurice, et qu'il soit revenu du Cap sans s'arrêter à Sainte-Hélène, aux îles du Cap Vert, aux Canaries... Dans le petit poème en prose *Any where out of the world*, il parle de Lisbonne, qui était sur sa route, comme d'une ville qu'il ne connaît pas: « Cette ville est au bord de l'eau; *on dit* qu'elle est bâtie en marbre... »

Sainte-Hélène reçut la visite de Leconte de Lisle venant de l'île Bourbon en France, en 1837: « J'ai vu Sainte-Hélène et le tombeau de l'Empereur, écrit-il à un ami. Nous y montâmes le soir; il pleuvait, et tu dois concevoir combien était gai l'inculte rocher où dort le grand Capitaine. » (MARIUS-ARY LEBLOND, *Leconte de Lisle*). — Si Baudelaire y fit escale en 1841, il ne trouva plus qu'un tombeau vide: l'année précédente, *la Belle Poule* avait ramené à Paris les cendres de Napoléon; et le jeune voyageur dut évoquer en cet endroit pathétique la journée du 15 décembre 1840 où il assistait, en compagnie de son ami Gustave Levavasseur, au transfert du corps de l'Empereur aux Invalides (Jacques Crépet, *Charles Baudelaire*, p. 21).

J'aurais aimé apporter une certitude sur cette escale de l'*Alcide*, ou du *Paquebot des Mers du Sud;* notre agent consulaire à Sainte-Hélène, M. Golin, a bien voulu poser la question à M. le Secrétaire du Gouvernement Colonial de l'île, qui lui a répondu à la date du 29 août 1933:

« Les registres d'arrivée et de départ des bateaux sont incomplets de 1836 à 1842. Avant 1836, ils sont enregistrés dans les Archives de la Compagnie de l'Inde Orientale; mais au transfert de la colonie à la Couronne, il y a eu confusion; et s'il y avait des registres, ils ont été perdus. J'ai cherché le registre de 1842, mais ni l'un ni l'autre des navires que vous me nommez n'y est mentionné. »

voyage. Les détails, peu nombreux, qu'il confia à quel ques amis semblent marqués de la plus haute fantaisie Il aurait eu à subir des traitements infâmes de la par de l'équipage, rapporte Jules Buisson. On connait le goû du poète pour la mystification. Nous savons qu'il voya geait comme passager, que le général Aupick l'avait em barqué sur le *Paquebot des Mers du Sud* parce que l commandant du navire, le capitaine Saliz, était de se connaissances; que ce dernier l'avait également recom mandé au capitaine Judes de Beauséjour, qui comman dait l'*Alcide*...

D'après Maxime Du Camp, il aurait fait des four nitures de bétail à l'armée anglaise des Indes; puis i vécut « au Cap pendant quelque temps, et en ramena un négresse ou une quarteronne qui durant bien des année a gravité autour de lui. »

Il s'agit évidemment de Jeanne Duval, que Baudelair ne rencontra qu'à son retour à Paris: il ne l'a donc pa ramenée comme « souvenir du Cap ». Quant aux fourn tures de bétail, comment Baudelaire aurait-il pu se livre à ce trafic? Le conseil de famille avait autorisé un em prunt de 5.000 francs: c'était juste suffisant pour paye son passage, et lui donner quelque argent de poche nous savons par le capitaine Saliz que son retour d Bourbon à Bordeaux coûta 1.500 francs. Mais on devin facilement l'origine de la mystification : l'*Alcide*, qui ramena de Bourbon en France, venait de Sydney (Austr lie), et à Timor (île de la Sonde) il avait chargé d chevaux qu'il débarqua à Bourbon (4 *bis*).

Le Cap se retrouve une autre fois sous la plume d poète. Dans les notes qu'il accumulait à Bruxelles pou son livre sur *La Belgique*, on lit ceci (5) :

On dit que chaque ville, chaque pays a son odeur. Pari dit-on, sent ou *sentait* le chou aigre. Le Cap sent le mouto

(4 *bis*) Henri Foucque, *La Grande Revue*, mai 1930.
(5) Baudelaire, *Œuvres Posthumes* (*Mercure de France*, 1908), p. 2

l y a des îles tropicales qui sentent la rose, le musc ou l'huile le coco. La Russie sent le cuir. Lyon sent le charbon. L'Orient en général sent le musc et la charogne.

Bruxelles sent le savon noir...

Ici encore, mélange de cités et de pays où Baudelaire n'a jamais été avec d'autres où il a vécu... Dans quelle catégorie ranger le Cap?...

§

Dans une pièce, d'abord traitée en vers, avant d'être reprise en un petit poème en prose, *L'Invitation au Voyage*, Baudelaire, en proie « à cette nostalgie du pays qu'on ignore », évoque une contrée idéale où

...tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Pays de Cocagne... Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe.

...Des plis des étoffes s'échappe un parfum singulier, un *revenez-y* de Sumatra, qui est comme l'âme de l'appartement.

Et dans un autre poème en prose (6), revenant à ce pays de rêve, le poète en précise le nom, la Hollande:

— Puisque tu aimes tant le repos avec le spectacle du mouvement, veux-tu venir habiter la Hollande, cette terre béatifiante? Peut-être te divertiras-tu dans cette contrée dont tu as souvent admiré l'image dans les musées? Que penserais-tu de Rotterdam, toi qui aimes les forêts de mâts et les navires amarrés au pied des maisons?

— Mon âme reste muette.

— Batavia te sourirait peut-être davantage? Nous y trouverions d'ailleurs l'esprit de l'Europe marié à la beauté tropicale...

Batavia, capitale de Java, fait ici pendant au Sumatra

(6) *Any where out of the world.* (N'importe où hors du monde.)

de *L'Invitation au Voyage.* — Sumatra et Java, *avec Timor d'où venait « L'Alcide »*, sont les principales îles de la Sonde, possessions hollandaises; Baudelaire ne les connaît pas. Il ne connaît pas davantage la Hollande; mais l'idée qu'il a de ce pays et de ses colonies, une visite au Cap a pu la lui fournir.

La ville du Cap, — *Cape Town* ou *Kaap Staat,* — fut fondée en 1652 par les Hollandais qui colonisèrent peu à peu toute l'Afrique australe, devenue la *Colonie du Cap* depuis l'occupation anglaise au début du XIXe siècle.

Leconte de Lisle y fit escale, au cours de son premier voyage de Bourbon en France, et il consigne ainsi ses impressions à la date du 2 avril 1837 (7) :

> Au Cap, il n'y a point d'hôtels; ce sont les particuliers qui reçoivent les étrangers. Nous logeons chez Mme Bestanding, grosse Hollandaise très gaie. L'intérieur des appartements n'est point tapissé, mais peint en diverses couleurs; il n'y a presque pas de meubles, et tout est d'une propreté hollandaise.
>
> Le fond de la population du Cap est hollandaise... Ces *dames africaines* — c'est le nom que l'on donne aux créoles du Cap — sont assez jolies, mais très mal faites; les hommes tiennent des Hollandais pour la corpulence du corps. Très peu de personnes savent parler français...
>
> Des rues larges et bordées de fort belles maisons anglaises de magasins très brillants à l'extérieur. Une immense place d'Armes, une vaste Bourse, un Palais de Justice en fon une ville tout à fait européenne. Le Cap possède un fort beau Cabinet d'Histoire Naturelle, dirigé par MM. Verreaux frères un Jardin Botanique appartenant à M. Villet, autre Français encore une Ménagerie assez belle, des salles de bains for bien entretenues, d'immenses casernes, et quelques hôpitaux du reste très malpropres.

Tel est l'aspect que la vieille cité hollandaise de l'Afri

(7) Marius-Ary Leblond, *Leconte de Lisle* (*Mercure de France,* 190[illegible] p. 51 et suivantes.

que australe offrit, quatre ans plus tard, à Baudelaire, si le *Paquebot des Mers du Sud* et *L'Alcide* y firent escale...

La vérification était possible. Sur ma demande, M. A. C. G. Lloyd, conservateur de la Bibliothèque de Cape-Town, a eu l'obligeance de rechercher dans les journaux de l'époque les entrées et sorties des navires.

— *L'Alcide,* me dit-il, arrivé à Table-Bay (ville du Cap) le 4 décembre 1841, en est reparti le 8 décembre. (Extrait de *The South African Commercial Advertiser,* n^{os} des mercredi 8 décembre et samedi 11 décembre 1841).

M. Lloyd n'a trouvé nulle trace du passage du *Paquebot des Mers du Sud* à Table Bay, Simon's Bay, ou Algoa Bay en juillet-août 1841, ni dans *The South African Commercial Advertiser,* ni dans *The Government Gazette,* ni dans les *Rapports officiels* du Capitaine du port de Table Bay conservés aux Archives (années 1840-1841-1842). — La baie de la Table est le mouillage de Cape-Town: la ville est dominée par la montagne de la Table « qui dresse sa masse énorme de grès, souvent ceinte de nuées, à 1.082 mètres de hauteur » (Reclus). Simon's Bay, appelée aussi False Bay, s'ouvre à 50 kilomètres au sud, aussitôt après le cap de Bonne Espérance. La baie d'Algoa, avec Port-Elisabeth sur sa côte occidentale, est située à 800 kilomètres plus loin, sur l'Océan Indien.

Baudelaire n'a donc pas touché au Cap, à l'aller: le *Paquebot* fut emporté loin de la côte par la violente tempête que signale le capitaine Saliz: « Un événement de mer comme je n'en avais jamais éprouvé dans ma longue vie de marin, dans lequel nous pûmes presque toucher la mort du bout du doigt »; et le capitaine parle du « travail que lui donnait le souci de conduire un navire démâté. » Il constate que le beau-fils du général Aupick « n'en fut pas plus démoralisé que nous ». — Celui-ci se contente, dans la « Note autobiographique » citée plus haut, de rappeler laconiquement:

« Première aventure: navire démâté... »

Mais, au retour, *L'Alcide* est entré à Table-Bay, et Baudelaire a passé quatre jours au Cap, du samedi 4 au mercredi 8 décembre 1841 (8).

« *Maurice, Ile Bourbon... Cap. Promenades heureuses.* »

L'une d'elles fut vraisemblablement l'excursion au manoir de Constance, que ne manquaient pas de faire les étrangers de passage. Leconte de Lisle, dans sa lettre du 2 avril 1837, citée plus haut, nous en a laissé un récit pittoresque:

Nous louons le lendemain une voiture à six places pour nous rendre à Constance, éloignée de quatre lieues du Cap. La route est généralement sablonneuse, mais plane et droite. Des deux côtés, de charmantes maisons de campagne, — de vrais petits édens, — peintes en vert, en gris, ombragées de chênes, d'arbres d'argent, de pins artistement taillés, ornées de terrasses, de sculptures, de colonnes, etc., semblent des illusions magiques. Et puis, sur le seuil des portes, de blanches Hollandaises qui nous saluent sans nous connaître, et nous reçoivent avec la plus grande amabilité. En arrivant vers Constance, on rencontre de vastes campagnes, parsemées des masses vertes et blanches des arbres d'argent, dont la couleur mate contraste avec le vert foncé des vignes.

Constance est divisée en deux grandes propriétés, dont la plus étendue appartient à M. Cloots, Hollandais, chez qui nous descendons...

Cette « promenade heureuse », l'amant de Jeanne Duval se la rappelle peut-être au moment où il psalmodie devant la « sorcière aux flancs d'ébène »:

Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane...

JULES MOUQUET.

(8) M. Lloyd me signale que le capitaine Saliz avait précédemment touché au Cap, comme commandant du *Créole*, le 17 février 1825, venant de Maurice et allant à Bordeaux; et comme commandant du *Cordouan*, le 16 avril 1839, venant de Calcutta et allant à Bordeaux.

L'IDOLE DE DAGON

—

I

L'Idole de Dagon n'est plus.
(Prudhomme : *Les Révolutions de Paris*, n° 79.)

Ils prirent Dagon, et le remirent en place.
(I. Samuel, 5-3.)

— Mirabeau, Mirabeau...

Sous les voûtes du Manège, une rumeur courait, brûlante de familiarité et d'amour. Les tribunes saluaient ce nom, cher aux patriotes depuis l'aurore de la liberté.

Le Père Jourdan et le vieux Père Camus, assis côte à côte dans la loge des Feuillants, cloués à la muraille, assourdis par le tumulte, ouvraient des yeux emplis d'effarement et d'inquiétude. Dès le matin, après avoir erré dans les jardins des Tuileries et fait le tour du hangar de bois, asile de l'Assemblée Nationale, ils avaient franchi avec peine le long couloir tapissé de morceaux de toile où les citoyens, dans les bagarres, luttaient pour gagner le lieu des séances. Le respect et la crainte habitaient leurs âmes en approchant le Temple des Lois. L'un tenant l'autre par la manche, ils s'étaient glissés le long des murs, avaient atteint cette tribune où déjà des citoyens, attendant les débats, dévoraient du pain noir et du cervelas. Depuis, la séance commencée, enfouis dans la foule, ils n'entendaient que des clameurs, des injures et de vains murmures d'éloquence, ils ne voyaient que des dos, des bonnets, des perruques, et, s'ils levaient le menton, les lances des drapeaux et l'extrémité des fenê-

tres où, par la marche de la lumière délaissant lentement les ormeaux dans les jardins des Capucins et des Feuillants, ils suivaient le déclin du jour.

Religieux au couvent des Grands-Augustins, près le Pont-Neuf, ils portaient l'ample coule noire sur la robe de laine blanche, et le capuce tombant, en arrière, jusqu'à la ceinture. Ils avaient la timidité des hommes que leurs vœux ont arrachés à la Société. Parfois tous deux, un demi-sourire aux lèvres, jetaient un regard désabusé sur un parchemin que le P. Camus pressait contre sa poitrine. C'était la motion dont ils voulaient saisir l'Assemblée, à cette heure terrible où elle discutait du sort des ordres monastiques et de la religion du royaume. Dans l'Eglise et dans la Règle, où le progrès des idées nouvelles achevait par l'anarchie de longues années de scandales, le vieux P. Camus, qui avait l'âme des grands réformateurs, rêvait d'établir la discipline antique, la foi et l'amour.

Au nom de Mirabeau chuchoté par cent voix, le Père Jourdan voulut du moins entrevoir le Démosthène de la Révolution. Posant une main sur l'épaule de son vieux compagnon, et de l'autre s'appuyant au mur, il se dressa, d'un effort soudain, dans un long déchirement d'étoffe. Prise sous la croupe de sa voisine, poissarde énorme dont les senteurs unissaient tous les effluves de l'Océan, sa coule s'était déchirée de la ceinture jusqu'au capuce. La commère leva vers lui sa face enluminée et, d'une voix grasse, tonitrua :

— Frocard! Calotin! Tu n'as pas honte de bousculer une malheureuse citoyenne?

En se retournant, elle avait libéré le moine; il restait muet sous l'injure, et, soutenu par l'épaule du P. Camus, tendait le cou. Tous les visages se tournaient vers eux. Des acclamations indignées s'élevèrent de l'amas confus des citoyens :

— Silence à la monacaille !

— A la porte, les amoureux !

— A l'étalage, la mère Turbot !

La poissarde regarda d'un air de défi ces spectateurs

stipendiés et, la gorge agitée de remous dans son caraco jaune, elle vomit d'âcres injures qui passèrent au-dessus des têtes avec tous les relents de la Halle.

On applaudit. La tribune était en rumeur. Le P. Jourdan, debout, retenant de sa main libre le pan de l'étoffe, contemplait ardemment cette Assemblée qui fixait l'attention du royaume et de l'univers. Son visage s'éclairait, jeune, pâle, allongé comme celui de Siéyès, couronné d'une courte chevelure brune, animé de deux yeux noirs où brûlaient la foi, la passion et l'inquiétude d'une âme tourmentée. Son compagnon, levant vers lui, dans un flot de barbe grise, sa tête ronde et chauve, au nez socratique, semblait lire sur ses traits les émotions qui s'y faisaient jour. Ainsi, elle vivait là, cette Diète auguste, espoir et orgueil de la Nation, dont les travaux avaient porté jusqu'au fond des monastères déjà secrètement divisés des troubles nouveaux et comme un souffle inconnu.

Dans la lumière des lustres, la salle s'allongeait, étroite et basse sous ses voûtes de bois aux solives noircies. Le hangar apparaisait d'une simplicité rustique. C'était une ancienne remise à corbillards devenue sous le règne de l'avant-dernier tyran un cirque de parades et d'exercices équestres pour les aristocrates oisifs. Et ces lieux sans confort, le premier Parlement de la France régénérée les avait préférés à la vaste enceinte soutenue de colonnes, enrichie de lambris et d'ornements fastueux, offerte jadis par le despotisme! Comme le Sénat de Rome, il allait ainsi de demeure en demeure, soucieux seulement d'assurer la grandeur de la Patrie. Les yeux éblouis, le moine songeait. O spectacle sublime d'un peuple qui aimait assez la liberté pour lui donner cet humble asile!

A sa hauteur, les tribunes trop étroites, aux rampes ornées de festons, portaient, corbeille étincelante, un premier rang de charmantes aristocrates, toutes les belles assidues, les déesses de la Liberté, ces duchesses d'Aiguillon et ces intrigantes Lameth, amies de la Cabale, les Coigny et les Simiane qui donnaient dans la démocratie. Elles posaient sur le drap de la rampe leurs doigts ornés

de diamants ou de pierres de la Bastille, se penchaient, puis riaient de longs rires aigus. Coiffées de casques et de bonnets garnis de gazes et de rubans, les corsages d'indienne piqués de bouquets à la Nation, rejetant leurs fichus écarlates aux franges patriotiques, elles suspendaient au-dessus de l'Assemblée, dans une floraison de parures, de jeunesse et de gaieté, le scintillement des beaux yeux, le feu des bagues et l'éclat des fards. Elles se jetaient dans les débats, s'agitaient, se poussaient du coude, interpellaient des orateurs, lançaient des bravos ou des insultes. Derrière elles, le cou enfoui dans leurs collets, leurs compagnons, élégants et discrets, chuchotaient des épigrammes, ou quelques antipatriotes enragés, vêtus de noir pour porter le deuil de la monarchie, multipliaient les injures et les sarcasmes, agitaient des matraques, poussaient, dans ce manège désaffecté, des hennissements sans fin, ou secouaient un fouet imaginaire pour exciter les députés. Enfin, plus haut, dans l'ombre, s'entassaient les citoyens sans origine, les commères Saumon, Ecorche-Anguille, parées de vifs atours, des libellistes ou des saute-ruisseaux — le peuple noir, vague, masse indécise et attentive.

Dans la fosse mal éclairée, les représentants se serraient sur des bancs étroits, sous les faisceaux de drapeaux tricolores. On voyait, selon les débats, s'immobiliser ou remuer leurs perruques ou leurs chevelures coupées comme celle d'Alcibiade. Jourdan reconnut Siéyès compassé et méprisant, Barnave le visage plat émergeant d'une large cravate de mousseline, vêtu d'un petit gilet et d'une lévite calviniste, et plus loin, l'élégant Lameth en frac citron, qui suçait le pommeau de sa badine.

Puis, à la barre, Mirabeau. L'énorme tête de Méduse mirabélique rayonnait, gonflée de pustules, de vices et de génie entre les visages blêmes de deux prélats. Ce spectacle allégorique s'imposa si fortement qu'un ouragan de rires secoua l'Assemblée, gagna les spectateurs. La perruque de l'orateur était large et hérissée, telle une immense crinière. Ses yeux mi-clos de chat laissaient filtrer des éclairs. Ses grosses lèvres accentuaient leur

lippe dédaigneuse. Et les deux évêques s'écartèrent, comme on voyait, aux gravures vendues dans les boutiques du Palais-Royal, la superstition reculer sous le souffle de la philosophie.

Le rire s'apaisa, le silence emplit le Temple des Lois. Seul, au banc des ennemis du peuple, Mirabeau-Tonneau, réplique monstrueuse de son frère, hilare, obèse, ivre à demi, étalé sur son siège, ricanait encore, Silène rubicond parmi les maigres sophistes et les avocats bilieux. Les huissiers circulaient, une houlette à la main, et poursuivaient les citoyens fourvoyés indûment parmi les députés.

Les regards du moine erraient sur cet amas confus de couleurs, sous l'éclat des lustres suspendus. Il dominait ces femmes belles et fières. Il se penchait sur cette cuve ardente où bouillonnait la Liberté. Et pour la première fois, il sentit monter en lui l'ivresse qui depuis un an emportait la Nation. Dans le silence des monastères, malgré que l'esprit nouveau eût largement étendu ses ravages, les vestiges de la discipline et la continuité des travaux avaient souvent empêché les moines d'entendre l'appel du siècle et de la raison. La vieille monarchie tombait en cendres comme un arbre foudroyé.

Il eut dans son cœur le regret douloureux de ne point participer à cet élan de fraternité et de rénovation qui unissait les citoyens. Il entrevoyait tout à coup la vie, les passions de l'homme et la grandeur des luttes politiques. Il pensa que cette Assemblée, qui fondait un monde nouveau, se devait d'étendre son pouvoir aux choses spirituelles et d'apporter dans l'Eglise et les congrégations la volonté réformatrice; l'âme enfiévrée, il souhaita que l'Eglise elle-même se mêlât à cette ardeur purificatrice, et il songea à Rome, où le Forum s'étendait entre les temples pleins de l'ombre des dieux et les autels couronnés du feu sacré.

La citoyenne Turbot s'était tournée vers lui. Elle haussait les épaules et claquait ses cuisses. Il s'assit, peu soucieux d'éveiller le courroux de la mégère, emportant la

vision brutale de ce spectacle, qui redevint pour lui un tumulte de cris, de sifflets, d'applaudissements.

— Hé bien? demanda le P. Camus.

Le P. Jourdan leva vers les solives des yeux évasifs et résignés. Tous deux se taisaient. Les poêles hydrauliques répandaient une haleine brûlante. Une buée tremblait le long des murs. L'atmosphère s'épaisissait encore de poussière errante et de chaleur. La poissarde, écarlate, transpirait, semblable à une divinité des grottes marines. Des phrases hachées montaient jusqu'aux moines, violentes et contradictoires. Le sang battait à leurs tempes. Le P. Camus, d'un regard, désigna au P. Jourdan la pétition imbibée de la sueur de ses mains : elle n'était plus qu'un chiffon.

Aux fenêtres, le crépuscule d'hiver couvrait de sa cendre les jardins dénudés, les flèches de la chapelle. Le cœur oppressé, le P. Jourdan regardait le ciel livide. Parfois, quand un orateur se taisait, entre deux tempêtes de cris, le vent apportait le tintement grêle et balancé des cloches voisines. D'autres cloches répondaient, lointaines, mêlant au tumulte des hommes l'appel du divin.

Soudain, un grand silence pesa. Au fond de la fosse parlementaire, une voix nasilla :

— La motion est adoptée.

Etourdi par les bravos et les huées, le P. Jourdan se pencha vers un spectateur à cocarde :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, ce que signifie...

L'homme dit négligemment :

— Rien... Les moines sont supprimés...

Des voisins se levaient nombreux, dans un bruit de chaussures. Le P. Camus, le dos rond, pressant toujours sur sa poitrine sa motion en loques, précéda son compagnon qui, la tête basse, maintenait sa coule fendue. Leurs vêtements les gênaient tout à coup.

Comme ils allaient dans le long couloir de l'entrée, ils aperçurent la robe noire d'un Augustin. Devant l'éventaire du cafetier, le P. Collinet, debout, les coudes écartés, buvait une chope énorme d'Argenteuil.

Il tourna vers les arrivants sa face large qu'encadrait une barbe brune et frisée.

— Quelle chaleur! proféra d'un ton jovial le moine rubicond.

Pourtant, sur un coup d'œil sévère du P. Camus, il posa son hanap et se joignit aux deux moines qui déjà s'éloignaient.

Mais alors, des rires gras, de lourdes injures puant le vin les éclaboussèrent :

— Holà! frocards !

— Voilà les calotins !

— A la lanterne, dominos !

Les buveurs attablés dans les cafés insultaient les religieux. Ils pressèrent le pas; devant la porte, rue Saint-Honoré, une cohue houleuse et bigarrée de gardes nationaux, de filles publiques, de brigands armés de gourdins, attendait comme chaque soir, pour corriger les ennemis de la Liberté. Quand les trois Augustins parurent, les brocards redoublèrent, pittoresques et salés. Des gamins leur lançaient des pierres. Un portefaix marcha pesamment sur les pieds du P. Camus, qui gémit. Tous trois franchirent au plus vite les rangs des énergumènes, croyant trouver le salut dans la pénombre de la rue Saint-Honoré.

Hélas ! Le spectacle, là, était pire ! La rue fourmillait de religieux : moines blancs, moines gris, moines bruns ; ils piétinaient depuis des heures aux abords du Manège, anxieux, discutant toute nouvelle, claquant leurs sandales sur le sol, les yeux luisants, les narines reniflantes, poussant parfois de grands éclats de rire. C'était la grande ruée, sur les pavés de la capitale, de tous les porteurs de froc et de cuculle, à croire que les murs ornés de saintes figures, que les arbres paisibles des monastères n'enfermaient, n'ombrageaient que des paillards, des luxurieux et des mauvais garçons. Des senteurs fortes montaient de leurs groupes bourdonnants, des torses nus et robustes sous les robes de laine. Les lanternes espacées baignaient d'un demi-jour cette foule obscure et avide.

Comme les trois Augustins s'écartaient, un Franciscain les aborda, le froc ouvert sur un caleçon patriote :

— Mes bons Pères, dit-il, saint François est-il foutu ?

— Oui, répondit avec lassitude le P. Jourdan.

— Alors, hurla le Franciscain, vive Jésus et l'Assemblée Nationale !

Et il s'en fut, dansant dans sa robe flottante et chantant des psaumes sur l'air du *Ça ira.*

Le P. Jourdan et ses deux compagnons s'enfuirent, épouvantés de ce sabbat de moines. Tout espoir avait quitté le monde. Dans les ruelles, ils avançaient, les mains tendues à travers les ténèbres.

Ils s'arrêtèrent au quai du Louvre, sous la lueur jaune d'un quinquet. Le P. Camus s'assit sur une borne et épongea son front. Les deux autres, debout, restaient silencieux. Le P. Collinet, très affecté de la défaveur populaire, caressait sa barbe avec régularité.

— Scandale! proféra le P. Camus, relevant enfin la tête. Scandale! La foi du peuple balayera bientôt cette tourbe d'avocats et de fous. Dix siècles de piété ne seront pas effacés par trois discours! Que dites-vous, Père Collinet, de ce spectacle abominable?

Le P. Collinet étreignit sa barbe :

— Si le peuple doit balayer quelques hommes, dit-il, je crains que ce ne soit point ceux que vous désignez.

— Vous doutez de Dieu! Père Collinet! Et vous, Père Jourdan, qui ne répondez rien, vous êtes donc vraiment l'éternel inquiet ? Mais regardez-les donc, ces bavards ! Talleyrand, évêque scandaleux! Pétion de Villeneuve, ce dindon ! Thouret, cet intrigant ! Et vous mettez en balance avec cette horde l'Eglise elle-même ? Mais songez à la foi du peuple! Rappelez-vous les *Te Deum* dont il a salué les triomphes démocratiques. Jamais il ne laissera porter atteinte à ses pasteurs ! Mais répondez donc !

— Ah ! dit Jourdan, ma foi ne m'abandonnera pas : elle bat dans ma poitrine avec mon cœur !

Comme exalté par cette réponse, le vieux P. Camus se dressa soudain et, d'une voix qu'affaiblissait encore l'émotion :

— Ah ! mes frères ! Père Collinet, Père Jourdan ! En ce jour de détresse, jurons de ne jamais renier la foi du Christ ! Jurons de mourir pour la sainte religion !

Et il se jeta à genoux, le visage dans les mains.

Le P. Jourdan s'agenouilla à son tour. Le P. Collinet, avec un soupir, les imita, posant la main sur la borne, pour aider la génuflexion.

De l'autre côté du fleuve, la masse noire du couvent des Augustins s'esquissait vaguement, élançant vers le ciel d'hiver son clocheton effilé. Entre les contreforts qui soutenaient la chapelle, luisaient les lumières encore allumées dans les petites boutiques, adossées à la masse de l'édifice, où le libraire Gaucher, la femme Maupertuis, ravaudeuse, et le savetier Tronchin achevaient leur besogne journalière dans une pieuse sérénité.

II

« Notre Très Saint-Père le Pape, expliquait Collinet d'une voix molle, emplissait de ses pétarades, de ses étincelles, de ses sifflements, tout ce coin du jardin. Les jeunes pousses des marronniers en étaient roussies. Cette fumée canonique caressait la gorge nue des demoiselles accoudées aux fenêtres. »

Le citoyen Jourdan allait et venait dans l'étroite mansarde, sa cuiller de bois à la main, surveillant par intervalles une marmite posée sur le potager d'où s'échappait un fumet d'oignons. De la rue des Cordeliers montaient les appels des crieurs de journaux qui venaient dénoncer les complots de l'évêque romain, l'insolent muphti.

Allongé sur le grabat, par commodité, vu l'exiguïté du logis, Collinet débitait les nouvelles avec commentaires politiques et philosophiques :

« Ah! mon ami, si vous aviez vu les aristocrates du café de Foy contempler ce scandale! Le peuple ameuté avait envahi le Palais Royal, car il savait que le mannequin de Pie VI avait quitté dans un tombereau la porte Saint-Bernard. Il voulait assister à l'exécution. Avant

l'heure de midi, le réquisitoire avait été prononcé, dans les formes, par un clubiste zélé, juché sur une table. La sentence aussitôt exécutoire, l'effigie de Michel-Ange Braschi s'évanouissait en fumée. La superstition venait d'expirer. »

Il bâilla, chantonna un moment, puis proféra:

— Idole de Dagon, tu n'es plus! Cachez-vous, mitrophores, conspirateurs! Disparaissez, hiérophantes indignes! Vous ne déchaînerez plus la guerre civile!

Par la fenêtre ouverte, le bruit de l'averse printanière qui courait sur les toits luisants se mêlait aux accents lointains du piano-forte sur lequel la citoyenne Michon-Lafondée, femme de l'opérateur-dentiste propriétaire, accompagnait des romances d'une touchante mélancolie.

Depuis un an qu'il avait, aussitôt après le décret de l'Assemblée, brisé les liens noués par des vœux perpétuels, Félix Collinet montrait un visage glabre où s'épanouissait la satisfaction d'un esprit libéré des soucis divers de la Règle. Sa barbe prophétique, jadis sa gloire, avait disparu. Ce monument du fanatisme avait été solennellement anéanti au cours d'une fête intime, à l'occasion de laquelle il avait composé, pour enrichir l'Encyclopédie, un supplément à l'article *Religion* de *Voltaire,* touchant l'influence du système pileux sur les croyances surnaturelles des humains. Désormais attaché au théâtre du Marais, il jouait dans *Oxtiern* ou *Les malheurs du Libertinage* le rôle du maître de céans. Pour l'instant, les pouces aux pochettes de son gilet de basin fleuri de bouquets brodés, le nez en trompette, la bouche hilare, il considérait la noble ampleur de ses mollets.

Dominique Jourdan, sans répondre, soufflait sur la braise, ou, détournant à demi la tête, attisait le charbon du manche de sa cuiller. Pâle, les cheveux courts, un pli soucieux au front, il faisait avec son ami un parfait contraste. Vêtu de noir, il semblait sentir encore sur ses épaules le poids de sa robe d'Augustin, abandonnée seulement deux mois plus tôt, au moment du grand exode qui, provoqué par l'obligation de séjourner dans des

communautés étrangères et par l'interdiction de porter l'habit monastique, vidait peu à peu les couvents.

Les temps étaient lourds de menaces terribles. La Cour se livrait aux conspirateurs. Les clubs dévoraient la Nation. Du peuple le plus uni et le plus fort, il ne restait qu'une cohue aveuglée par tous les sophismes, en proie aux premiers déchirements de la discorde civile. Lentement tout ce qui avait fait la puissance du royaume tombait en ruines. L'hydre féodale gisait abattue. A son tour, l'édifice énorme de la religion chancelait.

Les ordres religieux achevaient de mourir. Les saintes demeures n'étaient plus que silence. Des trésors accumulés pendant des siècles étaient vendus à vil prix, jetés dans la rue aux portes des couvents, pour des enchères dérisoires; les religieux se dispersaient. Dans le clergé, jadis la classe privilégiée de l'Etat, orgueilleux de son pouvoir et de ses biens, un schisme se consommait, où sombrerait peut-être l'antique foi.

La France chrétienne, terre des vieilles églises et des riches monastères, avait élevé sur les autels le dieu nouveau de la Patrie; l'ancien culte, qui refusait de se soumettre, était livré à la persécution. Malgré les menaces des patriotes, beaucoup de prêtres avaient préféré refuser le serment et déserter les temples, où l'on put voir la Garde Nationale, pour les remplacer, chanter les psaumes autour du lutrin. Ceux qui s'étaient soumis à la nouvelle charte commençaient une carrière d'incertitudes. Dans tout le pays, un travail funeste de division et de haine continuait.

Mais le plus grand désastre était le désarroi des âmes. Peu de mois auparavant, le peuple semblait encore abîmé dans sa foi totale, s'agenouillant d'un seul élan au passage du viatique, animé d'un respect sans bornes pour ses pasteurs. Aujourd'hui, les patriotes envahissaient les chapelles où les réfractaires disaient toujours les offices; ils maltraitaient les fidèles et les chassaient ; ils forçaient les portes des couvents, poursuivaient les nonnes et, au milieu des applaudissements, des cla-

meurs, des rires féroces du Sénat populaire, ils soulevaient leurs jupes, crachaient sur leurs derrières et, d'une main impitoyable, les fessaient. Plusieurs religieuses étaient mortes, dans la paroisse Sainte-Marguerite, de honte et de désespoir sous l'outrage innommable et les brutalités.

— La vie, reprit Collinet, après un moment, est une comédie du meilleur imprévu. Si quelqu'un nous eût dit, il y a deux ans, que le successeur de saint Pierre, sous les apparences d'un mannequin, verrait danser autour de lui le peuple vomissant des injures, — que vous et moi, à dix pieds au-dessus d'un dentiste, nous surveillerions avec sollicitude la cuisson d'une daube, — moi, comédien ordinaire du théâtre du Marais, vous, bibliothécaire d'un comte d'Hauterive fort menacé sans doute de pendaison, qu'eussions-nous pensé du Prophète?

Jourdan, ayant écarté le pot fumant, le poussa sur la table, en sortit un morceau de viande et le posa sur une écuelle qu'il tendit à son ami. Puis il se servit, mit son plat sur la cheminée, et, debout, le dos tourné, il se mit en devoir d'attaquer son repas. Le comédien, assis maintenant sur le lit, son écuelle sur les genoux, mangeait et bavardait alternativement.

— Mon ami, répondit enfin Jourdan, élevant jusqu'à la hauteur de ses yeux un couteau piqué dans un oignon, les voies de Dieu sont impénétrables. Ma foi dans une Providence est, je le proclame, inviolable; elle ne s'en ira qu'avec ma vie, en dépit des sarcasmes des philosophes. Mais enfin nos esprits s'éclairent de la lueur des événements. Il faudrait être un esprit bien léger pour s'étonner du terrible châtiment qui frappe la Foi, et qui accable le fanatisme expirant! Une église qui abandonne sa mission d'amour et de pauvreté est une église perdue. Elle sera abandonnée à son tour. Elle n'est plus qu'un sépulcre blanchi. Elle est le meilleur soutien du riche, mais elle tombera avec le riche. Les injustices et les violences des puissants ne lui sont que

prétexte à des *Te Deum*. Mais quand le puissant sera chassé, elle sera abaissée avec lui.

— Evangile selon saint Jourdan, opina Collinet, qui considérait dans un miroir l'état de son menton.

Jourdan revint à sa daube. Il servit à nouveau, inclina un pichet d'eau vers un gobelet, but et reprit :

— Si le peuple s'est détaché des prêtres, qui a commencé? L'Eglise bénit le pouvoir, elle bénit l'épée; elle adule les financiers et les soldats. Est-ce donc cela, l'Evangile? Mais, en s'alliant aux tyrans et à leurs séides, pensait-elle garder le cœur du peuple? S'il entend ailleurs un nouvel Evangile, pourquoi s'étonner qu'il l'écoute ?

— Mais je ne m'étonne point, citoyen moine, objecta Collinet.

— Pour moi, conclut Jourdan, je me demande si Dieu ne veut point, par ces événements, nous montrer que l'homme doit se borner à le servir dans la pureté du cœur et la pratique de la vertu, et, délaissant les dogmes, s'attacher au service de son semblable, dans le cadre inflexible des lois de la Cité. Le salut de l'Eglise n'est plus que dans sa soumission à la volonté du peuple, qui est celle de Dieu. Souvenez-vous de Rome, où les dieux étaient la vie même de la Patrie.

— Ce qui prouve, déclara le comédien, que vous voici enfin honnêtement et tout à la fois hérésiarque, païen, méthodiste et, pour tout dire, un abominable parpaillot.

Mais il se mit debout. Il allait voir, annonça-t-il, si les travaux dont son habit était le théâtre se trouvaient terminés.

Il avait lié connaissance avec une voisine inconnue de Jourdan, et qui exerçait, dans la maison, la profession de couturière.

— Cette ancienne Miriamone, expliquait-il à son hôte, cachait sous le voile austère des dames charitables les cheveux les plus blonds de la terre. Elle est douce, vertueuse et timide.

Un instant plus tard, il reparut, brandissant d'une

main son habit et de l'autre, attirant une jeune femme confuse et réticente.

— Je vous présente, mon ami, Mlle Elisabeth Desarnault, votre voisine, dame secourable autant que belle, qui a bien voulu rapetasser, sans accepter salaire, la nippe d'un pauvre comédien.

La jeune femme et Jourdan restaient debout, interdits et gênés. Collinet, montrant le ciel rasséréné, proposa d'aller au Palais-Royal pour voir les vestiges de l'exécution de l'ogre du Tibre. Elisabeth, malgré l'insistance empressée du comédien, affirma qu'ayant à réparer d'urgence les culottes du citoyen Lafondée, elle ne disposait point de loisirs, et quand ils furent devant son logis, elle leur dit adieu.

— Cette fille, déclara Collinet, me paraît d'une délicatesse aussi touchante que sa beauté. Elle a vite dépouillé dans le monde cette sottise qui n'est malheureusement que trop fréquente dans son ancien état. Elle est, quoique timide, d'une simplicité admirable. Mais ce qu'elle se garde bien de dire, c'est que, travaillant de l'aube jusqu'à la nuit avancée, elle subvient aux besoins d'une vieille hydropique. C'est la portière, femme d'un grand sens et d'un savoir étendu quant aux gestes de tout le district, qui m'a donné ce détail. Plaignons et honorons la vertu, mon ami. C'est la seule chose que nous puissions faire. Si je vois au *Chapeau Rouge* de beaux gâteaux à la pistache, je les lui achèterai pour la remercier de son œuvre pie.

Quand ils furent au Palais-Royal, la foule grouillait, sous l'immense frémissement des feuillages frais, dans un bourdonnement innombrable. Des étrangers s'attardaient aux devantures obscènes; des aventuriers, l'œil vif aux aguets, circulaient; des jeunes hommes en catogan, le pommeau de la canne aux lèvres, regardaient de belles indifférentes; çà et là, des politiques discutaient, groupes où se bombaient les torses, tournaient les gourdins. Sous les arcades, les boutiques de joailliers, de vendeurs d'estampes, débordaient d'un luxe ignominieux et devant leurs vitrines des joueurs erraient

en robe de chambre, suivis d'usuriers qui leur offraient d'acheter leurs montres. De petits sodomites clignaient leurs paupières charbonnées, des marchands tendaient des verres, en chantonnant leur offre de limonade; des enfants bousculaient des promeneurs pour les détrousser. Et, traversant magnifiquement cette cohue, des impures passaient en robes éclatantes, le fichu noué sur les seins gonflés, dans un sillage d'œillades, de gestes et de parfums. En s'arrêtant devant une fenêtre largement ouverte, Jourdan et Collinet aperçurent des femmes à demi nues qui dansaient sur la musique mince d'une épinette, tandis que dans les allées verdoyantes du monstrueux lupanar, un colporteur ivre distribuait des papiers annonçant l'accouplement en public des deux Algonquins.

Devant le café de Foy, des balayeurs, entourés de badauds, s'efforçaient de rassembler les débris calcinés de l'évêque de Rome. Des restes noircis du mannequin, montait une odeur de paille brûlée. Dans l'amoncellement des cendres luisaient encore le bout d'une mule, un fragment de tiare en carton et quelques morceaux souillés de fange du libelle provocateur de l'abbé Royou.

Jourdan et Collinet s'assirent. Au-dessus d'eux s'évasaient les feux d'artifice immobiles des marronniers roses et blancs. Collinet, les narines palpitantes, le regard errant, montra le vaste jardin empli d'ombres, de rayons, de robes multicolores, la foule agitée, les joueurs, les prostituées; puis il dit simplement :

— Voici, mon ami, la conclusion de notre journée. La superstition se meurt. Elle paraissait bien malade des ruades de la philosophie. La politique l'achève. Il faut à l'homme de belles histoires qui l'aident à passer une vie au cours de laquelle il n'est point pour lui de meilleure distraction que de l'enlever à ses voisins. Père Jourdan, vous userez la vôtre à vous demander ce qu'elle signifie, vous n'y parviendrez point, et vous la perdrez à ce jeu sans l'avoir connue. Pour ce qui est

de Dieu, que voulez-vous que lui fasse notre comédie ? Votre sérieux me navre.

L'Augustin restait muet. Soudain, avec un grognement, le colporteur lui glissa dans la main son papier licencieux. A ce contact immonde, le prêtre froissa rageusement l'annonce et la jeta à terre.

— Il faut, dit alors Collinet, que je me rende au théâtre du Marais. Je joue, dans *Oxtiern* ou *Les Malheurs du Libertinage,* le rôle de M. Fabrice, maître de la demeure où se déroule ce drame nuageux. J'y suis, je crois, fort apprécié. J'ai des sabots d'aubergiste, un chapeau à larges bords, un gilet de velours et des favoris septentrionaux. J'incarne la vertu qui s'épanouit dans l'être obscur, par contraste avec le vice, qui fleurit dans le cœur du riche.

Ils s'étaient levés. Un souffle léger passa, avant-coureur du soir. Une pluie de fleurs roses et blanches tourna, hésita, joncha le sol. Quelques-unes s'étant prises à son gilet, le comédien les chassa d'une pichenette. Puis il s'en fut.

Alors, Jourdan se sentit seul dans cette foule obscure et ce siècle troublé. A quoi donc s'appuyer désormais? Tout croulait en poussière de ce qu'il vénéra. Il traînait le poids de préjugés en ruines, de dogmes desséchés. Demeurerait-il à jamais en marge des institutions et de la vie? Il se leva, puis partit à son tour.

Le Palais-Royal s'épanouissait dans son trouble triomphe. Les rayons obliques doraient le faîte extrême des toits. C'était l'heure où le jour déjà masqué attendait la proche nuit voluptueuse. Au cœur de la capitale, il était lui-même la capitale du vice. Les assignats froissaient sous les râteaux leur soie imagée, les femmes s'offraient aux désirs. Le triple égout de la luxure, de la politique et de l'impiété dégorgeait là sa boue étincelante. Le clavecin faisait danser les prostituées, les croupiers nasillaient, les lupanars entr'ouvraient leurs portes, vomissant de fades tiédeurs. Tout au fond, à travers les arbres aux feuillages immobiles,

le palais du duc d'Orléans étendait ses fenêtres où l'ombre chassait le dernier reflet du jour.

III

Depuis de longs mois, Dominique Jourdan franchissait volontiers la porte du logis où la citoyenne Elisabeth Désarnault vivait, humble et résignée, penchée de l'aube à la nuit sur des travaux de ravaudage. Leur destin semblable les avait rapprochés. Depuis que Collinet l'avait fait entrer chez lui, Jourdan avait revu la jeune femme dans l'escalier, et s'était obligeamment chargé des seaux d'eau qu'elle soulevait avec peine. Plusieurs fois, l'ayant saluée chez le boulanger ou l'apothicaire, il était revenu avec elle, portant d'une main le cabas de sa voisine et de l'autre le sac de toile bise où il plaçait les quelques denrées qui constituaient son maigre ordinaire. Marchant côte à côte, ils échangeaient avec gravité des propos politiques et poursuivaient leurs controverses devant la porte de la citoyenne. Elle était toujours vêtue modestement d'un grand fichu de laine blanche serrant ses épaules et sa taille, et d'une jupe grise. Sur ses cheveux blonds penchait un bonnet au ruban noir.

Collinet, lui, sous le prétexte fallacieux de réparations vestimentaires, n'avait pas hésité à frapper à l'huis — pour se livrer en réalité à d'interminables bavardages; ou parfois, en visite chez Jourdan, il entraînait celui-ci chez sa voisine, déclarant dès l'entrée qu'il avait décidé de la dénoncer au club comme ayant une ressemblance antipatriotique avec l'Autrichienne, au temps où, comblée des grâces de la jeunesse et de la vie, cette Messaline s'abreuvait du sang des Français.

Le jour de la fuite criminelle du roi, Jourdan, pâle, exalté, se hâta pour annoncer la nouvelle, et se répandit en reproches amers sur les trahisons de la Cour. Depuis lors, souvent, il venait lire à la jeune femme les fantaisies légères et acérées de Camille, ou les objurgations passionnées de Marat.

Restée seule, Elisabeth songeait un instant et, avant de reprendre son ouvrage, laissait errer ses regards sur le triste logis.

C'était un réduit aussi incommode que celui de Jourdan, sombre et humide, sis au-dessus de l'officine où le citoyen Michon Lafondée exerçait son art. La lumière indécise qui coulait, par une croisée, de l'étroite rue des Cordeliers, éclairait le carreau nu, le crépi grisâtre où pendait un crucifix au-dessus d'un petit bénitier et d'un chapelet de gros grains.

Sous le jour mince et jaune, assise sur une chaise, elle poursuivait son ouvrage pour les pratiques du quartier. Des soupirs ou des jurons montaient de l'antre du dentiste, mêlés aux chants de son épouse. La rue parfois s'emplissait de sourdes rumeurs, et des voix des patriotes qui sortaient du Club où régnait Danton.

Elle songeait aux Miramiones, et des regrets indécis se mêlaient à ses souvenirs. Elle était partie une des premières du couvent. N'ayant point prononcé de vœux, elle ne se sentait certes pas coupable. Dès les premières persécutions, elle s'était épouvantée des violences des patriotes, qui n'avaient point du reste épargné les Miramiones. Aussi, lorsque les dames du chœur et plusieurs converses décidèrent d'abandonner le monastère pour ne pas prêter de serment, elles les suivit dans leur retraite.

Libérée, elle s'était jetée dans le siècle. Mais la solitude devint pour elle la pire des épreuves. Les journées vidées du labeur charitable lui parurent vite sans fin. L'isolement, après le perpétuel commerce du couvent, lui parut insupportable. Hormis un vieil oncle logé au Muséum, elle ne connaissait personne dans la grande ville. Elle n'avait pu — comme Collinet en avait averti Jourdan — résister au désir de venir en aide à une vieille hydropique habitant rue du Fouarre Saint-Germain, pour qui elle prélevait sur ses maigres gains de quoi acheter des œufs, du lait, du pain; elle y ajoutait, aux jours favorables, des amandes en coque, ou de la crème de mirobolenti.

Les visites de Jourdan, et celles, plus espacées mais plus animées, de Collinet, lui étaient un soulagement. Elle appréciait la gaîté ronde et franche du comédien et suivait avec confusion les récits divers qu'il faisait du monde où il vivait désormais. Mais elle aimait écouter Jourdan, sans cesse à la recherche de la vérité, du bien et de la vertu.

Cependant, les jours passaient. L'orage terrible qui se préparait amoncelait ses menaces. Après le jour de juin qui avait vu l'envahissement des Tuileries, juillet amena sa chaleur étouffante. La lassitude accablait Elisabeth, et vers le soir elle se laissait envahir par ses rêveries.

A ce moment Jourdan revenait de l'hôtel d'Hauterive, proche de celui de Castries, rue de Varenne, où il passait de studieux après-midi dans la bibliothèque du ci-devant marquis, à mettre en ordre pour un catalogue raisonné l'entassement des livres pieux ou obscènes, héritage d'une lignée de bigotes et de libertins. Elisabeth se représentait son voisin, marchant de son pas allongé qui avait pris depuis quelque temps une fermeté civique, fixant devant lui son regard distrait, car il songeait au péril de la Nation ou aux propos aristocrates du beau vieillard au nez de cardinal qui ne cachait point son magnifique mépris pour les conquêtes du commun.

Ce soir-là, dans la torpeur qui accompagne la fin d'un jour brûlant, la ville était muette. Les factions apprenaient avec étonnement la grande réconciliation des partis de l'Assemblée sous les objurgations de l'abbé Lamourette. Elisabeth, la journée finie, avait laissé glisser la guimpe qu'elle cousait encore à moitié défaite. Des pas s'approchaient; un coup fut frappé à la porte. Jourdan parut.

— Salut, citoyenne, dit-il.

Il souleva son chapeau rond, orné d'une cocarde à demi détachée, et, découvrant son front aux cheveux coupés à la mode athénienne, salua sa voisine d'un air grave. Il était pauvre et sérieux; sous son frac de drap

noir verdi aux épaules, trop étroit, il restait un peu gauche, mais fier. Il s'assit et demeura silencieux. Elle vit son air sombre et s'inquiéta. Il avait reçu une mauvaise nouvelle : le comte d'Hauterive venait d'émigrer. Le comte avait longtemps différé son départ malgré les menaces de la politique, non point qu'il eût confiance dans les hommes, mais par désespoir de quitter ses livres aux reliures fines comme des peaux de courtisanes, ornés des armes d'Hauterive, et qui sentaient doucement l'héliotrope. Les derniers événements, l'envahissement des Tuileries, l'insulte faite au monarque l'avaient enfin persuadé. Et discrètement, emportant quelques éditions rares, il était monté en berline.

Sa fuite privait Jourdan d'une place agréable aux loisirs délicats, et d'un salaire, modique à la vérité, mais qui constituait un supplément appréciable à la maigre rente décrétée par l'Assemblée. Il exposait son sort d'une voix sourde. Elisabeth, s'efforçant de le réconforter, lui disait ses propres déboires. Les temps étaient durs, les pratiques se faisaient à la fois plus rares et plus exigeantes. Elle n'avait pu apporter le matin à la vieille hydropique qu'une portion réduite. Elle se sentait lasse et découragée. Son oncle Pigot-Dudezert, assistant au Muséum, sur lequel, en des jours plus calmes, elle eût pu compter, s'étiolait dans une gêne profonde; il avait par mesure d'économie envoyé sa femme et ses six filles à Pontarmé, dans une bicoque entourée d'un jardin où elles vivaient de lapins en daube et de salades.

Jourdan loua la jeune femme d'accepter aussi courageusement les duretés du destin. Pour lui, son humeur s'assombrissait de jour en jour.

— Je vous admire, dit-il, de ne pas désespérer. C'est qu'il reste en vous-même la charité comme suprême soutien. Il faut à tous les hommes une raison de vivre, fût-elle illusion ou fidélité. J'admire les citoyens qui peuvent dévouer leurs forces au bien du peuple.

Il se plaignit de lui-même et de sa vie. L'agonie de la

croyance, pour une nation, affecte surtout les rapports sociaux. Dans une âme, elle atteint les fondements mêmes. Un accent nouveau tremblait dans sa voix. Elisabeth le regardait.

— Que reste-t-il de l'antique foi? s'écriait-il. Le schisme est consommé. Le culte romain est chassé de ses temples. Les violences populaires annoncent d'autres violences. La fureur du peuple contre les réfractaires n'est même pas née du désir de défendre la religion, mais de la volonté de châtier ce qu'il regarde comme un crime envers la nation. Et moi, gémit-il, que suis-je? La foi devient vite un ensemble de gestes et de pratiques, une discipline qui dure surtout parce qu'elle a sa place dans la Société. Mais si ce cadre se brise?

Il hésita, puis, la main sur le cœur, il s'écria :

— Ah ! loin de moi le scepticisme desséchant, loin de moi le matérialisme obtus! Je vois une nature qui étale à mes yeux le génie de son Créateur! Je sens au fond de moi l'obligation d'adorer le Législateur du monde ! Je crois qu'il a donné à l'homme le désir passionné de la vertu !

Il se tut un moment.

— Ma religion, reprit-il, c'est la liberté et c'est aujourd'hui celle de tous les Français. N'est-ce pas un spectacle inouï que celui de tout un peuple emporté sur les ailes de l'enthousiasme et qui veut conquérir le monde à son propre bonheur? Eh bien, je m'interroge... Le seul remède à ma détresse, ne serait-ce pas l'enrôlement au service de la Patrie, la mort pour la Liberté? Ah! Devoir sublime, délivreras-tu mon âme? Je veux voler aux frontières pour briser les chaînes des nations!

Il parlait avec un sombre enthousiasme, une sorte de décision agressive, en contemplant Elisabeth. Elle s'était penchée sur son ouvrage, mais dans ses doigts l'aiguille restait immobile. Elle avait jusque-là suivi sur les traits de Jourdan l'expression de son désespoir ; maintenant, elle baissait la tête pour cacher sa rougeur. Il se leva, lui demanda avec rudesse, le visage soudain hostile, ce qu'elle pensait de sa résolution. Mais la jeune

femme restait inclinée, et il s'aperçut que des larmes brillaient à ses yeux.

D'un geste rapide, il saisit sa main. Ils étaient ainsi, muets, à côté l'un de l'autre, les doigts noués, la gorge sèche, leur âme débordant de pensées pures et de sensibilité.

Alors, pour échapper au trouble intolérable et délicieux, il commença, d'une voix tremblante qui s'affermissait peu à peu, une sorte d'exposé philosophique sur les rapports de Dieu, de la Liberté et de l'Amour. Elle souriait à demi, et lui levait les yeux au ciel.

— Dieu, puissance infinie, souverain Bien, Bonté sans bornes, tu as pétri les hommes dans l'argile pour qu'ils s'élèvent jusqu'à Toi par la Liberté et par l'Amour... Mais, seul, je ne puis pleinement arriver jusqu'à Dieu. Seule, Elisabeth, votre âme restera attachée à la terre. Ne pas écouter la Nature, c'est offenser le Créateur. Le vrai prêtre, c'est l'époux.

Des effusions inconnues emportaient son être vers les régions les plus nobles de l'enthousiasme et de la poésie. Il lui disait que, dès cette heure qui changeait sa destinée, il entrevoyait la communion de leurs âmes en présence de la Nature et du Dieu de la Raison...

Elle le regardait, de ses yeux où séchaient des pleurs, et délicatement elle tapota ses paupières rougies.

La nuit venait. Par la fenêtre ouverte, dont le bleu se dentelait de toits, montaient le relent d'une cuisine et les premiers accords grêles du piano-forte. Dans ce décor de pauvreté, où la vertu se montrait plus pure et plus touchante, Elisabeth écoutait avec confusion les promesses qu'éternellement les amants murmurent. Et la citoyenne Michon-Lafondée jouait la romance d'Alexis, dont elle déclamait les paroles avec la fraîcheur d'une âme sensible:

Le lendemain la bergerette
Voulut accomplir son serment;
Hélas! Voici que la pauvrette
Perdit son cœur en s'acquittant...

IV

Ce matin de dimanche, Elisabeth et Jourdan venaient de déjeuner, au belvédère du Jardin du Roi, avec Collinet et le vieux Pigot-Dudezert, sous une tonnelle encadrée de lierre et de chèvrefeuille. Là, devant le paysage admirable, devant la ville étendue à leurs pieds, d'où montaient de sourdes rumeurs et parfois des appels de tocsin, le vieux botaniste avait uni les deux amants en présence de la Nature. Maintenant, ils sortaient du jardin chaud, embaumé, royaume merveilleux de septembre. Elisabeth et Jourdan allaient lentement, la main dans la main, muets et rayonnants. Collinet, se sentant les jambes en quelque sorte élastiques, s'appuyait au bras de Pigot-Dudezert.

— Quel amour de la Nature l'homme vertueux respire au milieu de ces parterres! disait-il.

Et il déclamait :

Ah ! Crois-moi! Retournons dans ces forêts tranquilles,
Du bonheur des humains seuls et premiers asiles,
Où le sauvage errant sans travaux et sans soins
Vit au hasard des fruits offerts à ses besoins,
Sans droits que ces besoins, sans lois que la Nature,
Ignorant de vos arts la fatale culture,
Riche de tous les biens, mais sans propriété,
Et souverain du monde avec égalité...

Sont-ils nobles, ces alexandrins! Vous reconnaissez, je suppose, la forme énergique de Le Blanc de Guillet ? Le public a ricané parce que ce vigoureux dramaturge avait écrit, dans la même tragédie :

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable ?

et Le Blanc de Guillet a cédé : il a remplacé ce vers où le choc des syllabes symbolisait un rugueux étonnement, où la cacophonie exprimait le désarroi d'une âme soudain inharmonieuse. Mais sa pièce fourmille de maximes frappées dans l'airain.

Puis, comme ils arrivaient à la grille, il quitta le bras

de Pigot-Dudezert et, soulignant l'hémistiche d'un geste emphatique, il s'écria :

— Mirzime, éloigne-toi !

Pigot-Dudezert, vieillard attendri, les quitta en souriant. Le tocsin venait de cesser. Mais une inquiétude pesait sur la ville. De seuil à seuil, de croisée à croisée, s'interrogeaient les ménagères. Collinet accepta d'être accompagné jusqu'au Pont-Royal. Devant Notre-Dame, Jourdan fit remarquer à son ami un drapeau noir hissé sur une des tours de la cathédrale.

— La situation est terrible, affirma le comédien. Les visites domiciliaires ont fait découvrir des milliers de conspirateurs. Dehors, dedans, tout chancelle ; nous nous défendons sur une terre bourrée de poudre. Les citoyens qui se trouvent libres doivent partir demain pour reprendre Verdun. Que va-t-il se passer? J'ai entendu dans certains conciliabules des phrases mystérieuses.

Des jeunes gens se donnant le bras et chantant la *Marseillaise* les croisèrent. Débraillés et suants, ils débordaient d'une allégresse tragique.

— Sans doute, expliqua Collinet, vont-ils au carrefour Buci. On y enrôle des volontaires sur une table au milieu de la foule.

Au Pont-Royal, ils se séparèrent. Jourdan décida de prendre la rue des Saints-Pères. Des hommes du peuple descendaient, silencieux, vers les quais, et leur sombre attitude s'opposait à la fureur joyeuse des volontaires courant à l'appel de la Patrie. Tous deux s'engagèrent dans la rue Jacob, où l'animation leur parut étrange. Une clameur étouffée s'élevait vers l'Abbaye, et çà et là des groupes stationnaient. Sur le pas des portes, des femmes en cheveux et en jupons discutaient âprement. Elisabeth s'inquiétait. Jourdan s'approcha d'une vieille, hargneuse et brèche-dents, qui sortait d'une boutique et l'interrogea.

L'œil méfiant, la parole sifflante, elle répondit que le peuple se faisait justice, que l'on massacrait les prêtres et les prisonniers à coups de sabre, et que la cour de

l'Abbaye regorgeait des corps entassés de plus de mille traîtres.

Elle ajouta qu'elle-même avait vu, dans l'après-midi, un de ces misérables coupé en morceaux, sur le pavé, par deux patriotes.

Jourdan, glacé jusqu'à l'âme, demeura un instant immobile. Les prêtres? On tuait les prêtres? Une horreur confuse et sacrée montait en lui. Cette vieille édentée, funèbre, lui fit peur. Prenant le bras d'Elisabeth, il revint en hâte sur ses pas. La jeune femme tremblait, voyant dans les passants rapides des criminels. Jourdan l'entraînait, voulant fuir l'Abbaye, ne plus entendre l'affreuse rumeur... Ah! Regagner vite, le plus vite possible, cette maison qui tout à l'heure lui semblait un asile d'amour et qui, maintenant, lui apparaissait comme un refuge d'oubli! Mais, rue de Grenelle, deux hommes, arrêtés et causant, dirent à haute voix que, dans le couvent des Carmes, les patriotes poursuivaient le châtiment des espions.

Jourdan hésita. Par où s'échapper? Il lui semblait qu'un rideau de crime, une pluie de sang, tombaient devant eux pour les empêcher de regagner la rue des Cordeliers, qu'un cercle de fureur se refermait lentement autour du parjure. Sous une lueur de mort, il entrevit l'immensité de l'abîme qu'il avait franchi. Il résolut brusquement de s'engager dans la rue Cassette.

— Hâtons-nous.

La rue Cassette, déserte, baignée de mélancolie, offrait un aspect conventuel. Quelques vieilles maisons et de longs murs la bordaient, que dépassaient, déjà touchées par l'automne, des masses de paisibles feuillages. Les cris aigus des martinets qui se croisaient inlassablement au-dessus des toits emplissaient le ciel pâli. Ce calme leur rendit confiance. Peut-être une brèche s'ouvrait-elle dans l'épouvante...

Soudain, un cri désespéré jaillit. Un coup de feu retentit, que d'autres suivirent dans un crépitement désordonné. Ils percevaient maintenant au delà des premiers jardins un piétinement effaré, des poursuites, des

blasphèmes. Une invisible tragédie se déroulait tout près d'eux, derrière ces murailles.

Un homme mal rasé, coiffé d'un bonnet rouge, la chemise ouverte sur une poitrine velue, les dépassa brusquement. Jourdan l'interpella :

— Eh! gronda l'homme en s'arrêtant. Ce sont ces bandits de prêtres que l'on met à la raison. Ils conspiraient avec les émigrés. Si le peuple ne s'en était occupé, ils comptaient s'évader, dès que les bons bougres de Paris auraient volé aux frontières, pour égorger nos femmes et nos enfants, et faire grimper Brunswick au trône des Capet. Ils n'en feront rien ! Ah! ah! La belle chasse aux bêtes noires! Mais, ajouta-t-il, subitement soupçonneux, comment ignores-tu tout cela, citoyen ? Les sections sont alertées, tous les patriotes sûrs se précipitent à l'action...

Jourdan expliqua qu'il venait de se marier. L'homme éclata d'un gros rire.

— Eh bien, fais-nous vite des petits sans-culottes pour remplacer tous ces vieux scélérats! Hein! citoyenne? Voilà qui n'est pas pour te déplaire? Je me hâte : les camarades me suivent. Au revoir, citoyens.

Il s'éloigna d'un pas rapide. Les cris, les coups de feu suivis d'immenses clameurs de joie continuaient. Jourdan s'affolait. Ainsi, pour voler vers l'amour, il devait passer sur les cadavres de ses anciens compagnons, martyrs de la foi qui fut la sienne! Le tocsin, ces vociférations, ces éclats meurtriers, voilà donc quel était l'accompagnement de ses noces! Où fuir? Redescendre vers Saint-Germain, c'était retomber sur des tueries. Attendre, c'était risquer l'interrogatoire des égorgeurs annoncés. L'hallucination funèbre lui barrait partout le chemin, enveloppait la ville. Au même instant, en face de lui, une porte s'ouvrit, un prêtre chancelant fit quelques pas, faillit s'abattre. Jourdan s'élança.

— Pitié, citoyen, au nom de Dieu, gémit le malheureux.

— Ne craignez rien, dit vivement Jourdan, je ne veux que vous sauver...

— Faites vite, vite!

Le prêtre haletait. Jourdan et Elisabeth, le soutenant sous le bras, l'assirent sur une borne. De la poussière, du plâtre, souillaient son habit. Du sang coulait le long de sa culotte. A chaque détonation nouvelle, le blessé sursautait.

— Horreur ! Horreur ! gémit-il... Ces jardins... Ce sang, ces morts! La mort est là... là... Des prêtres sont hachés...

Ses lèvres tremblaient. Ses yeux gonflés d'effroi regardaient encore la terrible scène.

— Les arbres sont éclaboussés de sang... L'église ruisselle... Il y a sur ces murs de la cervelle mêlée à des cheveux blancs... Laissez-moi! Laissez-moi!

Elisabeth et Jourdan, blêmes, l'écoutaient. Ils songeaient avec angoisse que les camarades attendus s'approchaient, allaient massacrer le blessé, les massacrer eux-mêmes. A tout prix il fallait fuir.

— J'étais à côté du P. Girauld, qui lisait son bréviaire près de la pièce d'eau. J'ai pu franchir un mur, tomber dans une cour... De vieilles femmes m'ont permis de traverser la maison. Si vous voyiez... Ces morts... Ces tueurs ivres...!

Des rires grossiers éclatèrent dans la rue voisine, se rapprochèrent... Les égorgeurs... Jourdan éperdu aperçut un fiacre vers les Filles du Précieux-Sang. Si le cocher était patriote? Il n'hésita pas, fit un signe.

Le cocher poussa son cheval cagneux, arrêta sa voiture devant leur groupe.

— Citoyen, déclara Jourdan, voudrais-tu mener ce blessé, qui vient de faire une chute grave, à l'adresse qu'il t'indiquera?

Le cocher, aux yeux vairons dans une face violacée, grogna:

— Montez!

Les rires s'entendaient à l'angle de la rue. Les coups de feu se multipliaient. Aidé de Jourdan, le prêtre se hissa dans le fiacre, puis, se penchant:

— Mon ami, merci ! Qu'aux jours de malheur, Dieu vous le rende !

Le cocher aux paupières à vif agita les rênes, le blessé tomba sur les coussins.

— Du sang... du sang.., râlait-il.

La voiture, guidée par ce spectre et cahotant cet homme en délire, atteignait à peine la rue de Vaugirard qu'une bande de sans-culottes apparaissait. Le tocsin recommençait. Quels jours de l'Apocalypse vivait-on?

— Ne marchons pas trop vite, dit Jourdan. Nous serions suspects.

Mais ils entendaient les jurons, les sarcasmes des révolutionnaires qui les rabattaient vers les Carmes. Malgré eux, ils hâtèrent le pas. Rue de Vaugirard, une foule noire et violente, ponctuée de bonnets rouges, se pressait en hurlant devant l'entrée du monastère. Le mot sinistre de l'homme rencontré tout à l'heure prenait tout son sens : la chasse à la bête noire... Et quand trois gaillards sortirent des Carmes, un sabre sanglant au poing, la *Marseillaise* qui monta de cette houle d'émeutiers prenait des accents d'hallali.

Alors Jourdan saisit le bras de sa femme. Il ferma les yeux et passa. Il sortait du cercle infernal. Les coups de feu se ralentirent. La vision s'effaçait.

Quand il eut poussé la porte de la chambre, il alluma la chandelle en tâtonnant et, soudain, comme il se penchait, il s'aperçut que sa chaussure se maculait de taches noires. C'était le sang du prêtre échappé au massacre de la rue Cassette. Il eut un frisson. Pour venir jusqu'ici, pour venir jusqu'à l'Amour, il avait marché dans le sang de ses frères! Furtivement, tandis qu'Elisabeth, pour voiler son émotion, s'était approchée de la fenêtre et regardait au dehors, il saisit sur la table une feuille de l'*Ami du Peuple*, la froissa et essuya vivement ses semelles.

Puis il s'assit sur la petite table et, sans mot dire, attendit. Elisabeth, toujours tournée vers la fenêtre, regardait encore le soir descendre sur les toits. Alors,

pour rompre cette gêne intolérable, il s'approcha d'elle, et lui toucha l'épaule. Elle tressaillit. Il prit la main de sa femme et l'entraîna vers la couche.

Ils s'assirent tous deux côte à côte, la gorge sèche, les mains toujours unies, leurs doigts mêlés, leurs regards fixés vers la lumière qu'un papillon de nuit entourait de son vol désordonné. Ils semblaient écouter dans le silence le battement de leur cœur. Leurs souffles s'élevaient et s'abaissaient au même rythme; parfois une sorte d'assoupissement les saisissait, étouffant en eux le sentiment de la durée et de la vie.

Enfin, il demanda :

— M'aimez-vous?

Elle sourit sans répondre et le regarda.

Il commença à lui parler d'une voix grave, fixant ses yeux sur le profil pur que la lumière doublait d'une frange d'or, sur les cheveux blonds qui couronnaient son front de leurs tresses lisses et soyeuses, et comme des ombres depuis longtemps effacées montaient encore à leur souvenir, une mélancolie fugitive se mêlait à leurs regards et à leurs voix. Puis il fut saisi d'exaltation, de joie, d'un délire passionné et, se jetant à genoux, se répandit en effusions et en serments :

— Oh! la plus fidèle et la plus tendre des amies ! s'écria-t-il. Etre adorable qui réunis en toi les trésors les plus charmants de la grâce et de la pudeur ! Oh ! la plus chaste des amantes! A jamais je veux te faire l'hommage de ma vie, de ma force, de ma passion!

Elle poussa un soupir et, détournant les yeux, devint songeuse.

Alors il se releva et, la prenant contre lui, il baisa sa bouche d'un baiser incertain. Ce contact leur donna le goût physique l'un de l'autre. Malgré qu'elle résistât faiblement, il renoua son étreinte et, tandis qu'il prenait entre les siennes les lèvres de la jeune femme, ses mains pressaient les seins gonflés sous la fine étoffe.

Enfin, d'un doigt tremblant, il écarta le corsage et fit d'un geste brusque glisser la guimpe. Elisabeth ap-

parut, rayonnante, encore voilée d'une chemise montante de toile bise qui lui donnait la grâce fragile d'une pensionnaire.

Il avait, d'un mouvement rapide, rejeté ses chaussures à demi essuyées, et lancé au loin son habit puis renversant la jeune femme, il s'allongea auprès d'elle: il fit tomber la chemise et découvrit les seins, fermes, arrondis et purs, et lentement les couvrit de baisers.

La pudeur, au seuil de sa défaite, animait la jeune femme d'une confusion qui la rendait plus désirable encore. Ses soupirs se suivaient comme une mélodie douce et plaintive. L'amour emplissait ses yeux de feux et d'ombre.

Elisabeth reçut une caresse plus brutale avec une révolte instinctive. Mais déjà les approches du plaisir la jetaient contre son amant.

Quand la lumière du jour se glissa dans la chambre, Jourdan se dressa à demi. Il regarda sa femme. Elle dormait, les lèvres entr'ouvertes, les paupières violettes, et sur son visage délicat il contempla les reflets du bonheur. Alors un sentiment de triomphe l'envahit. O don sacré de la Pudeur, adorables délices de la Nature, exaltation du cœur, passions sublimes, il vous connaissait enfin !

EMMANUEL et CHRISTIAN AEGERTER.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Georges Duhamel : *Remarques sur les Mémoires imaginaires*, Mercure de France. — Henri Mazel : Théâtre, tome 2, *Le Khalife de Carthage, l'Hérésiarque*, Mercure de France. — Maurice Martin du Gard : *Les Soirées de Paris*, Flammarion. — Alfred Mortier : *Quinze ans de Théâtre*, 1917-1932, Messein. — Antoine : *Le Théâtre* (Tome II), Librairie de France.

Remarques sur les Mémoires imaginaires. Un petit livre qui touche alertement et gracieusement à de grandes questions! Et l'un des livres où l'on sent peut-être le ton Duhamel avec sa plus grande pureté. Comme M. Duhamel est à l'aise dans une certaine forme de causerie qui se tient à mi-chemin entre la méditation philosophique et la confidence! Une pensée lucide et d'une ondoyante souplesse; une cordialité insinuante; une bonhomie discrètement frangée d'humour; une gravité qui se pénètre de malice, de familiarité et de rêverie; une tendance à se mettre en scène qui sait éviter avec adresse la vanité et l'insistance. Parmi le chœur d'êtres indifférents qui composent le moi total de M. Duhamel, il est certainement un essayiste de la famille de Montaigne muni d'une note bien personnelle. M. Duhamel nous prévient qu'on ne trouvera pas dans ses papiers posthumes des carnets secrets où l'on se donne la joie de rapporter des faits fort déplaisants sur ses contemporains! On sourit. Certes, nul n'a jamais envisagé la publication pour l'an 2.000 des « Poisons » de M. Georges Duhamel! Sainte-Beuve n'a pas à redouter cette concurrence! Mieux encore: M. Duhamel nous avertit qu'il ne laissera pas de Mémoires bien qu'il aime lire ceux des autres! Il préfère écrire les « Mémoires Imaginaires » des personnages qui naissent de ses méditations et de ses rêveries! Vous pensez bien qu'il a ses raisons. La première, c'est qu'il est poète! Des documents réels sur

les hommes et les époques ne peuvent lui suffire, il a besoin de fables et il croit que l'humanité toujours aura besoin de fables. La Fontaine le pensait aussi. Sur ce point, M. Duhamel s'exprime avec beaucoup de charme : « J'aime les fables. Que serait ma vie sans les fables? Je marche au milieu des fables. Elles fleurissent dans ma prairie, elles se mêlent à mes pensées, elles sont mes pensées, elles sont moi. Je ne les distingue ni de moi ni de mon univers, ni de mon univers fabuleux. »

Vous pensez bien que M. Duhamel va plus loin. Il soulève l'un des problèmes que toute époque renouvelle. Quelle est la manière la plus véridique de témoigner sur l'humanité? Le document humain tout nu? Le fait brut saisi sur le vif et livré tel quel? Ou bien l'œuvre d'art qui recrée le réel et qui propose à l'humanité un témoignage qu'on peut nommer vérité poétique ou vérité légendaire! Pour mon propre compte, j'emploierais peut-être l'expression vérité mythique, entendant par là une forme artistique qui part d'une impression d'ensemble où se fondent une multitude d'impressions particulières et qui suscite pour se transmettre tous les prestiges de la fiction créatrice! Et voilà qui touche à un problème brûlant d'aujourd'hui : la vérité sur la guerre nous est-elle donnée par la multitude infinie des faits de détail notés dans les carnets ou bien par les œuvres d'art composées et achevées?

« Tous les carnets de route rédigés par les guerriers de Troie se sont perdus au détour des siècles. Il ne reste que l'Iliade. » Il me faudrait un volume pour m'exprimer sur cette question, à demi-insoluble comme toutes celles où le mot « vérité » entre en jeu! Après tout, faut-il absolument choisir entre les faits bruts et les œuvres d'art? Il se peut que les deux séries se corrigent l'une par l'autre. Je sais bien que l'humanité ne se passera jamais de la « vérité poétique » ni de la « vérité légendaire ». Mais je sais aussi qu'il faut en voir le risque. « Vérité poétique » et « Vérité légendaire » tendent assez souvent à émousser la pénétration du regard qui veut voir à tout prix dans ce que Stendhal nomme « les vrais motifs des actions humaines ». Mais quelle aspiration humaine ne comporte pas son risque?

M. Henri Mazel continue la publication de son théâtre. Le tome II avec **le Khalife de Carthage et l'Hérésiarque** nous apporte des pièces qui virent le jour entre 1890 et 1897. Mon distingué confrère M. Louis-Rochard-Mounet vous présentera ces pièces avec tous les commentaires nuancés qu'elles méritent. Je les considère ici comme faits littéraires qui prennent place dans l'histoire du grand mouvement symboliste. Nous sentons immédiatement dans ces pièces une volonté qui fut celle des symbolistes dans tous les domaines : créer non point des œuvres conformes au modèle banal et relâché que désire instinctivement la majorité des spectateurs et des lecteurs, mais donner une forme concrète et pure à un modèle idéal qu'on porte dans l'esprit. Les pièces de M. Mazel révèlent immédiatement ce noble souci. Je me suis arrêté en particulier sur l'*Hérésiarque* qui me semble très caractéristique. Une fresque historique somptueuse avec des chatoiements et des splendeurs de vitrail et qui fait vivre de grands conflits intellectuels. La marque de l'époque symboliste réside dans la création d'une atmosphère de mysticité et de subtilité qui lui appartient en propre. Vous verrez dans cette pièce se combiner en jeux irrisés les trois concupiscences de la chair, du savoir et de l'ambition, inextricablement mêlées l'une à l'autre, chacune d'elles étant d'ailleurs fort experte à prendre le masque de l'autre. Vous assisterez à de véritables tournois de théologie, de cette théologie qui fut un merveilleux instrument à aiguiser l'esprit des hommes! Vous verrez se construire le curieux caractère de Victorin l'Hérésiarque. Il y a bien du plaisir à suivre dans ses replis cette conscience d'hérétique-type, d'hérétique symbolique! Un type humain que n'ont pas étudié nos classiques et pourtant un type éternel et de grand intérêt! Je m'intéresse d'ailleurs vivement à cette histoire étrange, qu'est celle des hérésies. On peut appeler cela un amas d'absurdités. Erreur! Considérées par rapport aux attitudes foncières de l'esprit humain, les hérésies sont bel et bien l'ensemble le plus captivant de documents humains qui se puissent rêver. Vous pensez bien que la Femme vient se mêler à cette atmosphère moyenâgeuse, mystique et théologique. Je ne vous dirai rien d'Astéria.

Les **Soirées de Paris,** de M. Maurice Martin du Gard, nous

apportent ses impressions sur les pièces qu'il vit représenter en 1930 et 1931. A lire ce livre, j'éprouvai un sentiment singulier! J'ai vu représenter un certain nombre de ces pièces; il en est que j'avais oubliées, au point même que je n'avais plus souvenir de les avoir vu représenter. Chose curieuse, la plupart des pièces étrangères représentées au cours de la même période restent assez vivaces dans mon esprit! Ce fait aurait-il une signification? J'ai songé parfois à une forme de critique peut-être fort décisive dans son apparente simplicité! Il y a des œuvres qui s'accrochent obstinément à l'esprit; on les retrouve en soi un an, dix ans après les avoir rencontrées; d'autres s'évaporent avec une facilité déconcertante! Appliquez ce critère aux pièces du théâtre moderne; il serait édifiant! M. Maurice Martin du Gard possède son ton particulier de chroniqueur : politesse, courtoisie, allure un peu ironique, un peu détachée et un peu nonchalante. Et puis de temps en temps, un coup de griffe et c'est à nouveau patte de velours. Il arrive que ce coup de griffe n'est pas déplaisant. Oyez ceci :

M. Fabre est le meilleur homme de la terre, et un administrateur incomparable. Quand je pense qu'on a pu songer à le précipiter au Conseil d'Etat ou dans un musée! Un musée, comme si la Comédie d'abord n'en était pas un! Ce n'est pas Copeau qui aurait inscrit *la Belle Aventure* au répertoire; ces mots plaqués d'une façon automatique et qui vous crispent le visage toutes les deux minutes d'un sourire pas fier de lui, — je parle pour moi, — cette fabrication mondaine, en série, de petits personnages et de petits caractères qu'une anecdote osée anime en se jouant devant les abonnés aux anges, il nous en aurait privés, l'affreux puritain.

Mais qui fut plus cruel pour lui-même que Robert de Flers lorsqu'il formula les principes de son théâtre : « Choquer un peu et rassurer tout de suite », faire apparaître au lecteur des « écueils menaçants » qui se révéleront ensuite « délicieusement capitonnés »?... Ce théâtre que se propose d'être une fabrique « d'écueils délicieusement capitonnés »; quelle industrie, grands dieux!

Estime mêlée de quelques épines pour M. Jules Romains. Réserves pertinentes sur les personnages de M. Amiel, un

portrait bien enlevé de Drieu La Rochelle et pour la *Judith* de M. Giraudoux le ton presque dithyrambique! « L'intelligence et la volupté de la vie n'ont pas de poète plus adorable. Il renouvelle un art dramatique embourbé, aberrant ou sclérosé. »

Voire! s'écrie tout aussitôt M. Alfred Mortier (**Quinze ans de théâtre 1917-1932**). En face de cette *Judith* que M. M. Martin du Gard admire fort, M. Alfred Mortier ne se laisse pas aussi facilement imposer l'enthousiasme. De l'histoire de Judith, M. Giraudoux aurait fait « un prétexte à feu d'artifice parodique ». Une suite de variations autour de Dieu, de la religion, de l'armée... Un jeu d'anachronismes à la manière de Meilhac et Halévy et de Jules Lemaître « dont M. Giraudoux semble l'héritier en ligne directe (l'ironie normalienne) ». Qui donc nous donnera enfin la définition de « l'esprit normalien », dont l'élasticité finit par m'étonner? Jules Romains fait rire: canular normalien! Giraudoux jongle: ironie normalienne! Claudel, en état de transe, fait ruisseler ses versets exaltés: verbosité et amplification normaliennes. Le bienheureux « esprit normalien », c'est le chapeau dont le prestidigitateur peut sortir des montres, des drapeaux, des fleurs et des lapins!

Le livre de M. Mortier est riche. C'est une véritable encyclopédie de l'effort théâtral de 1917 à 1932. C'est une mine de renseignements et de jugements, non seulement sur le théâtre moderne, mais sur force pièces d'autrefois qu'on reprend de temps en temps sur nos scènes d'aujourd'hui. Des appréciations qui s'efforcent d'être équitables; les discussions bien dirigées sur les points essentiels, un esprit critique à la fois libre et accueillant, voilà qui frappe de prime abord. Je vous avoue que je me suis fort diverti à lire les comptes rendus des pièces nouvelles représentées pendant la guerre! Quels documents! Quelle révélation de l'Ironie qui vit aux profondeurs du monde! Pourquoi les époques héroïques se prêtent-elles si bien à l'épanouissement de tant de cocasserie! Quelles mixtures ces pièces où les préoccupations patriotiques prennent les formes les plus saugrenues pour se mêler aux questions de coucherie! Des poilus qui font plus que leur devoir de héros! Et pourquoi? Par amour de leur belle, bien sûr! La

voilà bien la réalité saisie toute vive! Des infirmières aux costumes aguichants avec des âmes emplies de problèmes surcornéliens, tant que vous voudrez! Quelle passion de sacrifice! Et ces angoisses quand une pure héroïne est obligée de se demander si celui qu'elle aime n'est pas un espion! On dit que la littérature est « l'expression de la société ». Quel miroir! Je ne sais si tous les dés sont pipés dans le jeu d'ici-bas, mais je sais que la littérature est une merveilleuse fabrique de miroirs déformants!

Çà et là, d'heureuses formules :

En fait, *Marion de Lorme* est un mauvais film de cinéma, mis en vers par un poète extraordinaire.

M. Mortier pense que François de Curel a posé et résolu « des problèmes importants » dans son théâtre. J'ai parfois l'impression de ce genre de problèmes qu'on croit trouver dans la vie après avoir lu des livres de vulgarisation scientifique.

Ce que j'ai le mieux aimé dans ce livre, ce sont peut-être maintes remarques d'ordre général sur la vie et les problèmes du théâtre. J'ai fort apprécié en particulier une étude sur l'importance et le danger pour un dramaturge de ce qu'on dénomme « le métier ».

Ecoutez maintenant un homme qui s'est fait un grand nom dans l'histoire du théâtre contemporain (*Antoine :* **Le théâtre. Tome II**). On peut ne pas admirer en bloc les tendances qui furent jadis celles de M. Antoine au temps de son célèbre « Théâtre libre ». On ne peut lui refuser une vive reconnaissance pour la manière dont il fit passer sur le théâtre des souffles de renouveau. Il eut la foi, le courage et l'allégresse. Il fut un animateur et même lorsqu'il se trompait il éveillait la vie sur son passage. Il travailla en des temps difficiles, mais ces temps étaient généreux auprès de ceux qu'il nous faut traverser. Le groupe des jeunes écrivains de théâtre qu'il conduisit vers la gloire et le succès était fort mêlé et j'avoue par exemple qu'il m'est impossible d'accorder le moindre intérêt aux pièces de Brieux; n'empêche qu'Antoine fut dans son domaine celui qui prononça comme il convenait et au moment opportun les trois mots: « Lazare, lève-toi ». Les quel-

ques hommes qui sont capables de cet exploit méritent l'admiration.

M. Antoine, avec modestie, prétend qu'il n'a eu d'autre ambition que « de réaliser un document utile ». L'ouvrage est en effet l'histoire du théâtre contemporain qui se compose sous nos yeux au cours d'une suite de notes quotidiennes rédigées par un homme intimement mêlé à la vie du théâtre. On verra que M. Antoine a suivi de près et dès leurs débuts des écrivains appelés à un bel avenir comme Duhamel et Romains. On entend les échos des luttes et des déboires que lui valut sa mémorable direction de l'Odéon! On le voit essayant, peut-être avec quelque méprise, d'imposer une luxuriante mise en scène aux pièces classiques. Il sait admirer et donne par exemple des lignes enthousiastes sur la magie de Sarah Bernhardt, qui mit tant de génie au service de tant d'écrivains médiocres! Je venais de voir jouer *Les Temps difficiles*, de M. Bourdet, lorsque je lus la page admirative de M. Antoine sur la « Prisonnière »... Il se peut que je juge mal de « la chose théâtrale », car je trouve *les Temps difficiles* une pièce inférieure à *la Prisonnière*. Je crois que M. Bourdet a de beaux dons d'homme de théâtre; je suis moins sûr qu'il soit foncièrement un vrai tempérament satirique! Mais je ne veux pas pénétrer dans le domaine du juge perspicace et délicat qu'est M. Pierre Lièvre!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Charles Péguy : *Les Tapisseries : Eve*, Gallimard. — Marie Batilliat : *Poèmes*, Fasquelle. — René Guilleré: *Funiculaire*, Messein. — Jules de Montmorot: *Sonnets Italiens*, 2 tomes, René Helleu et, à Rome, Léo S. Olschki. — Jean Bordeaux: *Amitié des Choses*, Messein.

Dans la série en cours de publication des *Œuvres Complètes* en 15 volumes, le présent volume, inédit, dans la série **les Tapisseries, Eve** apparaîtra au septième et la troisième des Œuvres de Poésie. *La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc, la Tapisserie de Notre-Dame*, empliront le tome VI avec *le Mystère des Saints Innocents;* les autres Mystères occuperont le cinquième. Tel l'ensemble de l'œuvre poétique de Péguy. Péguy était curieux de toutes les manifestations de l'esprit. Il s'essaya à toutes, impatient d'y exprimer au mieux ses aspirations de justice, de bonté humaine, de foi

en la grandeur possible de l'homme, son respect des traditions et son culte fervent en l'avenir, en la continuité de sa race. Un élan sincère le transportait dans la vision, soutenait, amplifiait ses songes où se mêlaient les considérations sur le présent à l'amour qui le ramenait aux gloires et la beauté du passé. Très justement appelait-il ses longues suites de poèmes des tapisseries: avec une assiduité calculée et têtue, il conduisait d'un bout à l'autre bout le fil de sa pensée, le confrontant, la ramenant, le confondant à d'autres où il semblait se perdre, mais toujours il le dégageait, le menant à son gré et l'achevant selon ses desseins. C'est sans reprendre haleine que l'auteur a achevé ces trois cent vingt pages dont chacune présente six strophes de quatre vers. Plus de sept mille vers d'une seule venue. N'est-ce prodigieux? Une conception chez un de nos contemporains analogue en cela à celle des auteurs de chansons de Geste, quel étonnement et quelle obstination! Certes, Charles Péguy n'ignorait pas que le lecteur de nos jours supporte mal la longueur de pareilles compositions, il savait que, à tort ou à raison, l'art de notre siècle se fonde sur le choix plutôt que la surabondance, sur la suggestion plus ou moins rapide d'un thème ou sujet plutôt que sur son exhaustion. S'il passait outre, c'est qu'il le voulait, et à coup sûr il y avait réfléchi, c'est qu'il comprenait qu'il s'exprimait de la sorte en concordance avec ce qu'exigeait de lui son tempérament personnel et que se soumettre à d'autres formules ou à un autre mode c'eût été trahir et s'avilir par lâcheté. La qualité maîtresse de Péguy, en vers, en prose, aura consisté à ne rien craindre, à s'interroger sans cesse jusqu'au fond de la conscience, et à répondre sans feinte ni réticence. C'est par là qu'il est grand et respectable. C'est par là que son œuvre dure, et par là que son action, durant sa vie, fut si puissante et se poursuit encore. La franchise de ses idées et de ses propos, il l'encourageait, l'accueillait chez autrui. Quelques-uns des anciens collaborateurs aux *Cahiers de la Quinzaine* n'en ont pas, semble-t-il, absolument aboli le souvenir. Qu'importe, à côté de ce rôle d'animateur et, dans ses polémiques et dans ses écrits critiques ou de sociologue, de révélateur, ce que peut être la valeur propre de sa poésie? Qu'on

en pense ce que l'on voudra, l'audace de la tenter n'est pas d'une ambition commune; cela lui assure à tout jamais l'admiration et la sympathie des esprits encore sincères. Avoir accompli son œuvre, sans reproche et sans faiblesse, sans se plier aux goûts de son temps, aux flatteries de la vogue, aux attirances des honneurs et de la richesse, l'exemple suffit et le souvenir de l'homme reste sans tache, bien que l'idée qu'on peut avoir d'un artiste véritable, d'un poète vrai et pur, diffère, à mon avis, considérablement de l'image qu'il nous en donne par ses réalisations.

Est-il rien de plus émouvant que ces **Poèmes** par Marie Batilliat, découverts, après sa mort, par son mari, notre vieil et cher Marcel Batilliat, qui, non moins que tous ses proches, que tous ses intimes, ignorait qu'elle en eût écrit? Telle était sa modestie exquise et délicate. Une merveilleuse pudeur lui faisait refouler en elle-même les émotions de son cœur; on en recueille aujourd'hui l'expression profonde en effusions comme concentrées et contenues dans ces vers où se lit l'histoire de toute une existence de dévouement et de probité. *Heures graves*, retour vers le passé,

> O robes, je vous vois, robes que j'ai portées...

elles succèdent, ces heures, aux heures du *Clair Matin*, jeunesse radieuse, premières promesses ou réalisations du bonheur. Quelle noblesse encore généreuse et confiante durant les longues années du *Cauchemar* où seule se fait jour la haine de la haine! Elle revient à la *Ferveur* jusqu'enfin au moment où s'allonge vers elle *l'Ombre du Soir* qui s'approfondit en ce *Triste Souvenir* et ce poème votif, *Appui*, que Marie Batilliat écrivit, paraît-il, le 18 avril 1933, la veille de sa mort imprévue.

Si **Funiculaire,** recueil posthume des poèmes en prose de René Guilleré, ne renouvelle guère, après Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé, l'esthétique de ce genre de poésie, ou plutôt ne l'élargit pas, malgré tels morceaux bien venus et des visions de voyage, des notations surprenantes et vives ou violentes, la préface de son fervent ami Léon-Paul Fargue qui a, lui, autrement et de façon toute originale, composé des poèmes en prose inoubliables, est infiniment attachante et

d'un bon sens à la fois vrai et sensible, sur ce motif: « La France est un pays de poètes. Le Français n'aime pas le poète... »

Sonnets d'Italie... « ces deux cent vingt-cinq sonnets imités de l'italien par Jules de Montmorot, ont été imprimés dans les deux langues, par les soins de son fils le docteur Victor de Montmorot, qui en a confié l'édition à René Helleu... » Ils sont répartis en deux tomes: le premier va de Jacopo da Lentino, Guido Guinicelli, Guittone d'Arezzo, par Guido Cavalcanti, Dante Alighieri, Cino da Pistoia, Orcagna, Boccaccio, Petrarca, Lorenzo dei Medici, Sanazzaro, Bembo, Ariosto, Michelangelo Buonarroti et maints autres jusqu'à Torquato Tasso, Marini et Claudio Avellini au dix-septième siècle; le second va de Salvator Rosa à Giosuè Carducci. Le panorama est magnifique et, semble-t-il, assez complet sur cette extraordinaire efflorescence du sonnet italien depuis l'origine jusqu'à nos jours. Les traductions ou, plus exactement les imitations françaises sont précises, exactes, remarquables. Et ce n'est point chose aisée, à coup sûr, de traduire un sonnet original dans un sonnet d'une autre langue. La réussite de Jules de Montmorot est, à ce point de vue, exceptionnelle; ce n'est pas son mérite unique. Pierre de Nolhac, à qui est due la trop succincte et magistrale étude placée en guise de préface au-devant de cet ouvrage, dit fort bien que « l'histoire du sonnet italien reflète successivement toutes les évolutions de la sensibilité et des goûts littéraires. » Il nous rappelle que la forme fixe qui est la meilleure et la plus stricte de ce court poème a été recommandée par Tebaldeo au déclin du « Quattrocento », en même temps qu'il conviait les sonnettistes à faire converger tout leur effort sur le dernier tercet et même sur le dernier vers.

Jean Bordeaux (1906-1933) fut le neveu de l'académicien dont on connaît le nom, Henry Bordeaux. Il était donc assez convenable qu'une préface de l'oncle exposât sa douleur et préparât à la lecture des poèmes qui suivent. Cette préface serait facilement un objet de raillerie, Henry Bordeaux n'est pas très au fait de l'évolution de la poésie française ni de la valeur généralement accordée à plusieurs de nos poètes

les meilleurs. Il croyait, par exemple, que le nom de notre très cher et admirable Stuart Merrill était oublié, bien qu'il eût gardé le souvenir d'avoir rencontré l'homme qui lui était sympathique, je ne sais plus où. Passons. Il vaut mieux savoir que le poète qui se cherchait en Jean Bordeaux l'estimât et le lût entre le grand Verhaeren et aussi Charles Guérin. Sans doute aurait-il été sage de n'offrir au lecteur qu'un choix attentif des essais et productions de ce studieux et sensible apprenti-poète. Mais qui se serait cru autorisé à le faire? On le sent se conquérir sur lui-même et sur ses influences. Il eût assurément donné quelque chose de valable, s'il avait vécu. Il est mort à vingt-sept ans, à peine émancipé d'une éducation toute bourgeoise et probablement normalienne. Il lui fallait accorder un délai avant de se reconnaître. Les confidences encloses aux lettres que reproduit la préface découvrent du moins à quel point il était réfléchi, enthousiaste et sincère. Et ce sont, en résumé, les meilleures pages de ce gros livre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel: *Le Jardin des bêtes sauvages*, Mercure de France. — Binet-Valmer: *Maîtres du monde*, E. Flammarion. — René Jouglet: *Le jardinier d'Argenteuil*, Bernard Grasset. — Bernard Nabonne: *La Magicienne*, Editions de France. — Gabriel Chevallier: *Clarisse Vernon*, Editions Rieder. — François-Paul Raynal: *Au fil de la Sumène*, Librairie Orobitz. — François Duhourcau: *Le roman de Roncevaux*, Editions Excelsior.

Avec **Le Jardin des bêtes sauvages,** M. Georges Duhamel nous donne le deuxième volume de la « Chronique des Pasquier », et il en accompagne la publication de *Remarques sur les mémoires imaginaires* qui pourront, je pense, servir de préface non seulement à cette chronique des Pasquier elle-même, mais à son œuvre romanesque tout entière. M. Duhamel se défend d'avoir voulu écrire, ici, sa propre histoire, et il se montre convaincu — je le suis comme lui — qu'on ne peut jamais appréhender la réalité; que c'est folie ou sottise que de s'y essayer. On l'approche, on la circonscrit, puis, si l'on peut, on la survole et c'est ainsi qu'on se révèle un grand artiste. La vérité brute (« la chair crue », selon l'expression du père et du frère de Salavin)

est nourriture d'esprits grossiers ou blasés. Pour la rendre délectable, il faut la cultiver avec un soin jaloux comme ces pêches qui — au cours d'un dîner (M. Henri Bachelin nous rappelait, un jour, cette anecdote contée par Gozlan) — fournirent à Balzac l'occasion de rabattre la superbe de Vidocq. L'ancien forçat, devenu policier, prétendait qu'aucune histoire inventée n'a jamais valu une histoire vraie. « Les histoires vraies, lui répondit Balzac, je les compare aux brugnons dont la pulpe est coriace et amère; les histoires inventées aux pêches savoureuses que l'on a obtenues en cultivant ces fruits sauvages. » C'est le bon sens même. Mais il faut entendre M. Duhamel plaider à son tour la cause de « la reine des facultés », l'imagination (qui n'est point celle, cela va de soi, de l'intrigue ni des péripéties, mais du détail sensible, du trait qui s'enfonce profondément dans la mémoire). Quelle sûreté, sous une élégante nonchalance, dans la façon de dire! Et comme cela fait plaisir de voir un écrivain assez assuré de la sympathie de son auditoire pour s'exprimer avec cette liberté! Rien ne l'arrête ni ne le presse. Tout *semble* lui être devenu aisé, et plus *naturel* que nature... *Le jardin des bêtes sauvages* nous conte l'adolescence de Laurent Pasquier que nous avons connu enfant dans *Le notaire du Havre*. La famille (« le clan ») habite, à présent, tout près du Jardin des Plantes (d'où le titre choisi par M. Duhamel), rue Guy-de-la-Brosse, un appartement exigu, mais qu'élargit à l'infini la musique de Cécile. Comme sur la sainte, sa patronne, l'ange des harmonies divines veille sur cette sœur de Laurent, mais il a pris provisoirement la figure d'un grand diable de mélomane inspiré, venu des pays du Nord. Entre la solitude altière de la pure Cécile, et celle si douloureuse de sa tendre mère, Laurent s'initie aux laideurs de l'existence — et je dirais du péché, si je ne craignais de déplaire à M. Duhamel ou de trahir sa pensée. L'adolescent s'avise que la religion de la science a ses mauvais prêtres ou qu'elle n'est pas ce qu'un vain peuple pense. D'autre part, une pénible découverte où il joue (la coïncidence est curieuse) un rôle non sans analogie morale avec celui du petit Bastide de M. Jules Romains, dans *Les Humbles*, le force à dépouiller son père du prestige dont il le

parait. Un bien curieux homme, ce gaillard enfiévré d'optimisme, et qui se refuse à vieillir ou plutôt qui ne parvient pas à se délivrer de l'illusion de la jeunesse... Tandis qu'il court après un diplôme médical, on continue de tirer le diable par la queue, rue Guy-de-La-Brosse, et toute la *gentillesse* de M. Duhamel n'empêche qu'une impression pénible ne se dégage de cette peinture d'une famille humiliée et réduite à la gêne par la faute d'un chef trop léger. Je viens d'écrire le mot *gentillesse*. Je n'en saurais trouver de meilleur pour caractériser le mélange de poésie familière et de douce malice que M. Duhamel a répandu dans son récit. Jamais rien de brutal dans ce récit, où le pathétique même semble vouloir tourner à l'élégie. Une brume dorée enveloppe, ici, les choses les plus scabreuses. La virilité de l'inspiration est optimiste et souriante. Mais comme M. Duhamel qui est volontiers disert, sait user à propos de l'ellipse! Et puis, il y a la musique qui plane sur ce nouveau tome de la chronique des Pasquier. Elle en est l'âme. Elle lui confère, à mon avis, un sens supérieur — et très profondément humain.

Nous retrouvons Nortel, le héros de *Aujourd'hui, un homme* et de *La Luxure* dans le nouveau roman de M. Binet-Valmer: **Maîtres du monde.** A Divonne où il s'est retiré pour calmer ses nerfs surexcités, le redoutable milliardaire reçoit la visite d'Adhéaume (l'homme des bas Adhéaume et de la presse Adhéaume) accompagné de son féal ou de son *client*, le romancier Octave Mansard. Pour poursuivre son effort, c'est-à-dire pour soutenir son ambition, Adhéaume, qui a quelque chose du physique, à défaut du génie, de Napoléon, voudrait de l'argent — une bagatelle: cinq millions de dollars... Mais pour les obtenir, il faudrait qu'il promît de mener campagne dans ses journaux en faveur de la *Precious oil* et d'aider à faire de la France la vassale des Etats-Unis... Quoi! ce grand patriote?... Il se résignerait cependant à cette honte, non sans avoir essayé de se tromper sur la pureté de ses intentions, si — prompt à se reprendre après s'être montré trop souple — Mansard ne cassait les vitres, et si un drame d'un caractère symbolique n'éclatait à point nommé pour rompre le débat entre l'Américain cynique et

le Français mégalomane... M. Binet-Valmer a révélé toute sa maîtrise dans la traduction de ce débat qu'il s'est donné l'air de sténographier. « Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli... » L'auteur du *Plaisir* semble s'être souvenu de la fameuse règle des trois unités en composant son récit qui (presque tout en dialogues, d'ailleurs, comme une pièce de théâtre) se passe en moins de vingt-quatre heures, au même endroit, et ne développe qu'un thème unique. Mais la puissance de ce récit en est accrue. Elle est faite, à la fois d'un haut idéalisme moral et d'une ironie dont la cruauté n'exclut pas l'indulgence ou la charité.

Le jardinier d'Argenteuil, par M. René Jouglet, tient, à la fois, du conte philosophique et de la satire sociale. C'est un récit de qualité et qui pourrait être donné comme un modèle du genre s'il ne péchait en son beau milieu, par un excès de merveilleux ou un défaut de crédibilité. Excellente, en effet, m'a paru toute la partie de l'ouvrage de M. Jouglet où l'on voit le père Tulipe vivre comme un rentier modeste, à flanc de coteau, au-dessus de la boucle de la Seine, là-bas, du côté d'Achères... Rien de plus réjouissant que le tran-tran de ce faux-monnayeur à la petite semaine (il fabrique des billets de dix francs qu'il écoule en achetant, par exemple, des brins de muguet, le premier mai); et le tableau qu'en fait M. Jouglet est admirable pour la finesse et la sobriété du trait. L'humour, en revanche, s'enfle trop brusquement, par la suite, quand le bonhomme, s'étant laissé corrompre par ses complices, tire de gros *fafiots* puis fait, à Monte-Carlo, la rencontre d'une Altesse à laquelle il gagne une fortune au jeu. Par bonheur, l'ironie se resserre de nouveau, quand Tulipe s'avoue vaincu par la République qui le passe dans l'art de faire de l'inflation, comme elle a passé le timoré Philippe le Bel qui ne forçait qu'un peu la dose de l'alliage dans ses pièces d'or et d'argent... Ruiné, notre gaillard rentre à Argenteuil dans sa bicoque qu'une marchande de lait, maigre et lubrique comme une chèvre, avait gardée pendant son absence.

La magicienne, par M. Bernard Nabonne, est un bon roman de vrai romancier, et dont nulle ambition extra-romanesque ne déjette la belle venue. Le Béarnais Adolphe

Courbères, enfant de fille et pauvre, a été pris en tutelle par le père Hourcade qui a du bien et une belle demoiselle. A cause de la demoiselle, Adolphe dompte ses instincts d'outlaw et fait prospérer le bien, jusqu'au jour où on lui ôte des dents la récompense qu'il savourait déjà: la possession de sa magicienne. Dès lors, il retourne avec rage aux lies dont on n'avait voulu le désenliser qu'à demi, trousse les femmes, contrebat aux élections les « honnêtes gens » et, plus généreux qu'eux, sauve de la noyade le mari qui lui a volé sa place. Plus primitif, malgré l'empreinte sur lui de leurs disciplines, il viole sa toujours aimée quand il en trouve l'occasion, pour découvrir trop tard qu'on brûlait pour lui du même feu sourd dont il brûlait. Au lieu d'un couple liant son bonheur à la sauvegarde des traditions, il n'y a plus que deux victimes, deux vies faussées et qui en auront faussé d'autres à la ronde, par une inexorable loi. Les scènes à violence concentrée abondent au long de ce récit de forte sève.

M. Gabriel Chevallier qui, récemment, attirait sur lui l'attention avec un récit de guerre, *La peur,* publie aujourd'hui un roman honorable, composé avec adresse, mais dont l'originalité n'est point frappante. C'est l'histoire d'une provinciale, **Clarisse Vernon,** qui, mal mariée, trompe son époux avec un jeune homme. Celui-ci, surpris un jour dans un rendez-vous, tue le mari de Clarisse. Clarisse s'accuse à sa place, tandis qu'il s'exile au Congo et y trouve la mort. Clarisse convole de nouveau; mais c'est pour commettre, cette fois, le crime dont, naguère, elle s'était chargée... Il est vrai qu'elle se fait justice. Voilà du romanesque. M. Chevallier en déguise l'artifice sous un style tantôt noble: « Quant aux femmes... elles enfantent et perpétuent; dans leurs flancs elles forment les successeurs de la raison sociale Vernon et fils... »; tantôt pathétique: « Vous comprendriez si vous aviez contemplé la femme dont je parle », mais toujours empesé, comme on voit.

J'ai pris beaucoup de plaisir à la lecture des récits sans prétention que M. François-Paul Raynal a réunis sous ce titre **Au fil de la Sumène** et qui évoquent le pays d'Auvergne. M. Raynal, en contant quelques histoires et quel-

ques légendes d'une de nos provinces les plus pittoresques, s'est donné la joie de revivre ses souvenirs d'enfance. Cela est sensible à la fraîcheur de ses accents. On n'ignore rien avec lui des aîtres de la maison, ni des plats que mangent les convives. Mais l'art n'est pas absent de sa minutie. Il sait être alerte, en effet, tout en reproduisant avec application les moindres détails de ce qu'il a vu et entendu.

Dans la première partie de son récit, **Le roman de Roncevaux,** M. François Duhourcau fait un exposé des plus récentes recherches de l'érudition sur la grande légende. Elle est née parmi les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, dans les abbayes-refuges des Pyrénées où ils prenaient gîte. Dans la deuxième partie, il nous offre une traduction fragmentaire du poème, avec explications. Dans la troisième, enfin (quelque peu en l'air, par rapport aux deux autres) il entonne un los en l'honneur du Basque, dans le passé et dans l'avenir, grand par la vertu de son entêtement conservateur. Y a-t-il là un roman, même au sens qu'on donnait au mot du temps des chansons de geste? Non; une thèse de lettres, très soignée d'écriture, avec la pointe de régionalisme tendancieux qu'il n'est pas passé de mode d'arborer.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Temps Difficiles, comédie en quatre actes de M. Edouard Bourdet, au théâtre de la Michodière.

J'ai assisté à l'une des toutes premières représentations des **Temps difficiles,** la nouvelle comédie de M. Edouard Bourdet. Le public était suprêmement élégant. Chaque femme semblait porter une somptueuse robe neuve. On n'aurait pas cru que les temps fussent difficiles. C'était cependant au fort d'une crise ministérielle et l'émeute grondait à la porte du théâtre. Si la pièce avait reflété quelque chose de ce qui préoccupait les assistants, elle les eût fait vibrer frénétiquement : ils y étaient tout prêts. Malheureusement, moins actuelle qu'ils ne l'attendaient, elle ne tenait pas tout à fait les promesses de son titre. On lui reconnaissait toutefois des mérites que je vais dire.

Un grand poète, qui voulut bien me communiquer son avis sur la pièce me dit : « Elle est admirablement bien faite ». Un grand avocat que je rencontrai aussi, me dit de même : « C'est vraiment très bien fait ». Une des plus jolies femmes de l'assemblée, à qui j'eus la bonne fortune de présenter mes hommages, trépignait d'aise : « Comme c'est bien fait, disait-elle avec exaltation ». Un de mes confrères de la critique, un de ceux qui comptent, m'a dit, en me regardant bien dans les yeux à travers son binocle : « Il faut reconnaître que c'est bien fait ». Et je ne sais s'il n'ajouta point : « Le bougre connaît son métier ».

Il n'y eut point que ces quatre personnes qui exprimèrent un sentiment identique, en des termes presque pareils, et l'unanimité de cette remarque finit par me frapper. Tout le monde affirmait que la pièce était bien faite, et ceux-là même en qui l'on ne saurait rien reconnaître de la compétence qu'il faut pour juger la bonne fabrication technique d'une pièce de théâtre. Cela devenait un cliché, et il semblait que les gens l'employassent soit comme un minimum d'éloges, soit pour se dispenser de circonstancier un jugement plus personnel.

Mais, par l'effet d'un curieux esprit de contradiction, à mesure que j'entendais répéter cette formule, l'idée de son inexactitude m'entrait en tête et j'en fus bientôt à penser qu'à tant de mérites qu'elle présente, la pièce de M. Bourdet ne joignait point celui d'être bien faite.

J'aimerais le démontrer. D'une façon purement académique, il s'entend, par jeu théorique et sans vouloir diminuer un ouvrage dont je pense avoir été un des premiers, au contraire, à vanter les brillantes qualités.

Mais, en vue de cette démonstration, il faut tout d'abord résumer la pièce. Faisons-le rapidement. La crise met en difficulté l'entreprise Antonin-Faure. C'est une grosse industrie provinciale, dirigée par une famille d'usiniers, qui vivent autour de leur maison comme des seigneurs sur leurs terres. Obligé, pour éviter de sombrer, d'accepter le concours de capitaux étrangers, le chef de famille, Jérôme, doit prendre certaines mesures, un peu étrangères aux affaires. Il se réconcilie d'abord avec un sien frère, dont il se sé-

para vingt ans en çà, quand celui-ci épousa une comédienne, au grand scandale de la famille. Comme Marcel, ce frère, est demeuré actionnaire de l'entreprise, il importe que les Antonin-Faure s'en assurent la collaboration, s'ils veulent conserver la majorité dans le conseil de leur entreprise renflouée.

Or, ce frère se trouve actuellement le père d'une ravissante jeune fille dont va s'éprendre l'héritier atrocement dégénéré des Laroche, autres gros féodaux industriels de la région. Chacun encourage avec un affreux cynisme cette alliance abominable qui, dans l'esprit de chacun, raffermira définitivement le crédit toujours chancelant des Antonin-Faure. Cette suprême immoralité n'a d'ailleurs point l'effet qu'on en escomptait. Atteints à leur tour par la crise, les Laroche se voient ruinés. Leur chute entraîne celle des Antonin-Faure; et le sacrifice de leur fille, qui se trouve parfaitement malheureuse avec un époux anormal, aura été d'une parfaite inutilité.

Cette aventure se déroule en quatre actes. Les deux premiers nous font connaître les Antonin-Faure. La famille Jérôme d'abord, bourgeoise, considérable, considérée, fortement dirigée par le père de famille, mais secrètement minée par des tourments profonds. Ses membres que l'intérêt joint seul, ne s'aiment guère. On s'y fait sournoisement la guerre, on s'y surveille, on s'y épie et la difficulté des temps, la menace de ruine, aggravent le malaise contre lequel se défendent vainement les esprits.

Il en va tout autrement dans la famille Marcel. Ici, la femme, l'ancienne actrice, gouverne son monde et le fait avec une heureuse énergie. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car l'aimable Marcel est la faiblesse même ; une atmosphère bohème l'environne, qui est séduisante et besogneuse, mais qui est cordiale aussi, car dans cette maison, pour faire un plus saisissant contraste, on s'aime sincèrement et l'on se montre tendrement attachés les uns aux autres.

Ces deux actes se correspondent et se font symétriquement valoir. Ils s'opposent heureusement; l'un est sombre, l'autre aimable, et ils se jouent sans entr'acte, pour que le public

perçoive bien qu'ils forment un tout à eux deux. Or, si chaque acte, comme nous l'a dit autrefois Boileau, en la pièce est une pièce entière, ou même si deux actes en sont une, ce n'est point un signe où se puisse reconnaître une excellente exécution technique: on doute que la pièce soit bien faite.

Cependant, ces deux actes qui font un tout ne forment pas une pièce, il s'en faut. Ils sont purement descriptifs et constituent tout au plus l'exposition d'une pièce, en sorte que, lorsqu'ils s'achèvent, on peut dire que la moitié de l'ouvrage est passé, mais que le drame n'est pas encore commencé et que l'on ne sait pas où l'on va.

Nous arrivons au troisième acte, enfin. L'intrigue ici apparaît, se noue et se dénoue dans le même temps. Le monstrueux mariage de la petite Antonin-Faure est envisagé, puis conclu, et il a pour effet immédiat de restaurer la fortune industrielle de la famille.

Reste à venir le dernier acte. On suppose que l'aventure financière des Antonin-Faure va le remplir entièrement et que leur maison sera définitivement renflouée, — ou perdue. Jamais on n'attendit moins une scène dans une chambre à coucher. C'est que l'auteur ici change de dessein. Il ne nous montre plus la suite logique de la pièce qui fit l'objet des trois premiers actes, il en commence une seconde où l'ancienne se rattache subsidiairement, sans lui fournir aucun supplément d'intérêt. Le destin des usines Antonin-Faure ? Allons donc, nous ne nous intéressons plus désormais qu'aux tristes conséquences du mariage de la pauvre petite à qui l'on infligea un mari si atroce.

Ainsi donc, pour nous résumer, nous voyons dans les *Temps difficiles* deux actes d'exposition sur quatre. Nous voyons ensuite une comédie qui se joue en un seul acte et, pour la terminer, un dernier acte qui dévie et qui n'apparaît point comme la suite logique des précédents. Est-ce là une pièce bien faite? Je ne le saurais affirmer. D'où vient donc que les spectateurs d'élite, dont j'ai eu la chance de recueillir les sentiments, aient été unanimes à lui reconnaître ce mérite? Voilà le problème à l'examen duquel je me proposais d'en venir et que je regrette de ne réussir qu'à poser si tard.

Sans doute voient-ils les signes d'une bonne exécution dans un certain déroulement de circonstances qui répond à leur préalable attente. Ils sont sensibles au rapport qu'il y a entre les personnages, à la façon dont ils sont présentés par l'auteur, à la diligence avec laquelle leurs entrées et leurs sorties sont ménagées, à la convenance qui se voit entre leurs propos et leurs caractères. A la façon conséquente aussi dont l'action se développe en soutenant constamment l'attention, mais en ne la déconcertant point par des péripéties trop imprévues. En somme, pour réussir à obtenir cet éloge, si flatteur en apparence, il faut présenter au public des œuvres qui ne manquent pas d'être parfaitement conventionnelles ou presque.

Aussi croyons-nous faire à un auteur dramatique un plus rare éloge en démontrant avec quelque minutie qu'il échappe en effet à cette louange un peu fade. C'est par les points où l'on signale des défauts que s'introduit la liberté d'invention, qui est un mérite d'une qualité beaucoup plus relevée.

Est-ce un tort d'étendre sur deux actes l'exposition d'une comédie qui en compte quatre? Non, si ces deux actes sont bons. S'ils contiennent des portraits vivants et singuliers, comme c'est le cas dans les *Temps difficiles*, dont le premier acte en particulier me semble le meilleur de l'ouvrage entier. Est-ce un tort de rassembler toutes les péripéties du drame dans un seul acte, si cet acte est pressant et bien conduit? Est-ce une faute de changer de sujet en cours de route, si c'est l'occasion d'un plus grand pathétique? Quoi qu'on en puisse croire, je ne suis pas si respectueux des règles pour le soutenir. Je serais enclin à prétendre plutôt que ce que j'ai de goût pour M. Bourdet tient précisément à ce qu'il a d'adresse en moins qu'on ne croit.

J'espère ne point manquer d'occasions de m'en expliquer.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Stefan Zweig: *Freud.* Stock, 1932. — Sigmund Freud: *L'avenir d'une illusion.* Denoël et Steele, s. d. (1932). — *Essais de psychanalyse appliquée.* Gallimard, N. R. F., 1933. — R. et Y. Allendy: *Capitalisme et sexualité.* Denoël et Steele, 1932.

Les exposés du freudisme pullulent, plus ou moins mêlés

de renseignements biographiques sur la carrière de son auteur. L'analyse à laquelle a procédé S. **Zweig** s'abstient de la critique souvent narquoise d'E. Michaelis (*Freud, son visage et son masque*) et reste dans l'attitude « eulogique », sans réserve admirative; elle a du moins le mérite de la pénétration. Précisons, tels qu'elle les présente, les thèmes essentiels.

Un instinct n'est pas détruit parce qu'on le réprime. (N'oublions pas que cette idée appartient aussi à notre Pierre Janet.) Il se dévie et crée un conflit, dont le sujet n'aperçoit que les apories, sans en atteindre les causes. C'est dans la prime enfance que doit être cherchée l'origine des souffrances ultérieures. La névrose enfantine est normale, en ce sens que l'enfant n'est capable que d'auto-jouissance, mais si elle persiste dans l'âge adulte, elle devient infantilisme pathologique, car ce qui est normal pour les adultes, c'est la jouissance à deux ou la libération des instincts. La sagacité du psychanalyste se compare donc fort bien à l'opération de la remmailleuse qui va chercher le point où la trame a été rompue. La guérison est obtenue quand le malade comprend, avec toute lucidité, quelle fut sa maladie, cesse de lutter contre son médecin pour lui dissimuler quelque profond secret, mais s'adonne à la sexualité normale. Tout cela est, aujourd'hui, fort connu, mais pas toujours fort bien connu. Signalons cette conclusion, que Freud a ramené la psychologie de l'abstrait à l'individuel.

L'Avenir d'une illusion, dont l'original allemand date de 1927, marque une application de la psychanalyse à l'humanité entière et à Dieu même. On y trouve le matérialisme auquel sa psychologie des instincts menait Freud; et ce matérialisme complète la théorie de la société antérieurement offerte dans *Totem et tabou.*

De même que l'auto-jouissance définit la névrose normale de l'enfance, la religion exprime la névrose normale de l'humanité avant ce que Comte appelait l'âge positif. S'y cramponner aujourd'hui, c'est de l'infantilisme, car la croyance en Dieu résulte d'une persistante nostalgie du « père ». Sur la détresse humaine et sur le rôle qu'y joue l'illusion, entrée

en nos désirs, Freud s'exprime, à son insu peut-être, comme les bouddhistes; on sait d'ailleurs que le remède par lui proposé coïncide avec le leur: lucidité complète, pleine conscience de la méprise longtemps, naturellement ignorée.

Cet ouvrage a, en outre, l'intérêt de montrer comment Freud conçoit le rapport entre l'individu et la collectivité. La civilisation, dit-il, doit être défendue contre ses membres, car toute culture implique contrainte au travail et renoncement aux instincts. Il est conforme à notre évolution que la contrainte extérieure s'intériorise en un *surmoi* qui bride les appétits et transforme l'animal en être moral et social. Mais les faibles paient ce progrès du groupe par la souffrance que leur inflige le refoulement.

Parmi les deux appendices traduits par Mme Marie Bonaparte à la fin du livre, celui sur la comparaison entre les actes obsédants des névrosés (Zwangshandlungen) et les exercices religieux, qui date de 1907, a de l'importance pour qui étudie la théorie de la religion chez le fondateur de cette psychanalyse dont un Jung extraira une conception de la vie religieuse destinée à servir de thérapeutique mentale.

On a composé ces **Essais de psychanalyse appliquée** en réunissant, pour les traduire, plusieurs études du maître, publiées dans des revues. Les amateurs d'art, de mythologie, de littérature y trouveront leur compte. Le *Moïse* de Michel-Ange s'y trouve interprété, de même que certains personnages de Shakespeare et qu'un trait de la biographie de Gœthe. Il nous semble que les explications données sur ceux qui sont criminels par sentiment de culpabilité (1915) amorcent des idées développées dans l'école psychanalytique de Paris par le docteur Laforgue. Retenons, dans l'article « Une difficulté de la psychanalyse » (1917), le rattachement de la psychanalyse à la pensée de Schopenhauer. Sa « volonté inconsciente équivaut aux instincts psychiques » de Freud, et il a, lui aussi, « en des paroles d'une inoubliable vigueur, rappelé aux hommes l'importance toujours sous-estimée de leurs aspirations sexuelles ». Enfin, l'intérêt du psychiatre pour la linguistique apparaît dans une enquête sur cette notion si allemande, *das Unheimliche,* ainsi que dans une étude

sur l'emploi, par les langues anciennes à partir de l'égyptien, d'expressions formées au moyen de deux termes contraires.

Le docteur et Mme Allendy ont, en collaboration, rédigé des pages toutes chargées de faits, de réflexions et d'espérances réformatrices (**Capitalisme et Sexualité**). Comme Freud, ils tiennent l'homme pour mené par ses instincts, qui sont de deux sortes opposées: ceux de possession, ceux de procréation. La vie affective se subordonne à la vie économique: il y a là tout le contraire d'un progrès. La civilisation a donné à nos contemporains une orientation vicieuse: la religion les a détournés de la sexualité normale; la finance a concentré leur intérêt sur l'argent et la possessivité. Le salut est de rendre à l'amour sa valeur véritable. L'analyse des formes successives de l'institution matrimoniale, qui aboutit à une crise aiguë, se termine par l'éloge du mariage soviétique, par lequel, assure-t-on, est réalisée l'égalité absolue des droits. Le mariage se socialisera. Quant à la prostitution, elle se fonde, chez l'homme, sur ses instincts, chez la femme sur une névrose (haine de l'amour comme sentiment, rancune contre le mâle, tendresse maternelle pour le souteneur): elle est « une résultante psychologique » plutôt que le résultat de facteurs sociaux. Cessons de l'organiser socialement pour des raisons économiques. Restreignons les naissances (sans doute le docteur Allendy pense-t-il à d'autres peuples que le nôtre?). Nous voici au seuil d'une logique de socialisation; l'instinct d'acquisition devra se dériver sur d'autres valeurs que l'argent. Sachons bien que la réglementation économique, nationale et internationale, sera le seul moyen de libérer les sentiments. L'émancipation de la femme exige l'abolition du capitalisme: telle est l'idée foncière et la conclusion explicite du livre. Quand l'Etat sera substitué au père dans la fonction économique, les unions, dégagées des contraintes financières, gagneront en dignité.

Autant de thèses qui sont appelées à être passionnément discutées. Pour ne pas risquer de trahir les auteurs, nous n'avons fait qu'user de leurs expressions mêmes en résumant leurs idées.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Camille Vallaux: *Mers et Océans;* Bibliothèque générale illustrée, Editions Rieder. — Jean Rostand: *Les Problèmes de l'Hérédité et du Sexe,* même Bibliothèque. — G. Bohn: *Reproduction, Sexualité, Hérédité;* Hermann.

Depuis plusieurs mois, je voulais parler ici du livre de Camille Vallaux, **Mers et Océans.** Autant que possible, je réunis dans une même chronique des ouvrages qui offrent entre eux quelque similitude de sujet ou de tendance; or, il paraît peu de chose actuellement dans le domaine de la Géologie et de la Géographie physique.

J'ai eu un réel plaisir à lire l'ouvrage de M. Vallaux; il vaut par sa présentation, ses qualités de style et scientifiques. Soixante planches, de fort belles photographies, entre autres: les rochers de l'île d'Ouessant, la côte de Syrie au sud de Beyrouth, ressac au port d'Haïfa, grande lame de l'Atlantique vue du pont de l'*Aquitania,* falaises de Corse, roches madréporiques en Nouvelle-Calédonie, baie de Rio de Janeiro, le Bosphore, etc., etc...

L'auteur, qui a en préparation un grand ouvrage sur la *Géographie générale des Mers,* a une réelle compétence pour tout ce qui concerne l'étude scientifique des mers.

M. Vallaux résume tout d'abord les recherches effectuées, depuis le milieu du siècle dernier, relativement à la topographie sous-marine et à la nature du sol sous-marin. Nos connaissances à cet égard sont encore insuffisantes; cependant, on peut regarder comme établis deux grands faits.

Le premier est pressenti depuis longtemps: les plus grandes profondeurs marines se trouvent, non point au milieu des Océans, mais bien au voisinage des côtes; deux longues lignes de ravins profonds se trouvent tout près des bords du Pacifique: la sonde est descendue à environ 10 kilomètres à peu de distance du Japon.

Le second fait est que le relief sous-marin est bien plus accidenté qu'on ne le pensait il y a peu d'années; il s'apparente étroitement au relief terrestre par sa structure générale; beaucoup de fonds sous-marins sont d'anciens continents, revêtus d'une assez mince couche de dépôts organiques ou minéraux.

Vient ensuite l'étude des caractères physiques et chimiques des eaux marines, et en particulier des variations de température. A cet égard, les Anglais ont désigné par « couche de discontinuité », et les Allemands par « zone de cassure », le niveau où les variations thermiques de surface, produites par les inégalités diurnes et par les inégalités saisonnières, cessent de se faire sentir. On a regardé les eaux profondes comme des « eaux fossiles » où se perpétuerait la température des périodes glaciaires.

Les Océans ont une grande influence sur les climats. Il semble que, actuellement, les points d'extrême chaleur et d'extrême froidure, *pôles de chaleur* et *pôles de froid,* ne se trouvent pas à la surface des Océans. Dans l'hémisphère nord, nous connaissons deux points, l'un en Sibérie, l'autre dans l'Amérique arctique, où le thermomètre est tombé jusqu'à —55° C. Quand aux pôles de chaleur, ils se trouvent dans les déserts tropicaux, et dans parties de ceux-ci qui sont soustraites à toute influence marine: dans le Gobi, jusqu'à +45° à l'ombre, et 63° au sol.

L'auteur expose d'une façon très intelligible les faits principaux de la dynamique marine: houle, vagues, courants de surface et de profondeur, marée, etc.

Un chapitre est consacré à la vie dans les mers, un autre aux grandes pêcheries. Souhaitons avec l'auteur que le *maritimisme moderne* devienne un agent de paix.

§

Cet ouvrage fait partie des Editions Rieder, où ont paru déjà, entre autres, *les Microbes,* par Charpentier; *les Civilisations anciennes de l'Asie Mineure,* par Sartiaux; *la Biologie des Poissons,* par Roule; *la Vie des Oiseaux,* par J. Berlioz, et tout récemment un nouveau livre de J. Rostand: **les Problèmes de l'Hérédité et du Sexe.** Comme pour tous les livres de cet auteur, c'est fort bien écrit et documenté. Soixante planches hors texte montrent : anomalies héréditaires de toutes sortes, telles que pieds à doigts en surnombre chez l'Homme; Mouches Drosophiles, objet de la plupart des recherches des généticiens; Poules et Coqs, obtenus par croisement de races différentes, etc., etc...

Coïncidence: en même temps que paraissait ce volume, la suite à *Leçons de Zoologie et Biologie générale,* **Reproduction, Sexualité, Hérédité,** sortait des presses.

D'après la célèbre théorie de Morgan (récent prix Nobel), les divers caractères d'un être résulteraient du « travail des gènes » ou particules héréditaires. Je parlais dans ma dernière chronique d'*Embryologie et Evolution,* par de Beer : cet auteur admet que les gènes, en agissant à des vitesses variables, déterminent non seulement les caractères, mais encore le moment d'apparition de ceux-ci. Par exemple:

Chez le métis, produit de croisement entre deux races différentes, il y a souvent compétition entre deux gènes opposés, et, suivant la température, l'un ou l'autre finit par l'emporter.

Chez tout individu vivant, il y aurait antagonisme entre les gènes producteurs de mâles et ceux producteurs de femelles. Si dans un ovule contenant un faible gène féminisant pénètre un spermatozoïde pourvu d'un puissant gène masculinisant, et si la combinaison chromosomique a donné lieu à une femelle, celle-ci, au cours de l'évolution individuelle, tendra à se transformer en mâle. Mais l'inversion sexuelle ne se produit pas toujours, car la vie est trop courte.

Il y aurait, semble-t-il, des gènes pour la rapidité du développement, des gènes pour la longévité, des gènes qui précipitent la mort ou gènes *léthals.* (A ce propos, il paraîtrait que l'orthographe du mot devrait être *létal* et non *léthal.* Y a-t-il lieu de corriger le latin, *lethum,* mort? Qu'en pensent les latinistes? En attendant, je continue à écrire *léthal*; Rostand de même; et aussi Guyénot et bien d'autres généticiens.)

Un exemple frappant d'un facteur léthal est le suivant: la plupart des Souris jaunes sont de race impure; elles proviennent d'ancêtres qui étaient les uns jaune pur, les autres gris pur. Or, dans chaque génération, les jaune pur tendent à réapparaître pour un quart, comme le veut la loi de Mendel, mais ils ne sont pas viables et meurent au cours même du développement intra-utérin. Le facteur jaune pur est un facteur léthal.

On ne sait encore rien sur la nature de ces gènes tout-

puissants, mais on a réussi à les localiser le long des chromosomes et on a même indiqué leurs dimensions.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS RELIGIEUSES

S. Debré: *L'humour judéo-alsacien*, Editions Rieder. — Pierre Hirsch: *De Moïse à Jésus*, la Renaissance du Livre. — Edmond Fleg: *Jésus raconté par le Juif Errant*, Nouvelle Revue Française. — Victor Giraud: *La vie tragique de Lamennais*, Félix Alcan. — A propos de Voltaire. — Mémento.

M. le grand rabbin Debré a écrit sous ce titre: **L'Humour judéo-alsacien,** un livre tout à fait charmant, plein de bonhomie, de finesse et d'humour. **De Moïse à Jésus** est un effort de conciliation et de synthèse. Pour M. Pierre Hirsch, la réconciliation de la synagogue et de l'Eglise se réalisera un jour. La préparer est la tâche que l'auteur s'est assignée,

Il convient de remercier M. Edmond Fleg de la pensée si originale qu'il a eue, en nous faisant raconter par le Juif errant l'histoire de Jésus. Livre émouvant, qui n'est point sans poser des questions, mais qui les pose dans un esprit de tendresse, de passion même. On a eu raison de dire que M. Fleg mêlait partout la vie à la critique et, à la liberté d'esprit, le sens du mystère. Bien à plaindre sont ceux qui, à propos de ce livre, feraient entendre des protestations irritées. J'ai personnellement fait en faveur de cet ouvrage une vive propagande, et je n'ai pas rencontré un catholique qui ne l'ait lu avec émotion et profit.

Tragique fut, en effet, la vie de **Lamennais,** que M. Victor Giraud, écrivain consciencieux et bien informé, nous raconte aujourd'hui. On peut d'ailleurs se demander si la perte de Lamennais ne fut pas aussi une tragédie pour l'Eglise. Toute polémique mise à part, peut-être n'est-il pas inutile de dire ce que tant de gens semblent ignorer, que Lamennais fut un très grand écrivain. On ne peut le lire sans être pris par ce style souvent incisif, toujours vigoureux, soutenu et d'une éloquente majesté.

C'est se tromper lourdement que de dire, comme on l'a encore fait récemment, que Dieu a simplement été pour **Voltaire** « l'épouvantail destiné à tenir la canaille en respect et le grand horloger nécessaire pour expliquer la machine cosmique ». On

ne peut vraiment, sans aller contre l'évidence, dire du credo voltairien qu'il est « mince ».

Que croyait Voltaire? Qu'on peut d'autant moins définir Dieu que nous en sommes empêchés par les limites dans lesquelles nos facultés se meuvent. Mais cette existence d'un Etre suprême, dont nous oublions trop souvent qu'il est esprit et que nous devons l'adorer en esprit et en vérité, Voltaire l'a toujours défendue, se séparant sur ce point des philosophes athées de son temps et sachant très bien les railleries que cette conviction lui valait de la part de Grimm et des convives du baron d'Holbach.

Il est une anecdote peu connue qui vient à l'appui de ce que j'avance ici. Le Danemark était représenté à Paris par le baron de Gleichen, qui, en 1757, alla voir Voltaire aux Délices. Un jeune auteur, réduit aux expédients, vint un jour, pendant que le baron était là, frapper à la porte du poète et, sans doute pour se faire bien venir, répondit aux questions de son hôte qu'il était garçon athée et tout à son service. « Et moi, répliqua Voltaire, j'ai l'honneur d'être maître déiste. Mais, quoique nos métiers soient opposés, je vous donnerai à souper aujourd'hui et à travailler pour demain. Je puis me servir de vos bras, non de votre tête. »

Que pensait-il de l'âme et de son immortalité? La citation suivante semble bien répondre à cette question. Je l'emprunte à une très belle conférence de M. Paul Teysonnière sur la *Religion de Voltaire:*

« Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres la sève qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles et de ses fruits. Me demanderez-vous ce que c'est que l'âme de cet arbre? Il a reçu ces dons. L'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? Qui a donné toutes ces facultés? Celui qui fait croître l'herbe des champs et qui fait graviter la terre vers le soleil. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Les germes impalpables des animaux et végétaux subsistent, se développent et perpétuent les espèces. Pourquoi ne voudriez-vous pas que Dieu conservât le principe qui nous fait agir et penser?

« Vous allez, sans doute, me demander comment, la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas. Je ne peux répondre à cette question, je n'en sais pas assez pour la résoudre. L'auteur éternel de la sensation et de la pensée sait seul comment il la donne et comment il la conserve.

« Et qui vous dit qu'il y a une autre vie? » demande Kou.

« Dans le doute seul, répond Ku-Su, vous devez vous conduire comme s'il y en avait une. »

« Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point? » objecte Kou.

Et Ku-Su de répliquer : « Je vous en défie. »

Voltaire croyait au progrès, à l'introduction progressive dans les relations humaines de plus de tolérance et de justice. La tolérance a été pour ainsi dire sa marotte. Qu'on relise ou plutôt qu'on lise — car il est de ceux dont on parle sans les bien connaître — son *Traité de la Tolérance,* et on se rendra compte de la passion qui l'animait.

Il n'y a, d'autre part, rien de plus antihistorique que de dire que le culte de la Raison est l'aboutissement naturel du rationalisme voltairien et encyclopédique. Sans parler de la distinction qu'il convient d'établir entre rationalisme et déisme, on commet une erreur bien regrettable en disant « rationalisme voltairien et encyclopédique », puisque tout justement Voltaire se séparait de ses amis sur ce point.

Avec quelle joie sa terrible ironie se serait exercée sur cette mascarade que fut le culte de la Raison! Une parole probe et courageuse se fit d'ailleurs entendre à ce moment-là.

Vous vous garderez bien de briser le lien sacré qui unit les hommes à l'auteur de leur être. Il suffit même que cette opinion ait régné chez un peuple pour qu'il soit dangereux de la détruire, car les motifs des devoirs et les bases de la moralité s'étant nécessairement liés à cette idée, l'effacer, c'est démoraliser le peuple. Il résulte du même principe qu'on ne doit jamais attaquer un culte établi qu'avec prudence et avec une certaine délicatesse, de peur qu'un changement subit et violent ne paraisse une atteinte portée à la morale et une dispense de la probité même. Au reste, celui qui peut remplacer la Divinité dans le système de la vie sociale est à mes yeux un prodige de génie. Celui qui, sans l'avoir remplacée, ne songe qu'à la bannir de

l'esprit des hommes me paraît un prodige de stupidité ou de perversion.

J'en suis bien fâché pour ceux qui ne veulent voir en lui qu'un monstre ou qui le tiennent pour un « très petit homme », mais cette parole probe et courageuse fut dite par Robespierre.

MÉMENTO. — Mgr Dutoit, évêque d'Arras: *Dupanloup,* Desclée de Brouwer et Cie. Ce choix fait dans les œuvres de l'ancien évêque d'Orléans ne sera pas sans utilité. — Edmond Joly: *La Chambre des Saints à Rome,* Desclée de Brouwer et Cie. Livre qui vient à son heure en cette année sainte et sera pour les pèlerins un précieux compagnon de route. Ils feront bien aussi de se munir du *Saint-Pierre de Rome,* du père Chéramy, paru chez Flammarion. — MM. Desclée de Brouwer et Cie nous envoient toute une série de livres: *La Communion méditée,* du père Chauvin; l'*Anthologie mystique* du père Paul de Jaegher; *Le Cardinal de Bérulle, maître de vie spirituelle,* du père Claude Taveau; l'*Ave Maria avec Bernadette,* du père Piacentini; *Marthe de Noaillat,* par Simone de Noaillat, Ponvert. — Georges Goyau: *La Femme dans les Missions,* Flammarion. — Heering : *Dieu et César,* traduction d'Henri Mochab, préface d'André Philip. — Dom Chevallier, moine de Solesmes, s'est consacré à saint Jean de la Croix. Il publie chez Desclée de Brouwer et Cie les *Mots d'ordre* de ce saint et son *Cantique spirituel.* — Les Editions Spes publient la *Personne de Jésus,* c'est-à-dire les conférences faites à Notre-Dame par le père Pinard de La Boullaye.

A. BARTHÉLEMY.

VOYAGES

Boyomir Dalma: *Midi... Terre de Beauté,* Editions L. Beresniak, 12, rue Lagrange. — Un groupe d'écrivains hongrois: *La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui,* Les Œuvres représentatives.

Nous avons à parler aujourd'hui d'un très curieux volume de M. Boyomir Dalma, qui est Serbe et aime intensément la France, **Midi... Terre de Beauté.** Ce titre indique suffisamment les contrées qu'il vient de parcourir et dont il parle avec enthousiasme. C'est par Carpentras que débute l'ouvrage. Cette vieille ville, un peu à l'écart des grands itinéraires, est cependant très curieuse et offre des monuments d'un intérêt réel : l'Hôtel-Dieu, dû à Mgr d'Ingimbert, est une merveille d'architecture; sa pharmacie a

conservé sa primitive collection de vases de Moustiers et d'Alcora, et ses verreries italiennes; face à la porte principale, c'est aussi un escalier monumental au développement majestueux, sur les murs duquel on peut admirer de beaux tableaux et de vieilles tapisseries des Gobelins. Le Palais de Justice conserve encore des salles décorées par Nicolas et Paul Mignard, des boiseries remarquables, etc. Le musée de la ville, des plus intéressants, est bien détaillé.

Avignon, dont le pont est si connu, possède surtout le château des Papes, qui reste un véritable joyau. Du jardin du Rocher des Doms, on a sur la vallée une vue superbe. A Villeneuve-les-Avignon, on peut voir l'église Saint-Pons et le fort Saint-André, qui datent du XIV[e] siècle. Arles, ce nom évocateur des jolies Provençales, offre aussi de nombreuses curiosités: théâtre antique, le cloître roman de Saint-Trophime, aux colonnes si délicatement sculptées; les Alyscamps; les musées, etc.

Marseille, sur laquelle on a déjà beaucoup écrit, mais qui tentera toujours les auteurs, a inspiré à M. Boyomir Dalma des pages humoristiques sur la population du port et les vieux quartiers. Le mouvement intense des navires, le trafic commercial, sont fort heureusement évoqués. Les monuments, jardins, musées et promenades très bien décrits. Toulon, la ville des cols bleus, notre grand port militaire de la Méditerranée, a une mairie de bel aspect, qui possède de superbes cariatides de Puget. La visite du musée est à recommander, ainsi que la promenade du cap Brun.

De Toulon, un petit train gagne Saint-Raphaël par le littoral; il dessert de nombreuses stations qui, depuis quelques années, attirent un grand nombre de villégiaturants. Les promenades sont nombreuses et pittoresques. Des noms bien connus comme le Lavandou, Hyères, Cavalaire, Saint-Tropez, etc., se lisent sur la carte de la région.

Saint-Tropez, particulièrement, a un passé historique et apparaît dominé par une importante citadelle. Les îles de Porquerolles et de Port-Cros ont inspiré deux chapitres du volume: leur séjour est un véritable paradis.

Dans la Basse-Provence, c'est Gattières, très ancien bourg

où l'auteur assiste à une traditionnelle procession; Vence, Gourdon, ce nid d'aigle; Grasse, pays des parfums et qui possède tout un quartier de vieilles maisons, ainsi qu'un musée Fragonard. Au milieu d'oliviers, c'est ensuite Draguignan, avec sa tour de l'horloge, construite sur un rocher abrupt, et un musée qui pourrait être intéressant s'il était aménagé. Un chapitre est intitulé: *Regards sur la Haute-Provence,* et nous conduit à Ampus; à la source de la Fontaine l'Evêque; à Moustiers, dont l'église date du XIII[e] siècle et qui possède également la vieille chapelle Notre-Dame de Beauvoir, où se trouvent de belles boiseries et des vitraux remarquables. Il faut mentionner aussi le musée des faïences, dont la célébrité serait due à Mme Pompadour. Près de là se trouve le fameux cañon du Verdon.

C'est ensuite Nice avec le musée Chéret, l'excursion du Cap Ferrat, Uzès, Montpellier avec sa cathédrale Saint-Pierre et le musée Fabre, le Haut-Vallespir, le château de Cremadello, Prats-de-Nolo, etc.

M. Boyomir Dalma se propose de publier divers autres volumes sur la France.

La librairie des Œuvres Représentatives nous adresse un volume de propagande, **La Hongrie** *d'Hier et d'aujourd'hui.* C'est un recueil de documents, pour lequel on a mis à contribution nombre d'auteurs locaux. Tout d'abord on y trouvera les grandes lignes de la politique étrangère au cours de l'histoire hongroise et la chronologie de cette histoire même; des chapitres sur le démembrement du pays avant et après le traité de Trianon; sur les rapports franco-hongrois; sur la constitution de la Hongrie; sur sa population; sur la situation des minorités allogènes; sur la législation sociale, — l'art local; les musées de Budapest, les curiosités artistiques des villes; la musique, la littérature; l'instruction publique, la situation économique, l'agriculture, le commerce, l'industrie manufacturière; les principaux lieux d'excursion; une liste de cent ouvrages sur le pays, etc. Une abondante illustration documentaire agrémente ce volume, dont la lecture intéressera surtout les spécialistes.

CHARLES MERKI.

PRÉHISTOIRE

Maurice Busset: ***Gergovie, Capitale des Gaules et l'Oppidum du Plateau des Côtes,*** **Delagrave, pet. 8°, ill. de photos et de plans.**

Il s'en est fallu de peu que le Plateau des Côtes, près de Clermont-Ferrand, ne devînt un nouveau Glozel par l'acuité, pour ne pas dire l'aigreur, des polémiques et par l'intervention de toutes sortes de personnes d'une compétence insuffisante. Je comprends bien que ce titre, qui attire l'attention, de **Gergovie, Capitale des Gaules,** pousse à l'exagération pour ou contre; mais tout le monde sait qu'un auteur peut être le jouet de circonstances qui lui imposent un titre exagéré. Quoi qu'il en soit, M. Maurice Busset a fait une découverte, et une grande découverte; et il a remis au point, par des enquêtes directes, un problème que des archéologues amateurs, y compris Napoléon III, avaient résolu dans un sens contraire au bon sens et à l'observation. Son livre se divise en deux parties; la première décrit les recherches sur le terrain, la seconde interprète, selon les données historiques, les découvertes.

Ce que M. Maurice Busset a trouvé sur le plateau des Côtes, à deux kilomètres de Clermont-Ferrand, et qui a 250 hectares, c'est une cité fortifiée à la fois par la nature à cause de trois côtés en falaise, et par les hommes au moyen de murailles parfaitement régulières, interrompues par endroits de cabanes voûtées en dalles (lozes) placées en porte à faux, exactement comme certaines cabanes en pierres du Gard, de Provence et du Nord de l'Afrique. Ces petites cabanes, avec un foyer au centre et parfois une ouverture au sommet, sont au nombre de plusieurs centaines; la plupart sont éboulées, d'autres intactes; partout elles ont fourni de la poterie grossière, du type néolithique, avec des objets du Bronze et du Fer qui prouvent une utilisation ultérieure. Les murs de circonvallation et transversaux, sans chaux ni ciment, sont du type néolithique aussi, bien connu par ailleurs (Provence, Ecosse, etc.) mais de plus, en un certain endroit de ce vaste oppidum a été édifié un poste de garde gallo-romain, à murs cimentés, où l'on a trouvé de la poterie rouge, elle aussi identifiable.

Le doute sur l'âge de ces constructions est impossible quand on examine de près les photos terrestres et surtout les photos prises en avion et qui font voir qu'il s'agit bien d'une cité régulière, immense, où, comme de juste, les maisons étaient en bois, paille et torchis à revêtement de glaise; elles ont disparu. D'avion, les fossés et les murs sont très distincts; en agrandissant ces photos, M. Busset a pu rétablir un plan approximatif de l'oppidum, qui est devenu plus visible ensuite par l'essartement des broussailles et l'abatage d'arbres. En certains points, la grande muraille de défense et le chemin de ronde sont parfaitement conservés. L'auteur a ajouté des vues cavalières qui rendent bien les mouvements de terrain.

A la muraille de ronde viennent s'adosser des prolongements perpendiculaires, descendant les pentes, qui avaient probablement pour but de disséminer l'ennemi et d'opposer des obstacles nombreux aux attaques de front. Cette deuxième découverte est l'une des plus importantes; car on ne connaît que peu d'exemples de ce procédé de défense à « antennes » (voir la fig. 29).

Le catalogue des objets découverts à la suite de fouilles qui sont à peine des sondages, le nombre des tessons de poteries diverses, qui se chiffrent non par brouettes mais par tombereaux, prouvent qu'il y a eu là non seulement un camp militaire mais une vraie ville qui ne fut pas incendiée, mais qui devint inutile quand régna la Paix Romaine; alors les habitants descendirent et fondèrent, ou agrandirent, l'actuel Clermont-Ferrand, selon un processus dont on connaît des centaines d'exemples en France.

Ma conviction personnelle se base sur les moyens de comparaison que je possède: 1° des murs doubles, avec remplissage de déchets, etc., larges de 1 à 2 mètres (où pouvaient passer des chars) comme ceux des Côtes, j'en ai vu au plateau de Champanges, entre Evian et Thonon, sur un circuit de plus de 4 kilomètres; 2° des cabanes en dalles formant voûte par porte-à-faux, j'en ai vu en Kabylie et en Provence. 3° J'en ai fouillé et j'ai trouvé aussi de la poterie néolithique, c'est-à-dire faite à la main, sans tour, avec cuisson à air libre sur branches, à dégraissant de sable et de

cendres, cassures dentelées, décorées en creux sans engobe ni peinture. La concordance de ces trois éléments prouve que M. Busset a raison, qu'il s'agit bien d'œuvres à la fois intentionnelles et primitives et non, comme l'ont dit quelques visiteurs, de murgers informes, ou de petits postes militaires du moyen âge. Sans doute, on doit admettre des survivances; et l'on sait qu'en certains coins de France, les paysans en étaient encore au néolithique, même sous Charlemagne. Mais dans le cas donné, ce qu'on possède est déjà suffisant pour asseoir une opinion nette sur l'âge et l'importance de cet oppidum.

La deuxième partie du livre a pour but d'identifier cette immense cité fortifiée, où ont pu vivre quinze à vingt mille personnes, où l'approvisionnement en eau et en fourrages était possible grâce à un prolongement du plateau qui, comme à Alésia, faisait communiquer l'oppidum avec les pays riches. Aucun document historique ne mentionne en ces régions une grande ville autre que Gergovie, que César qualifia d'*horrible*. M. Busset reprend un à un tous les textes sur la Guerre des Gaules, puis ceux des commentateurs et rappelle que l'idée de placer Gergovie au petit plateau de Merdogne ne date que de l'humaniste florentin Gabriel Siméoni, qui vint à Clermont vers la fin du règne d'Henri III; elle fut officialisée par Napoléon III, sans fouilles ni recherches sérieuses sur le terrain.

Je renvoie au livre de M. Busset pour l'argumentation serrée qu'il oppose aux historiens, dont certains, pour ne pas nier le système officiel, déclarèrent que César s'était trompé; et d'autres, que Polyen devait être lu à l'envers. Son argumentation convainc que Gergovie n'était pas au plateau de Merdogne. Mais était-elle aux Côtes? Ne connaissant pas le pays, je ne puis donner d'autre impression que celle d'une parfaite concordance avec le plateau d'Alésia, que je visitai jadis en détail sous la conduite de Pernet, du docteur Simon et de Louis Matruchot, et dont j'ai depuis suivi les fouilles dans les travaux d'Espérandieu et de Toutain. Or, c'est exactement le même principe: un éperon rocheux, avec à pics; plusieurs points d'eau; en arrière, une langue de terre reliant l'éperon au reste du massif ondulé

et boisé; des fortifications naturelles renforcées par des accumulations régulières de blocs. Et ce qui me frappe aussi, en tenant compte naturellement des différences imposées par les circonstances, c'est la répétition de la tactique de défense des Gaulois, d'attaque des Romains. De telles impressions valent mieux que des textes. Quand les textes concordent avec les impressions multiples et complexes que suscitent à la fois la géologie, la géographie, l'archéologie et l'ethnographie, on doit être assez proche de la preuve.

Celle-ci ne sera évidemment définitive que si on entreprend des fouilles complètes; et si ces fouilles révèlent non pas seulement des tombereaux de tessons, quelques haches et flèches de pierre, quelques morceaux de bronze et de fer, mais vraiment une civilisation. Alésia nous a fourni une civilisation de ce genre, non pas seulement gallo-romaine, mais gauloise proprement dite et aussi préhistorique. Si l'oppidum, comme l'espère M. Busset, était pré-gaulois ou, comme il dit, « ligure ou ibère » (la mode est actuellement à ces deux étiquettes ethniques) on doit trouver toute une industrie lithique puisqu'on en a trouvé, et plusieurs même, dans la Dordogne et ailleurs. Le petit plateau de Longjumeau, entre Villejuif et Wissous, m'a fourni près de six mille instruments, sans compter une vingtaine de kilos d'éclats; et il y en a autant, je crois, dans la collection Leclerc. Certaines stations en surface ont fourni, sur trois ou quatre cents mètres carrés, jusqu'à 20.000 instruments; dans une grotte près de Saint-Léon-le-Vezère, j'ai vu une accumulation de silex noirs taillés que les gens du pays ont estimée à cinquante tombereaux de 2 mètres cubes...

Cet immense plateau fortifié de 250 hectares doit donc, si vraiment une ville y existait, fournir aussi des tombereaux non seulement de poteries frustes, mais aussi d'instruments de pierre. Or, ce qui me frappe dans l'exposé de M. Busset, c'est le petit nombre relatif d'objets lithiques; et c'est aussi le petit nombre de lieux funéraires. Sans doute, on a trouvé sous certaines cabanes voûtées des urnes contenant des cendres, mais peu. Et jusqu'ici, il n'est pas question encore de nécropole. A quoi on objectera peut-être que ces habitants des Côtes ou de Gergovie n'incinéraient ni n'inhumaient

leurs morts mais, comme au Thibet, les exposaient en plein air ou, comme à Madagascar, les décharnaient puis jetaient les os au loin... Bref, il me semble que dans l'état actuel des fouilles, ce terme de « *capitale des Gaules* » est prématuré, ou du moins donne une fausse impression à qui ne sait que *capitale* équivaut dans certains cas à *capitole;* c'est précisément en Auvergne que les *capitoles* et les *arces* ont été le plus nombreux. Mais un *capitole* n'était ni une *urbs,* ni une *civitas,* même à l'époque préhistorique; c'était une citadelle où se conservait le palladium de la tribu.

Or, un autre fait encore me frappe: jusqu'ici, on n'a pas découvert d'objets de culte, pas de vestiges d'une religion organisée comme il y en avait dans les villes, dans les « capitales » et dans les « capitoles ».

Quant à l'argument linguistique, j'admets volontiers l'élimination de la ferme de *Girgoïe* près du plateau de Merdogne au profit de *Gerzat* actuel, autrefois *Gergia,* près des Côtes, en ajoutant que ces *g* sont évidemment durs et qu'il faut dire *Guergovia, Guerguia.* Dans ces conditions, le rapprochement avec les autres noms de lieu en *Guerg, Garg* s'impose; le nom donné à deux éperons rocheux, le Mont-Gargan en Italie, le mont Gargan en Tarentaise fournit un argument de plus en faveur de M. Busset. En somme, le problème de Gergovie me paraît résolu sur la majorité des points, mais les autres dépendent encore d'une extension et d'une systématisation des fouilles.

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

Le Mouvement littéraire et artistique en Afrique du Nord. — Nous ne saurions, sans faillir à notre rôle d'informateur vigilant, faire le silence sur le mouvement littéraire et artistique qui, depuis quelques mois, s'affirme et s'amplifie en Afrique du Nord. Peut-être manque-t-il d'unité, peut-être en discernerait-on difficilement les tendances si, d'aventure, on s'attardait à les rechercher; mais tel quel, il existe et prend, chaque jour, plus d'importance. C'est cela seul qui importe.

Dirigée avec une féconde activité et infiniment de tact

par le bon poète Jean Pomier, l'Association des Ecrivains algériens assure une liaison effective entre tous ses membres; ses déjeuners mensuels sont très courus; les manifestations auxquelles elle s'associe recueillent des suffrages unanimes dans les meilleurs milieux; adhérents et sympathisants rivalisent de zèle pour lui assurer un développement en rapport avec les buts nobles qu'elle poursuit. Une série de conférences contradictoires, amorcée sous ses auspices et brillamment inaugurée par M. Robert Randau, s'avère notamment comme un succès sans précédent, dont les répercussions seront profitables à tous les auteurs algériens.

Notre production littéraire est en réel progrès, tant au point de vue de la qualité que de la quantité. La plupart des écrivains nord-africains publient maintenant leurs œuvres à Paris, chez des éditeurs cotés. La critique métropolitaine leur est, en général, favorable; certains d'entre eux marchent à grands pas vers une notoriété enviable et de bon aloi. Cela ne signifie nullement, sous notre plume, la condamnation des maisons d'éditions locales qui, matériellement, soutiennent un effort louable et présentent des ouvrages dont il ne serait point surprenant d'apprendre qu'ils firent la conquête des bibliophiles français. Dans ce domaine et pour ne citer qu'un exemple typique, nous n'hésitons pas à prédire à un ouvrage remarquable et spécifiquement algérien de Mme Lucienne Favre et de M. Charles Brouty, *Tout l'Inconnu de la Casbah d'Alger*, une diffusion des plus étendues, tant en raison de sa valeur intrinsèque que de la perfection de sa présentation typographique.

Rendons également hommage aux critiques des grands quotidiens nord-africains dont le concours avisé et précieux défend nos écrivains contre le snobisme de trop de gens enclins à n'acheter que les œuvres prônées par les journaux parisiens. Sans doute pourrait-on reprocher à certains de ces censeurs une réserve excessive à l'égard de la production du cru, mais on oublie trop, en province, que la critique ne doit pas être le dithyrambe et que l'impartialité, même nuancée de sévérité, n'a jamais nui aux ouvrages réellement dignes de retenir l'attention des lettrés.

Par ailleurs, des prix littéraires, convenablement dotés,

sont, chaque année, décernés en Algérie et le seront bientôt dans les deux protectorats voisins. Ils sont extrêmement recherchés et ne tarderont pas, pour peu que les jurés qui les décernent consentent à demeurer insensibles aux pressions extérieures, à acquérir une notoriété et une influence européennes.

Mais le grand ennemi des artistes algériens, — écrivains, musiciens, peintres, — est et demeure, en dépit des efforts officiels et privés auxquels nous venons de rendre hommage, l'énorme distance qui nous sépare de Paris. C'est une dangereuse duperie que les succès bruyants que l'on recueille trop facilement à Alger et qui ne dépassent guère les salons de la rue Michelet, les étalages de la rue d'Isly et les colonnes de nos journaux. Rien de durable n'est atteint, aucun succès définitif n'est acquis tant que Paris n'a pas entériné une réussite locale, si complète soit-elle. Il est donc indispensable qu'un artiste, un écrivain surtout, puisse se rendre dans la Capitale, au moment du lancement de chacun de ses livres, pour en diriger lui-même la diffusion, en organiser la réclame, qui décident, plus peut-être que l'ouvrage lui-même, de la marche normale vers le succès.

Malheureusement, si le trajet Alger-Paris s'effectue très rapidement, si une publicité habile nous en vante même le charme, il n'en demeure pas moins que le prix en est fort élevé et inaccessible aux débutants, dont les moyens pécuniaires sont toujours des plus modestes.

Il y aurait, vraiment, quelque chose à faire dans ce domaine.

Les compagnies de navigation qui assurent la liaison régulière entre la Métropole et l'Algérie pourraient consentir aux auteurs, sur justifications fournies et certifiées par l'Association des Ecrivains algériens, un ou deux passages gratuits annuels aller et retour. Elles sont au nombre de trois : cela faciliterait le déplacement de six artistes. De son côté, le Gouvernement général dispose de crédits destinés précisément à assurer la traversée gratuite aux personnes susceptibles de contribuer efficacement à la propagande algérienne; un effort pourrait également lui être demandé.

Ainsi se trouverait élégamment résolu, au moins en par-

tie, un des plus redoutables problèmes qui se posent aux écrivains désireux d'accomplir une carrière littéraire fructueuse et normale, tout en conservant leur résidence de ce côté-ci de la mer.

Nous n'entendons d'ailleurs pas revendiquer la paternité de cette suggestion que nous croyons avoir déjà vu formuler, mais nous pensons que si l'Association des Ecrivains algériens la faisait sienne et en poursuivait opiniâtrément la réalisation, elle recevrait très vite, partiellement au moins, satisfaction. Nous serions d'ailleurs bien surpris que M. Jean Pomier et les membres dirigeants de l'A. E. A. restassent insensibles à notre appel et ne se missent pas en devoir d'obtenir, des compagnies de transport et de la haute Administration, les facilités que nous réclamons pour nos confrères débutants.

Il n'est pas superflu, puisque l'occasion nous en est donnée, de dire quelques mots de la grande pitié des peintres nord-africains, dont un grand nombre ont infiniment de talent, et qui ne possèdent pas encore une salle d'exposition décente. C'est une lacune regrettable, surtout dans une ville comme Alger qui se pique d'être la capitale de l'Afrique du Nord et groupe, dans son enceinte proprement dite et ses faubourgs, une population de près de trois cent mille âmes. La situation n'est pas meilleure dans les autres cités, où des artistes de la valeur de Deshayes, Deckers, Lino, Simoni, Brouty, pour ne citer que ceux-là, sont obligés de présenter leurs toiles dans les bureaux de tabac, les magasins de meubles, les vitrines des tailleurs d'habits, et ce, moyennant des droits d'occupation ou de location relativement élevés. Il faut dire, à la décharge des autorités responsables, — si responsabilités il y a, — que la création d'une salle d'exposition, notamment à Alger, devrait répondre à des conditions multiples qu'il serait fort difficile de réunir. On pourrait néanmoins essayer...

Enfin, dans le domaine musical, nous ne pouvons que nous réjouir de mentionner le succès que remportent les récitals des virtuoses instrumentistes ou chanteurs qui comprennent, dans leurs itinéraires, Alger et les principales villes de l'Afrique du Nord. Un public fidèle, auquel s'ad-

joignent des adeptes chaque jour plus nombreux, suit assidûment ces auditions, encore que le prix des places ait été, pour certaines d'entre elles, inaccessible aux bourses moyennes et onéreuse même aux personnes aisées. Quelle que soit la passion avec laquelle les éléments les plus divers de la population suivent les manifestations musicales, il y a lieu de se demander si les prétentions inadmissibles de certains artistes ne tueront pas, à bref délai, la poule aux œufs d'or.

Ainsi n'est-il pas exagéré de dire qu'en dépit de la crise et des difficultés des temps présents, qui assaillent l'Afrique du Nord comme les autres pays, quoique à un degré moindre, le mouvement artistique s'y affirme en progrès constants et inspire aux moins optimistes les plus belles espérances pour l'avenir.

Quelques encouragements matériels, — nous venons d'en énumérer certains, — pourraient évidemment être, dès maintenant, donnés à nos artistes; mais il apparaît que les moins fortunés d'entre ces derniers, les moins favorisés par le sort n'attendent guère que d'eux-mêmes la réalisation de leurs rêves et de leurs légitimes ambitions. C'est peut-être en cela que réside une des qualités les plus marquantes de notre race nord-africaine, pour ne pas dire sa plus grande force : avant tout, compter sur soi! C'est à cette confiance en notre destin, à cette foi indéfectible en notre étoile, que nous devons ici de surmonter, chaque jour, des obstacles devant lesquels d'autres, mieux armés, mais moins résolus, baisseraient immédiatement pavillon.

ROBERT MIGOT.

CHRONIQUE DES MŒURS

Publications de l'Ecole des Parents, dirigée par Mme Vérine: *L'Enfance. L'Adolescence. La Jeunesse. L'Education sexuelle. Le Noviciat du mariage. La Formation et la conquête de la personnalité.* Editions Spes.

Cette fois, foin du freudisme et du nudisme! Il faut que je trempe ma plume dans l'encre de la Petite Vertu, et même de la grande, pour parler congrûment de cette *Ecole des Parents*, qu'a fondée et que dirige Mme Vérine, une des femmes les plus remarquables de notre temps.

L'Ecole des Parents, qui s'est donné pour but d'apprendre

aux grandes personnes ce que c'est que le bon sens, la sagesse et l'art de bien élever les petites, publie chaque année un volume reproduisant les conférences de son Congrès, et c'est ainsi qu'après avoir donné, de 1928 à 1930, trois livres substantiels : *L'Enfance, L'Adolescence, La Jeunesse,* elle vient d'en donner, de 1931 à 1933, trois autres, l'*Education sexuelle,* le *Noviciat du mariage,* la *Formation et la Conquête de la personnalité,* dont il convient de parler dans une Chronique des Mœurs, car rien n'est plus important pour ces mœurs que la préparation et la réalisation du mariage.

Le Noviciat du Mariage a pour sous-titres : *Ce que nos Fils ne doivent pas ignorer. Ce que nous ferons apprendre à nos Filles.* Et les savants docteurs Lereboullet, Duval-Arnould, Farez, Fiessinger et Monsaingeon se sont plus spécialement chargés de la première partie de ce programme, tandis que diverses dames s'appliquaient à la seconde, et parmi ces dames Mme Vérine qui, sous le titre *Un peu de psychologie conjugale,* a écrit une vingtaine de pages de tout premier ordre. Ah! quelle chose importante que cette psychologie conjugale, pour l'un comme pour l'autre sexe! et comme il faudrait l'introduire dans les programmes, dans tous les programmes d'adultes de l'Ecole soit unique ou multiple, dût-on pour cela (et quel autre bien ce serait!) biffer les deux tiers des matières qui y figurent aujourd'hui. Ayant eu cinq enfants, et en ayant encore deux qui finissent leurs études, un pour le baccalauréat philosophie, un pour la médecine, je me sens battre parfois le cœur de colère en voyant les niaiseries que d'ineptes manuels font apprendre à nos enfants. Comme tout cela est inutile! quand seraient si précieuses les vingt pages de Mme Vérine, et quelques autres vingt pages de différents pères et mères de famille, car, en ces matières complexes, il ne serait pas mauvais d'entendre plusieurs sons de cloche.

Il y aurait, dit quelque part l'autrice, un volume à écrire sur « l'Art d'être heureux en ménage », et elle nous fait espérer qu'elle l'écrira un jour. Ce sera alors un livre que tout homme et toute femme devront avoir lu. Etre heureux! C'est le but certain et légitime de toute vie. Mais vers lequel

il ne faut pas s'élancer trop ardemment, trop frénétiquement. Tarde, le grand Tarde, disait qu'il y a des biens qu'on atteint d'autant mieux qu'on ne les poursuit pas trop à perte d'haleine, et il citait la santé, la vertu, la fortune; on pourrait bien joindre le bonheur. Le bonheur est partout autour de nous, et mieux encore il est en nous; il s'agit de l'y faire fleurir. Mon vieil ami Henri Mazel ne me contredirait pas ici, puisque c'est dans ce sens qu'il a écrit son *Prix du Sourire*. Le bonheur conjugal ne se trouve pas dans la recherche d'une perfection, hélas! impossible à la femme comme à l'homme, mais dans la souriante connaissance avec laquelle on utilise les imparfaites qualités de son conjoint.

Il faudrait avant tout que chaque sexe prît conscience de sa différence avec l'autre. « Hurrah pour la petite différence! » comme disait le bon Anglais jovial. L'homme a ses défauts et ses qualités, comme la femme a les siens et les siennes, et il faudrait que chacun d'abord les connût pour s'y accommoder. Chez l'homme (ne précisons pas si ce sont des qualités bonnes ou mauvaises), l'autorité, le goût de la responsabilité, le souci de la dignité, le courage au travail, un peu de brutalité, un peu ou beaucoup d'égoïsme, un peu ou beaucoup de sans-gêne. Chez la femme, la sentimentalité et la sensibilité, le désir de plaire, un peu de frivolité, un peu ou beaucoup d'irascibilité. Ces qualités sont différentes, mais complémentaires plus que contradictoires : la force de l'homme aime à protéger la femme, et la faiblesse de la femme aime à se faire protéger par l'homme. Elles ne sont pas interchangeables. J'ai idée que la femme ne doit pas aimer à trouver ses propres tendances chez l'homme, et je suis sûr que l'homme n'aime pas à rencontrer les siennes chez la femme : une femme qui serait autoritaire, brutale, opiniâtre, sans-gêne, même trop courageuse, trop lutteuse, trop orgueilleuse, serait à fuir. Tout comme un homme qui serait sensiblard, capricieux, frivole, maniéré. Il n'y a qu'une qualité que les deux sexes ont, je crois, à dose égale, c'est l'égoïsme; sans doute, chez la femme, il disparaît complètement vis-à-vis du bébé, mais, l'enfant mis à part, la femme est, je crois, aussi égoïste que l'homme, et c'est très naturel,

et l'homme serait bien sot de le lui reprocher : qu'est-ce que le mariage, sinon un égoïsme à deux?

Quand un mariage marche mal, de deux choses l'une : ou c'est pour motifs graves ou c'est pour motifs futiles. Quand c'est pour motifs graves, c'est presque toujours la faute de l'homme : avec un mari brutal, ivrogne, joueur, débauché, délinquant, le foyer s'écroule; or, ces défauts sont bien rarement le fait de la femme. Quand c'est pour motifs futiles, c'est presque toujours la faute de la femme; la femme est trop souvent agressive, acariâtre, jalouse, susceptible, exaspérante, tandis que l'homme, neuf fois sur dix, ne demande qu'une chose : qu'on lui fiche la paix! Et le malheur, pour les pauvres hommes, c'est que les motifs futiles de discorde sont vingt fois plus nombreux que les motifs graves. Pour un époux inexcusable, combien d'épouses insupportables?

Un vieux bonhomme me contait : « Quand mes garçons sont arrivés à l'âge de... déraison, je leur ai dit : Vous vous trouverez bien de partir de ce triple principe : toutes les femmes sont ou stupides ou toquées, ou même les deux. Car, ajoutait-il, quand vous tomberez en effet sur une femme toquée ou stupide, vous serez pleins d'indulgence et vous direz : Pauvre femme, ce n'est pas de sa faute, c'est sa nature, toutes les femmes sont comme ça. Et quand, au contraire, vous tomberez sur une femme ni l'un ni l'autre, vous serez émerveillés de surprise, éperdus de reconnaissance, enthousiastes de dévouement et d'amour. » Mais, de leur côté, pourquoi les mamans ne donneraient-elles pas un conseil correspondant à leurs filles?

La femme a le droit d'être très sévère pour les défauts graves des hommes. Malheureusement, trop souvent, elle ne fait rien pour les guérir, heureux quand elle ne fait pas tout ce qu'il faut pour les aggraver! Quand c'est au cours du mariage qu'un homme devient ivrogne, paillard, joueur, etc., c'est un peu ou beaucoup de la faute de la femme; quand il l'était auparavant, hélas! le malheur est à peu près irrémédiable. L'homme, au contraire, a le devoir d'être indulgent pour les défauts futiles de la femme; une épouse trop frivole, trop coquette, trop bavarde, trop étourdie, trop

poltronne, trop médisante, comme c'est peu de chose quand ça ne dépasse pas les bornes! Le malheur, ici, c'est qu'avec l'âge certains défauts, qui sont presque gentils quand ils sont légers, deviennent odieux quand ils s'alourdissent. Et malheureusement l'âge a une importance plus grande pour la femme que pour l'homme; un des docteurs conférenciers de l'Ecole des Parents fait remarquer que si les belles-mères justifient trop leur mauvaise réputation, c'est, tout simplement, que, quand elles marient leurs filles, elles arrivent à l'âge de la ménopause.

Mme Vérine dit quelque part qu'il y a chez ses sœurs des êtres qui dégagent des fluides apaisants et vivifiants, comme d'autres des fluides irritants et créant des atmosphères d'orage; c'est parfaitement exact; il y a des êtres, et alors dans les deux sexes, qui donnent la migraine et d'autres qui la guérissent. Jamais on ne dira assez combien la bonne humeur est nécessaire à la paix du ménage; parfois, chaque conjoint a les plus sérieuses et solides qualités, et quand ils sont ensemble, c'est la foudre qui éclate!

Il y aurait une étude curieuse à faire sur les milieux sociaux au point de vue de la bonne entente conjugale plus facile ou plus difficile; chez le paysan et chez l'artisan, elle devrait exister toujours, à condition que le premier ne soit pas trop avare et le second trop brutal; chez les boutiquiers également, et peut-être est-ce dans ce milieu-là que les ménages sont les meilleurs; chez les gens du monde, il y a des dangers : l'excès du désir de plaire et les occasions de s'en assurer; sauf cela, ce serait parfait, car les gens du monde sont professionnellement pleins de tact, de gaieté, de prévenances; peut-être est-ce chez les artistes et les gens de lettres (sauf ceux qui gagnent beaucoup d'argent ou qui ont une profession assurant leurs derrières, quelque fonction publique, par exemple) que les ménages marchent le plus mal. La femme, non seulement n'aime pas la vie difficile, mais même a mépris pour la vie trop désintéressée; et puis, au fond, elle croit si sincèrement que, si elle le voulait, elle serait meilleur poète ou peintre que son mari!

Encore une chose très importante entre mari et femme : la pudeur. Balzac a dit que le mari qui entrait dans le cabi-

net de toilette de sa femme était un philosophe ou un imbécile, et Mme Vérine, dans le même sens, se scandalise un peu que l'épouse se lave la bouche ou se brosse les dents devant l'époux. C'est vrai. Et cependant le mariage, c'est son honneur, fait passer sur bien des choses. Pour prendre un exemple bien vulgaire, un amant ne donnera pas un lavement à la reine de ses yeux, l'amour s'envolerait, un mari rendra très bien ce vilain service à sa femme, l'amour restera.

La question sexualité-volupté est très importante pour le bonheur conjugal. Une ardeur trop brutale du jeune mari la première nuit des noces peut tout compromettre. Ici, peut-être faudrait-il (je vais me faire lapider) que la jeune fille s'habituât à envisager d'un œil favorable cette première nuit de noces en sachant sous quelles fourches caudines son orgueil de vierge devra passer. D'autre part, la femme se lasse beaucoup plus vite que l'homme de ce sport-là, surtout quand elle a eu plusieurs enfants qui l'ont démolie. Entre le terrible Hugo et la pauvre Adèle, languissante, traînante, il n'y avait qu'une solution : Juliette Drouet! Et si Juliette avait eu elle aussi cinq couches, elle n'aurait pas pu, quoique bonne faunesse, tenir pied au grand satyre. Ceci n'est pas d'ailleurs pour innocenter Hugo, ni surtout les simples croquants qui n'auraient pas droit au traitement du génie le plus favorisé, comme le pape Jules II aurait pu dire à Benvenuto Cellini. Cela dit, il peut arriver que ce ne soit pas la femme qui se montre inférieure à l'homme, mais le contraire, et alors c'est une nouvelle cause de dysharmonie. Comment sortir de ces ronces et épines? Il n'y a de solution parfaite que celle de Villiers de l'Isle-Adam dans l'*Eve future* : une femme-machine admirablement construite et animée par l'âme même de son constructeur; du coup, le synchronisme serait parfait, la compagne serait toujours au même degré d'ardeur ou de repos que son compagnon. Et théoriquement il ne serait pas impossible qu'une épouse aimant bien son mari se mît tout naturellement à son unisson, teignant son cœur et ses sens à la nuance des siens, se transformant tour à tour en chaste brebis et en tigresse amoureuse; on ne sait peut-être de quoi la bonne volonté

est capable dans cet ordre d'idées. Mais dans l'ordre habituel des choses, il vaut mieux se résigner à de petites dissonances, qui peut-être n'en seront pas si l'un chante en clé de sol et l'autre en clé de fa. Ce qu'il faudra, toujours, c'est que, pendant les premières années du mariage, les deux pigeons restent au même pigeonnier, de façon à élever une demi-douzaine de pigeonneaux, et davantage si possible; ensuite, à la grâce du Dieu des pigeons! Si le pigeon mâle est sage, il n'ira pas faire de voyage en lointains pays. Même en poussant les deux voluptés à l'extrême, la volupté dionysiaque, fût-elle aussi tumultueuse et frénétique que celle de Lady Chatterley, ne vaut pas la volupté apollinienne de la mère des Gracques, je suppose, regardant grandir ses enfants dans l'admiration de leur père (je crois encore que je vais me faire lapider!).

Cette histoire des deux pigeons me rappelle les jeux de société qui furent un moment à la mode dans les salons d'avant guerre. Un jour, chez Mme de la Tombelle je crois, on avait posé la question : « Quand les deux pigeons se retrouvèrent, lequel fut le plus heureux? » Par galanterie, les messieurs répondirent : « Le pigeon », et les dames : « La pigeonne ». Mais un philosophe subtil opina : « Ce fut le troisième, celui qui consolait Pénélope pendant l'absence d'Ulysse et qui, au retour de celui-ci, fit : « Enfin, c'est fini! Je n'ai plus à roucouler. » A quoi un autre moraliste, plus subtil encore, opposa : « A moins que ce fût le quatrième, la pigeonne pour qui le voyageur avait abandonné le pigeonnier conjugal, et qui, à l'envol à tire-d'aile du déplumé, roucoula joyeusement : « Parti, bon débarras! A un autre!... »

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française: le comte de Gobineau: une lettre inédite de Mme Cosima Wagner à M. Robert Dreyfus; M. Abel Bonnard et l'amateurisme de Gobineau; notes inédites de Gobineau. — *Les Amitiés:* un poème de M. Roger Bodart. — *Marsyas:* vers d'une fillette de neuf ans. — Naissances: *Réagir; l'Homme réel; Centre-Sud; Heures quercynoises.* — Mémento.

La Nouvelle Revue Française (1er février) consacre un important numéro à la mémoire de Gobineau et à des éclair-

cissements sur le « gobinisme ». Sur l'homme, son œuvre et les commentaires qu'ils ont inspirés, ce fascicule contient une chronologie et une bibliographie qui constituent un très précieux instrument de travail.

« Gobineau, qui est-ce? » Sous ce titre, M. Robert Dreyfus — à tout seigneur, tout honneur — initiateur du « gobinisme » en France, rappelle que, dès ses premières explications du conteur des *Pléiades,* il a combattu l'usage fait, en Allemagne, de sa théorie des races. Il a fallu une adultération sournoise et opiniâtre de la pensée de Gobineau pour que s'en puissent réclamer le pangermanisme, l'antisémitisme et le système de gouvernement pratiqué par Adolf Hitler.

Anatole France avait rencontré Gobineau — « un grand diable, parfaitement simple et très spirituel » — chez la princesse Mathilde. A M. Robert Dreyfus, il disait, ayant tracé du comte ce portrait en huit mots: « Alors, il avait du génie? Comme c'est curieux! » C'était environ 1902. Paul Hervieu était « implacable pour Gobineau ». La postérité est, par contre, indifférente à Paul Hervieu. « Tu ne sais pas si le prince Edmond de Polignac l'a connu et commenté... » demandait à M. Robert Dreyfus, Marcel Proust, gobinien de la première heure, s'informant si un pré-charlusite de marque était au fait de l'écrivain en voie de résurrection. MM. Julien Benda et Daniel Halévy parlèrent du « Gobineau » de M. Robert Dreyfus à Charles Péguy. Ainsi, l'ouvrage parut aux fameux *Cahiers de la Quinzaine,* provoqua des désabonnements, dont celui de Victor Bérard, l'helléniste, qui tenait Gobineau « pour un farceur ». D'autre part, on s'intéressa au Français méconnu chez nous et prôné en Allemagne, mis en lumière par le jeune exégète à qui Mme Cosima Wagner écrivait alors:

La comtesse de la Tour a eu la bonté de m'envoyer votre ouvrage, et comme je suis fort occupée en ce moment, je n'ai pu jeter qu'un regard sur le dernier chapitre. Votre résumé d'*Ottar Jarl* m'a frappée par sa justice et sa justesse. Je crois que c'est de tous les ouvrages de Gobineau le plus difficile à bien comprendre, et moi-même je m'y suis perdue, en dépit de ma connaissance de l'auteur.

Dans ma lettre à Mme de la Tour, je lui ai demandé si vous aviez des preuves du sentiment de Gobineau contre *Parsifal.*

Cela m'est nouveau et il m'est difficile aussi de croire à une tendance vers Nietzsche. Je me demande s'il n'y a pas eu malentendu de la part de quelques personnes auxquelles Gobineau aurait parlé de ces matières. Il parlait peu, d'ailleurs, et il est possible qu'on lui ait prêté ce qu'il n'a jamais dit.

L'unique référence de M. Robert Dreyfus était, en cela, le témoignage de Mme E. Fœrster, dans la biographie de son frère F. Nietzsche. Un chroniqueur parisien, fort goûté de la bourgeoisie pour ses articulets quotidiens du *Matin*, feu Henri Harduin, répandit le nom de Gobineau, parlant d'une invention nouvelle: le « rasoir Gobineau » et des théories d' « un fumiste transcendant, quoique convaincu ».

Dès 1854, Charles de Rémusat, pourtant, avait écrit sur Gobineau qui, en 1853, avait publié la première partie de son *Essai sur l'inégalité des races humaines*. En 1856 et 1858, à l'occasion de la seconde partie de l'essai, Rémusat donna trois autres articles à la *Revue des Deux Mondes*. Plus tard, Paul de Saint-Victor, Albert Sorel, Barbey d'Aurevilly, Saint-René Taillandier, en France, lord Lytton Bulwer en Angleterre, ont écrit sur Gobineau. Sa rencontre avec Richard Wagner, à Rome, en novembre 1876, prépara celle d'octobre 1880, à Venise, qui eut pour conséquences: la collaboration de Gobineau aux *Bayreuther Blätter;* l' « introduction » à son œuvre, par Richard Wagner; l'aurore du « gobinisme » allemand. Et Gobineau meurt le 13 octobre 1882. C'est vingt ans plus tard que le jeune Robert Dreyfus le tire d'un ingrat oubli.

A propos de Gobineau, M. Abel Bonnard, qui l'aime « pour son amour de la grandeur », « parce que c'est un homme libre », le définit excellemment en ces lignes:

Nous dirons volontiers que c'est un amateur, à condition de purifier ce mot de son sens mondain, pour lui rendre son sens foncier. Un amateur n'est pas pour nous quelqu'un qui se mêle d'écrire avec autant de prétention que de faiblesse et de négligence; c'est un homme qui s'applique tout entier à l'œuvre qu'il veut accomplir, mais qui ne s'est mis à cette œuvre que parce qu'il l'aime; il est donc capable d'y attacher tout son effort, mais, une fois son travail quitté, il ne se croit pas, pour avoir écrit, d'une autre espèce que le reste des hommes, et il n'emporte

pas dans la vie une âme tachée d'encre; c'est parce que Stendhal, Mérimée, Gobineau ont pris les choses de cette façon que leurs livres gardent pour nous tant d'éclat et de fraîcheur. Nous y voyons courir ces frissons de liberté qui sont aussi beaux à la surface d'une œuvre littéraire que les frémissements qui passent sur le flanc irritable des pur sang. Ce qu'il y a de plus noble, selon moi, dans le ciel de notre XIXe siècle, c'est, loin de l'épaisse voie lactée romantique, cette constellation des grands hommes qui sont restés de vrais vivants. On peut y mettre, si l'on y tient, Benjamin Constant, quoique son astre soit bien clignotant. Mais on y voit briller d'abord l'astre précis de Stendhal, celui de Mérimée, le généreux soleil de Delacroix, la fière étoile de Gobineau. Cette constellation, comment la nommer? On pourrait revenir aux mots que je proposais tout à l'heure, dire que c'est celle des Amateurs ou des Hommes libres; on pourrait l'appeler la constellation des Aristocrates. Nommons-la simplement la constellation des Messieurs. Détournant les yeux de la bouillie démocratique où la personne humaine semble s'abolir, levons la tête et goûtons la joie et le réconfort de voir briller au-dessus de nous, comme les signes d'une haute vie à laquelle nous pouvons atteindre nous-mêmes, nos étoiles, nos grands hommes.

M. Daniel Halévy fixe un tout petit point d'histoire littéraire. Il avait entendu, il y a trente-cinq ans, un « vieillard aux charmantes manières », feu M. Jacques de Boijolin — « ce génie méconnu », selon Laurent Tailhade — dire: « les quatre grands historiens du XIXe siècle, Balzac, Le Play, Ferrari, Gobineau... ». Cette « amusante boutade », croit M. Daniel Halévy, alerta l'attention de M. Robert Dreyfus sur Gobineau. Qui va s'intéresser à Ferrari? qui « en vaut la peine », assure M. Halévy.

M. Albert Thibaudet signale l'intérêt qu'il y aurait à accroître l'œuvre de Gobineau de ses rapports de diplomate recueillis dans les archives de nos Affaires étrangères.

Le comte de Gobineau, qui s'est trompé parfois — il était opposé au creusement du canal de Suez qui, prétendait-il, ruinerait Bordeaux et Marseille — notait, en 1876, avec beaucoup de clairvoyance:

Les temps actuels verront s'accomplir les mouvements les plus énormes que l'espèce humaine ait encore réalisés à la surface du globe.

La France s'imagine, en prenant le nom de République, dissimuler son retour si net aux stérilités du régime bourgeois.

Quant à l'Allemagne, avide de se faire à la fois bourgeoise et dominante, prépotente et rusée, pacifique et souveraine, riche, si elle peut, elle est condamnée au rôle redoutable de toujours faire peur à ceux qui l'avoisinent ou d'être entraînée dans le tourbillon d'abaissement vers lequel l'appellent les intérêts qui la poussent vers les pays qui tombent, car au fond, elle a la même histoire, elle a monté avec eux, elle contient les mêmes formes de décadence.

Ce qui se passe à l'Orient ne présente pas les mêmes caractères. Il existe là des nations placées dans des conditions toutes particulières, qui ne ressemblent en rien à celles que présente l'Occident. Cette nation, par une circonstance heureuse pour elle, n'est pas une nation. C'est un assemblage de peuples divers, pour la plupart très divers, pour la plupart impuissants à réaliser par eux-mêmes une *mission sociale* de quelque portée, et par conséquent très bien doués pour se faire mener par de plus capables qu'eux, lorsque, pour une raison ou pour une autre, cette œuvre sociale leur paraît pouvoir ne plus contenir d'impossibilité. Les Russes se trouveront ainsi placés dans les meilleures conditions possibles pour remplir le rôle qui leur est, désormais, dans le monde assigné.

§

Rarement, bouquet de poésies d'un auteur nouveau nous émut au point que vient de le faire celui des pièces de M. Roger Bodart que contient le « Cercle des Poètes » de la revue **Les Amitiés** (numéro spécial, janvier). Il y a, entre les poèmes de M. Roger Bodart, un lien d'inspiration et de forme que l'on rencontre trop rarement. Sans outrance, sans volonté manifeste d'originalité, il y a, dans « Chanson de femme », la preuve d'un art parvenu à la maîtrise, au service d'un tempérament très personnel. Aussi bien, que l'on juge de ce poème et de ses mérites:

Nous naquîmes sur la Grande Ourse,
Mais un soir d'automne âpre et roux
Descendîmes sur la terre où
Nous appelaient nos sœurs, les sources.

Tant de lumière était en elles
Que nous avons chanté mille ans
Une chanson dont se souviennent
Les ramiers blancs.

Un jour le vent passe et nous raille,
— Le vent qui chantait pour les sourds —
Et nous fuyons le même jour
Aux Cornouailles.

Là, les colchiques dans les prés
Sont des rêves de femmes mortes;
Si nos yeux sont bleus c'est qu'ils portent
Le ciel qui fleurit dans ces prés.

Plus tard les pêcheurs nous ont vus
Jouer à cheval sur les vagues,
Nos seins minces entourés d'algues,
Des coraux serrant nos bras nus.

Certains ont connu nos baisers
Vibrants comme des coquillages.
Depuis leur corps est embrasé
D'un feu qui vient du fond des âges,

Et pourtant nulle part, hélas!
Nous n'avons été vraiment ivres.
Quel démon affamé de vivre,
O Vie, à ton bord nous héla?

Tu nous as si peu étonnées,
Nous qui demandions tant d'amour,
Que nous retournerons un jour
Vers l'étoile où nous sommes nées.

§

Il y a bien des années, François Coppée découvrait une petite fille: Antoinette Coullet, qui écrivait de gentils vers. C'est aujourd'hui un écrivain de talent. Souhaitons pareille fortune à Mlle Liliane Cuelhes, que nous révèle la revue **Marsyas** (janvier) et qui, âgée de neuf ans, emploie déjà le mot: génie, comme une grande personne qui siégerait dans les jurys distributeurs de récompenses. Ce mot, d'un emploi difficile, gâte pour nous la naïveté très exquise d'une pièce où l'on peut lire:

Ah! les fleurs sont si belles
Qu'elles dansent toujours.

Ce n'est pas très exact. Mais l'idée est charmante et elle suggère une image en mouvement d'un lyrisme adorable.

On comprend très bien qu'un poète de valeur comme l'est M. Sully-André Peyre ait ouvert sa revue *Marsyas* à cette gentille poésie de Mlle Liliane Cuelhes, qui a neuf ans d'âge:

LES DANSEUSES

Toutes les jeunes filles
Dansent, la nuit, le jour.

Si les jeunes filles ne dansaient pas
Leur vie ne serait rien.

Leurs danses leur donnent du goût à la vie;
Sans ça elles ne seraient rien.

Ah oui, danse qui vole,
Ah oui, danse que l'on ne connaît pas.
Danser, voler, chanter, dans les cieux et le monde.

Il faut que leur cœur soit bien joli
Pour danser, pour voler et chanter.

Leur danse les fait vivre
Et les fait aimer entre elles.

Toutes les jeunes filles
Dansent, dansent.

§

Ce début de 1934 fut fertile en

NAISSANCES:

Réagir est une « revue mensuelle de culture humaine ». A sa tête, sont: M. le docteur Victor Pauchet, chirurgien de renom, et M. Frédéric Saisset. Le premier recommande l'enthousiasme; le second conseille: « agir sur soi ». Cette revue « paraît simultanément en français, en anglais et en espagnol ». Son adresse: 65, avenue de La Bourdonnais, à Paris. Elle entend « servir au lieu de se servir » et « restaurer la dignité humaine ». Souhaitons-lui pleine réussite.

L'Homme réel (n° 1, sans date) est l'œuvre d'une direction anonyme dont le siège est: 13, rue Valette, Paris (Ve). Publication mensuelle.

« Le monde ne finit pas; il continue. » Telle est la première phrase du nouveau recueil. Il déclare travailler à cet édifice: « le nouvel ordre syndical et fédéral ». Il fait « appel à l'homme concret ».

MM. M. Leroy, G. Gurvitch, G. Lefranc, Lacoste, P. Ganivet, le docteur Winter, Le Corbusier, F. de Pierrefeu, A. Philip, P. Besnard, collaborent au premier numéro.

Centre-Sud (février) paraît à Tulle, 11, rue de la Gare, sous l'impulsion d' « une ambition que d'aucuns pourront trouver creuse et illégitime », dit l'avant-propos. Ces d'aucuns-là montreraient une fâcheuse humeur. La revue s'annonce mensuelle. Elle étudiera les événements universels et ceux de la Corrèze et des six départements limitrophes. MM. Bernard Sauvarie, qui « reçoit sur rendez-vous seulement », et Pierre Rollin, sont à la tête de *Centre-Sud.*

Heures quercynoises (n° 1, Nouvel An 1934) est le titre de « cahiers d'*arts,* de littérature et de tourisme, dirigés par MM. J.-L. Digot et R. Pécheyrand ». Ces messieurs habitent: l'un, à Villejuif (Seine), 12, rue E.-Pelletan; l'autre, à Heiltz-l'Evêque, par Heiltz-le-Maurupt (Marne). Il y a un nombreux comité de rédaction. A ses dix-neuf membres nommés par leur patronyme s'ajoute la mention: « *et des jeunes* ».

« Notre premier désir est de connaître l'opinion sincère de nos lecteurs », lisons-nous. Cela est éclatant de jeunesse et nous ravit.

Ces « heures » sont publiées chaque mois, en français et en idiome quercynois. Le numéro initial contient un poème « A la primalba » de M. A. Cubaynes et un conte: « Lo prumièro truffo » de M. P. Verlhac.

Mémento. — *Le Bon Plaisir* (janvier): vers bien amusants de M. Jacques d'Alberes: « Pour la fille de mon facteur »; « pour la caissière du café de la gare »; « pour la jeune fille au lorgnon ».

La Revue hebdomadaire (20 janvier): M. Nicolas Hardstone: « Le suicide par procuration », nouvelle. — Lettres inédites d'Antone Tchékhow. — (27 janvier): « Le général Marchand », par M. René Vanlade.

L'Archer (janvier): « Voivenel à la 67e », par M. Henri Jacoubet. — « Louise Ackermann à Nice », par M. B. Barbery. — « Le blé »,

par Le Meunier. — Suite des notes de guerre du docteur Paul Voivenel.

Poésie (décembre) : numéro en l'honneur de M. Georges Duhamel.

Le Pamphlet (2 février) : « Troisième bulletin de la Révolution ». — Naissance de la Révolte. — Il est curieux de signaler des écrits de théoriciens, tandis qu'on se bat dans les rues à Paris et aux quatre vents de la province.

La Revue de Paris (1er février) : M. J. Bardoux : « Le redressement du pouvoir exécutif ». — « Le pillage du budget », par M. S. Lauzanne. — Mme Alexandra David-Neel : « Le Thibet et le Dalaï Lama ».

La Revue de France (1er février) : « E. de Girardin (1836) », par M. Maurice Reclus.

La Revue Mondiale (1er février) : « L'affaire Stavisky », par divers.

La Nouvelle Revue (1er février) : « Abraham-le-Vieil : sa vraie figure », par M. Sirieyx de Villers. — « Johann Strauss », par M. A. de Raswan.

Heures perdues (n° 1 de 1934) : « Stavisky, requin raté » ; « Un pédagogue à réformer » ; « Pas contre M. P. Valéry » ; « Encore la prostitution », par M. Jean Desthieux.

L'Idée libre (février) : « Appel à la jeunesse juive mondiale », par M. Albert Fua.

La Revue Universelle (1er février) : « Les patries », par le général Marchand. — « Chambéry », par M. H. Bordeaux. — Suite des très vivants souvenirs de M. Charles Benoist.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation de *Perkain*, drame lyrique en trois actes de M. P.-B. Gheusi, d'après une légende basque de M. Pierre Harispe, musique de M. Jean Poueigh. — Reprises de *l'Heure Espagnole*, de M. Maurice Ravel, du *Prélude Dominical*, de M. Guy-Ropartz, et de *la Korrigane*, de M. Ch.-M. Widor. — Premières auditions : *Trio pour hautbois, clarinette et basson*, de M. P.-O. Ferroud. — *Trois Préludes* de M. Barraud. — *Concerto di Camera* de Mlle H. Roget. — *Naïve*, chanson à quatre voix de M. Florent Schmitt. — *Deux mélodies* de M. Louis Aubert.

Quel démon pousse si souvent les musiciens à choisir des livrets pleins de défauts? Le moins perspicace des spectateurs devine immédiatement la fin de l'histoire et aperçoit les ficelles. Le compositeur paraît n'en avoir rien vu : il a enrichi patiemment de broderies un canevas si grossier qu'il n'a pu recouvrir la trame. **Perkain** est un de ces mauvais

livrets. On pourrait même le citer parmi les chefs-d'œuvre du genre — du genre « conventionnel », comme aurait dit Willy, et point seulement parce qu'on y voit un commissaire du peuple, en l'an Ier de la République, persécuter les braves paysans basques au nom de la Convention nationale et du Peuple souverain. Les épisodes de ce drame sont si gauches, les personnages si peu vivants et si « théâtre », l'action si lente et si prévue, qu'on ne se laisse pas empoigner un seul instant et que pas une minute on ne parvient à oublier la scène pour imaginer la vie. Ajoutez que les morceaux de bravoure sont assez maladroitement amenés pour que l'on croie — comme au duo du deuxième acte — entendre une parodie du vieux répertoire. Les compositeurs, vraiment, sont parfois victimes d'un démon qui les égare. Et pourtant, il y a une troupe qui fait tous ses efforts pour animer ce drame, il y a surtout M. Singher, qui campe un Perkain admirable. Mais le meilleur artiste, mais la meilleure troupe ne peuvent pas refaire un livret manqué. Mais un décorateur et un metteur en scène ne peuvent que séduire notre vue; mais un compositeur lui-même et sa musique n'empêchent point le texte ni l'action d'être détestables. Et même, comment éviter qu'un mauvais livret ne réagisse sur le musicien, ne l'entraîne à des effets qu'il eût évités s'il avait travaillé sur une matière mieux choisie?

Je me faisais ces réflexions avec tristesse en sortant de l'Opéra. **M. Jean Poueigh** méritait mieux que cette mauvaise rencontre: il est un musicien de valeur et l'un des meilleurs « folkloristes » de ce temps. Et précisément, ce qui peut plaire dans *Perkain*, c'est qu'on y trouve des chants populaires pyrénéens, c'est qu'on y respire, par instants, le parfum de la montagne et que les rythmes des danses, parfois, font oublier l'insupportable commissaire et le drame lui-même.

Ce drame, s'il n'était lyrique, serait absurde, car il est tissu d'invraisemblances. Le vieil Irahour, qu'on nous montre en effet comme un vieillard fort décrépit, a cependant une fille de dix-huit ans, et qui n'a pas du tout l'air d'une enfant de vieux: Gatchucha est charmante, vive, jolie, courageuse, raisonnable et douce comme le sont les véritables

héroïnes de théâtre. Elle est éprise du beau Perkain, non moins charmant, et chevaleresque, et qui incarne toutes les qualités de la race, toutes lès vertus du pays. On va célébrer les fiançailles de Perkain et de Gatchucha, et la maison du vieux Dominique Irahour est remplie d'invités qui dansent au son des refrains populaires. On attend Perkain, mais on ne sait s'il viendra: il est traqué par les sans-culottes, car il est royaliste et sa tête est mise à prix. Il arrive pourtant. Il a bravé tous les périls, et il est tout joyeux. Le voici dans les bras de sa fiancée. Les invités, discrètement, s'éloignent et Gatchucha elle-même quitte la scène, car il faut que le vieux Dominique puisse faire à son futur gendre une confidence dont nous soyons témoins: Dominique, ci-devant sacristain d'Itxsasou, a caché les vases sacrés de l'église derrière la plaque de son âtre pour les soustraire aux recherches des républicains impies. A peine a-t-il achevé d'instruire son futur gendre de ce dépôt sacré (il faut tout prévoir, et Dominique est à l'extrémité de l'âge), à peine s'est-il tu qu'arrivent naturellement les sans-culottes conduits par le Commissaire de la Convention. Au nom du Peuple souverain, à qui tout appartient, l'or des églises et la vie des sacristains, Dominique est sommé de faire connaître sa cachette. Il refuse. On le lie sur un banc et on lui rôtit incontinent la plante des pieds. Le martyr hurle de douleur, mais ne trahit point son secret. Perkain, qui s'était caché, averti par Gatchucha, rameute les paysans, désarme les sans-culottes, et délivre Dominique Irahour. Puis s'avançant vers le Commissaire qui écume de rage, il lui donne rendez-vous pour le lendemain au fronton des Aldules où doit se disputer un tournoi de pelote. Perkain, qui a toutes les qualités, est vraiment simple comme un enfantelet: à peine a-t-il disparu, emmenant Dominique pour le faire soigner, que le Commissaire, moins naïf, revient à la tête de son escouade et cueille prestement la jeune Gatchucha, précieux gage qu'il entraîne jusqu'à Ustaritz. Tout cela, qui met cependant aux prises des partisans fort échauffés, se passe sans autre dommage que les soles brûlées du pauvre Dominique. Et les historiens parlent des « sanglants » épisodes de la Terreur en province...

Nous voici, au second acte, à Ustaritz, où le poste des

sans-culottes est installé dans une maison, au bord de la Nive. Le commissaire prend le frais sous les arbres tandis que les soldats jouent aux cartes dans le poste. Un factionnaire garde la porte d'entrée, un autre veille sur la berge: Gatchucha est bien gardée. Mais point tant que cela: c'est la nuit de la Saint-Jean, et pour que la prisonnière ait sa part des plaisirs, tout le village vient danser dans la cour du poste, et avec les gens du village, quelques jolies Espagnoles de la vallée voisine. Perkain, naturellement, est là sous un masque; avec son ami Curutchet-le-gaucher, enjuponnés l'un et l'autre de ces chevaux d'étoffe et de carton, ils feignent de livrer un combat dont le Commissaire reçoit les coups. Le farouche sans-culotte qui a rôti les pieds du vieil Irahour n'est pas si mauvais garçon. La fête bat son plein; les Espagnoles dansent au son des castagnettes; une gitane chante *Ay! Ay!* Puis quand le dernier brandon est consumé, on se retire sagement. Les sentinelles veillent toujours sur Gatchucha, mais pas si bien que Perkain ne revienne. Duo d'amour, grand duo, s'il vous plaît: ah! si nous avions oublié que nous étions au théâtre, comme nous aurions crié casse-cou à ces enfants imprudents qui chantent si fort au risque d'attirer l'attention des sentinelles! Mais nous ne doutions point d'être au théâtre, et Perkain enlève Gatchucha, passe la Nive dans une barque avec elle, à la barbe du Commissaire arraché à son sommeil, et qui fait tirer sur les fugitifs sans les atteindre, naturellement...

Au fronton des Aldules, au troisième acte, Perkain est vainqueur de Pierre d'Assance et de Curutchet-le-gaucher. Re-danses basques pour fêter le champion et sa fiancée. Survient le commissaire flanqué de sa troupe. Perkain, dont les amis se sont dissimulés derrière un mur, feint de se rendre. Au signal, les gars d'Ustaritz se jettent sur les sans-culottes qui ne demandent qu'à se laisser désarmer. Et Perkain sermonne le méchant commissaire, lui remontre qu'un enfant du pays ne saurait persécuter ses frères. Les Basques entonnent un vieux chant du terroir. Le miracle se produit: le citoyen commissaire se jette dans les bras de Perkain...

La partition est construite entièrement sur des thèmes populaires basques, orchestrés souvent avec lourdeur. Quel-

ques motifs conducteurs, fort aisés à reconnaître, traversent l'ouvrage: l'un, souple et vif, dépeint Perkain; l'autre, largement développé, très chantant, est un hymne à l'Amour; le troisième, caractérisé par des sauts d'octave, s'applique à la nature agreste; souvent, il est précédé ou suivi de traits de petite flûte modulant un appel de chevriers. Il y a parfois une réelle poésie dans les pages où le pays est évoqué. Je n'ai point reçu la partition et ne puis en parler que d'après les souvenirs que m'a laissés l'audition.

L'interprétation est excellente. Mlle Marthe Nespoulous est une Gatchucha charmante. Mlle Renée Mahé n'a point un rôle à la mesure de son talent. Mlle Ilka Popova fait apprécier sa belle voix dans la Gitane. M. Singher réussit, par son art, à donner de la vie au personnage de Perkain, à faire oublier les faiblesses du rôle. Chaque création de cet artiste ramène sous la plume du critique les mêmes louanges, mais chacune donne l'occasion de constater mieux l'étendue de ses moyens: Oreste, Hamlet, Iago, l'Emir, le Prêtre de Teutatès, Gunther, il interprète tous ces rôles si divers avec une intelligence d'une merveilleuse souplesse et, sans cesser jamais de respecter leur caractère, il les marque cependant de sa personnalité. Sa voix chaude et bien timbrée, ses attitudes, sa simplicité font merveille sous le béret du pelotari comme sous la tunique du fils d'Agamemnon. M. José de Trévi, pareillement, rend acceptable le rôle du Commissaire — écrit dans une tessiture qui en rend l'interprétation difficile. Lui aussi est un artiste excellent et qui apporte à ses créations, trop souvent éphémères, un dévouement jamais lassé. M. Henri Fabert est un Curutchet bondissant à souhait, M. Le Clézio un Pierre d'Assance plein de noblesse et M. Etcheverry un vieillard que l'on regrette de voir supplicier dès le premier acte. Les danses de Mlle Nati Moralès sont voluptueuses comme il convient. Les décors de M. Darlot et les costumes de M. Ramiro Arrue ont beaucoup de gaieté Le spectacle fait grand honneur à M. Rouché, qui l'a monté avec un goût parfait, avec une recherche très délicate de la couleur. M. François Ruhlmann est, comme de coutume, un chef d'orchestre impeccable.

Trois reprises — *Le Prélude dominical et six pièces à*

danser pour chaque jour de la semaine, de **M. Guy Ropartz,** *La Korrigane,* de **M. Ch.-M. Widor,** et *L'Heure Espagnole,* de **M. Maurice Ravel,** — deux ballets et une comédie musicale, réunis sur la même affiche, forment un spectacle d'une variété délicieuse. *La Korrigane* fut créée il y a plus d'un demi-siècle. Elle est restée fort longtemps au répertoire, et il était juste qu'elle y revînt, car elle permet, en ses deux actes, au corps de ballet de montrer presque toutes ses ressources, à de nombreuses étoiles de briller. Ainsi Mlle Camille Bos apparaît-elle remarquable, aérienne en Yvonnette changée en Korrigane; Mlle Didion danse avec cette grâce exquise dont elle est coutumière la gavotte du premier acte. Mlles Simoni, Soutzo, Barban, Cébron, Hughetti, Damazio, Binois, Sarabelle, MM. Peretti et Goulé ont toutes et tous droit à des éloges. L'ensemble est remarquable. M. Büsser conduit l'orchestre avec une souple précision.

Le *Prélude dominical* avait, il y a deux ans, à sa création, obtenu le plus vif, le plus légitime des succès. La partition de M. Guy Ropartz est d'une variété et d'un charme délicieux. Les divinités qui président aux jours de la semaine sont caractérisées musicalement avec une convenance, un bonheur d'expression qui font de ce ballet un régal pour les musiciens. Mais le plaisir des yeux n'est pas moindre, grâce à Mlle Lorcia, Tanagra délicieusement souple et précise, étoile entre les étoiles, à Mlle Didion, déjà nommée, et qui, là comme dans la *Korrigane,* montre un style d'une rare perfection, une élégance exquise et une technique impeccable, à Mlles Simoni, Barban, à M. Serge Lifar dont l'agilité, l' « élévation », la merveilleuse précision font un autre Nijinski, à M. Peretti, son digne émule. M. Ruhlmann, au pupitre, règne sur les dieux, les déesses et sur l'orchestre avec autorité.

Enfin *L'Heure espagnole*... Mais je ne ferais que redire ce que j'ai dit déjà lors d'une précédente reprise du triomphal ouvrage de MM. Franc-Nohain et Maurice Ravel. Mlle Fanny Heldy est toujours une Concepcion idéale, MM. Gilles, Cousinou et Huberty lui donnent la réplique avec le même talent, M. Arnoult est un nouveau Gonzalve et vocalise en perfection, et M. Philippe Gaubert — en attendant qu'il

révèle bientôt au public de l'Opéra les *Sortilèges* ravelliens, — lui donne, par la virtuosité de son orchestre, un régal d'une heure, qui reste trop courte, bien qu'elle soit espagnole.

§

Le *Trio pour hautbois, clarinette et basson* de **M. Pierre-Octave Ferroud,** est une œuvre merveilleusement réussie. Il y a autant de finesse que de science, autant de grâce que d'esprit dans cette musique; et la forme imposée par le genre, les limites mêmes que la sonorité des instruments choisis semble tracer, n'empêchent nullement la verve de l'auteur de s'épanouir librement. Mais cette liberté est, au fond, celle d'un classique, sûr de ses moyens, dominant sa matière, et qui garde l'esprit libre où d'autres auraient montré le souci de la difficulté à vaincre. Car c'est un vrai tour de force que de varier si bien les effets obtenus par la combinaison de trois instruments si voisins. Il y a là, par instants, des nuances subtiles, des dégradés savants qui font songer à un camaïeu sonore. Et la manière dont les trois voix passent chacune à son plan, s'avancent ou reculent tour à tour, se jettent la ligne mélodique avec la souple précision de joueurs bien entraînés, est un enchantement. Après la *Sonate pour piano et violoncelle,* P.-O. Ferroud vient de nous donner là une preuve renouvelée de grande maîtrise. Il a eu, au Foyer de la Musique Russe, de merveilleux interprètes en MM. M. Morel, P. Lefebvre et F. Oubradous, — un brelan d'as.

M. Barraud n'a pas eu moins de chance en confiant à Mme Hélène Pignari-Salles ses *Trois Préludes pour piano.* Ils ont été remarquablement joués. Mais j'aurai prochainement à parler de M. Barraud, dont on annonce une œuvre d'orchestre importante, et je me borne à dire qu'il tient toutes les promesses que fit son mouvement de *Symphonie* l'an dernier.

§

Mlle Henriette Roget, elle aussi, tient toutes les promesses que nous donnait, chez Straram, son poème symphonique pour orgue et orchestre. Le *Concerto di Camera pour*

piano et orchestre, donné aux Concerts Siohan (et dont elle fut elle-même la principale interprète, contient une page remarquable, un *scherzo* d'une fraîcheur et d'une spontanéité délicieuses, ce qui ne veut pas dire que les deux autres mouvements soient indifférents, bien loin de là. Mlle H. Roget a obtenu, au dernier concours, le second Grand Prix de Rome. Je lui souhaite, pour obtenir la récompense suprême, de réussir sa cantate comme elle a réussi ce concerto.

A ce même concert, dont le programme varié avec soin fut exécuté en perfection sous la direction de M. R. Siohan, nous eûmes la primeur d'une Chanson à quatre voix avec accompagnement d'orchestre, de **M. Florent Schmitt,** *Naïve,* escortée de *Véhémente,* de *Nostalgique* et de *Martiale* — brillant cortège où la nouvelle venue tient sa digne place près de ses aînées. Je reviendrai dès que nous serons de loisir sur ces chansons si légères, si délicatement composées. Il y a là des trouvailles d'une poésie incomparable, une orchestration d'une richesse merveilleuse, qui exigent un plus long examen.

§

Deux mélodies de M. Louis Aubert, données aux Concerts Colonne — *la Berceuse du Marin* et *la Mauvaise Prière* — ont été écrites pour Mlle Marie Dubas, et chantées par elle avec le plus vif succès au music-hall avant de triompher (le mot est exact, l'auteur ayant dû venir saluer sur la scène) au concert symphonique, interprétées par Mlle Pifteau. Contrairement à ce que d'autres ont fait qui se proposaient d'abaisser le concert symphonique jusqu'au niveau du café-concert, M. Louis Aubert a su, tout en écrivant des mélodies d'un caractère très large, introduire un art raffiné où, d'ordinaire, on ne trouve que vulgarité. Son orchestration, d'une recherche étonnante, ajoute encore à la valeur de ses mélodies. Mlle Pifteau — une cantatrice d'une rare vaillance, et remarquable musicienne — a joint à ces deux mélodies nouvelles *Au Pays,* une mélodie plus ancienne et justement réputée. L'épreuve a été concluante: il n'y eut point disparate et le succès de l'auteur et de son interprète fut du meilleur aloi.

Mais huit jours plus tard, chez Pasdeloup, si *la Mauvaise*

Prière, interprétée cette fois par Mlle Marie Dubas elle-même, fut acclamée, et si l'auteur qui l'accompagnait au piano partagea le succès de son interprète, celle-ci, lorsqu'elle chanta les mélodies de M. Manuel Rosenthal fut stupidement sifflée. Les *Chansons du Monsieur bleu* n'ont pourtant rien de subversif. Les cris discourtois : « A Bobino! » s'adressaient sans conteste à Mlle Dubas. Je n'ai pu assister à cette séance houleuse, étant à cette heure à la Salle Pleyel, où l'O. S. P. donnait d'un coup cinq premières auditions qui feront l'objet de mon prochain article. On me dit que Mlle Marie Dubas a demandé au public pourquoi on lui reprochait d'aimer les beaux poèmes et la belle musique. En s'adressant à un Louis Aubert, à un Larmanjat, Mlle Marie Dubas fait, certainement, preuve d'un goût dont il faut la louer. Mais est-il sûr qu'en priant une vedette de music-hall de venir chanter au concert symphonique, le comité de l'association n'ait pas escompté l'attrait d'un profitable scandale?

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Indépendants. — En 1884, il y a cinquante ans, quelques peintres, refusés par le Salon officiel ou simplement désireux d'échapper à un jury et à l'ambiance de son plat académisme, décidaient de fonder une « Société des Artistes Indépendants », basée sur le principe de la suppression des jurys d'admission. La première exposition « Cour des Tuileries, Baraquement B » réunissait 402 artistes. M. Paul Signac, dans la savoureuse préface qu'il consacre au Salon du Cinquantenaire, se donne le malin plaisir — pour l'édification de « ceux qui douteraient encore de la faillite de l'enseignement académique » — de publier deux listes. L'une est celle des prix de Rome de 1890 à 1914 ; elle commence par le nom d'un certain Mitrecey et se termine par le nom d'un certain Giraud. L'autre liste est celle des peintres rebelles à l'esprit et à l'enseignement de l'art officiel, qui pendant la même période se sont manifestés aux expositions sucessives de la Société des Artistes Indépendants : celle-ci commence par le nom de Cézanne et se termine par celui de La Fres-

naye. Le « contraste d'ombre à lumière » est trop saisissant pour qu'il soit utile d'insister. La Société des Indépendants, après cinquante ans d'existence, avait la partie belle pour faire le point. Qui pourrait contredire M. Signac lorsqu'il écrit : « Cette Exposition ne peut être que le résumé de cette histoire de l'art apparu chez nous au cours de ce demi-siècle ».

Mais il y a une question que M. Signac n'a pas abordée, — qu'il ne pouvait pas aborder. Celle de ce divorce insolite, tragique, désespérant, entre les artistes indépendants et le public. Il ne faut pas se faire d'illusion : les peintres qui sont proposés à notre admiration restent toujours considérés comme ils pouvaient l'être avant les luttes courageuses de leurs défenseurs, par la presque totalité du public. Les gros cours des « années folles » n'ont été motivés que par la spéculation financière. Les déceptions d'argent ont accumulé les rancœurs esthétiques. Parmi les quelques gens du monde qui s'intéressent à la peinture moderne, combien ne le font que par snobisme ! Et les réflexions qu'on peut entendre proférer par les visiteurs du Salon d'Automne ou du Salon des Indépendants ne peuvent guère laisser de doute sur la valeur éducative de ces expositions. En réalité, nous croyons qu'il n'existe pas une personne sur mille qui s'intéresse aux recherches plastiques de la peinture contemporaine. C'est le sujet qui d'abord plaît ou ne plaît pas. Sur ce point qui demanderait à être développé, l'échec de l'art indépendant est certain. La peinture révolutionnaire visait à gagner les foules. Elle n'a été comprise que par une élite extrêmement restreinte, et c'est encore l'art officiel — sous ses formes les plus basses — qui garde les faveurs de la multitude.

Les artistes indépendants se sont indignés à juste titre de l'indifférence des pouvoirs publics. Mais, avant de la reprocher à un gouvernement soumis au choix populaire, destiné en principe à exprimer les volontés du plus grand nombre, et à représenter l'esprit public, il conviendrait d'examiner la « position de la question » — comme on dit à la Chambre.

§

Les sociétaires ont été invités à exposer à côté d'une toile récente une œuvre ancienne remontant en principe à l'année

où ils avaient exposé pour la première fois. L'intérêt de ces confrontations est immense. Il eût été plus grand encore si tous les peintres avaient voulu s'y conformer et s'ils avaient envoyé de leur production ancienne une œuvre plus caractéristique de leur talent. On souhaiterait aussi de voir la date originelle de l'œuvre ancienne sur le tableau ou tout au moins sur le catalogue. Telle qu'elle est présentée, il est à craindre que cette exposition crée bien des confusions pour le public non averti.

Ces réserves faites, ne boudons pas au plaisir de voir dans les premières salles où sont groupées les œuvres des anciens, ces curieux doubles envois où se manifestent les progressions et parfois aussi, hélas ! les déchéances des grands maîtres de l'art contemporain. Renouvellements très marqués chez Bonnard, moins chez Vuillard qui expose un portrait de *La Comtesse de Noailles* dans une chambre fleurie. Matisse n'a rien perdu de sa première sensibilité ; il a gagné en vigueur et le choix de ses couleurs arrive, dans les tons purs, à l'extrême subtilité. Van Dongen a persévéré dans ses grinçantes habiletés. Vlamink n'a pas voulu répéter son éternel procédé ; sa nature morte est d'une rare puissance. Maurice Denis expose une *Nativité* composée en 1895 d'un charme et d'une noblesse émouvantes. L'un des envois les plus instructifs est celui de Signac qui permet de noter les transformations de son art toujours fidèle cependant au pointillisme cher aux néo-impressionistes. De *La Baie de la Fesnaye* (1890), œuvre admirable de douceur et de charme paisible aux toiles et aquarelles récentes, on constate un élargissement des intentions, une puissance qui s'intensifie en traductions de plus en plus vibrantes et plus libres du monde coloré. Segonzac envoie à côté d'une toile ancienne d'ailleurs fort belle, mais que nous aurions souhaité plus importante, un paysage dans les teintes bistres qu'il affectionne, d'une extraordinaire délicatesse.

On s'intéressera aux envois d'Othon Friez, de Waroquier, de Jean Marchand, et surtout d'Asselin, dont la petite tête d'enfant est une précieuse merveille.

Nous remarquerons un Picart le Doux très lumineux, solide et d'un grand agrément, un des plus délicats Roussel qu'on

puisse voir, et la somptueuse *Venezia,* de Louise Hervieu.

L'envoi de Lhote nous a causé un peu de déception. Malgré les exhortations de bien de nos amis, nous nous refuserons à admirer Gromaire tant qu'il voudra envelopper ses dons indiscutables de procédés si brutaux et si sales.

Parmi les peintres de cette période on remarque l'absence de Braque, de Derain et la présence très effacée de Dufy.

Nous arrivons à l'époque cubiste représentée principalement par Gleize, Delaunay et une grande composition récente de Léger, ce « contremaître en mal de poésie » comme dit Waldemar George.

La salle 8 réunit quelques peintres importants qui sont groupés sous le signe de l'amertume et de l'ironie : Valentine Prax, Yves Alix, Laboureur, Goerg, d'une âpreté tragique, et Chagall qui s'évade dans la féerie, le rêve et le cauchemar.

Nous notons de Zingg une sombre et puissante scène rustique ; un fort beau petit nu de Sabbagh qui témoigne des progrès du peintre depuis l'époque des « Sabbagh à la mer, à la montagne, etc... ».

§

Avant de passer dans les salles réservées aux peintres plus jeunes — ou tout au moins aux exposants de date plus récente — signalons l'heureuse initiative d'un groupe d'artistes qui ont invité leurs confrères à traiter un sujet emprunté à un fait-divers noté dans la presse. L'idée était intéressante et ne peut manquer de piquer la curiosité du public. C'est une des étapes de ce fameux « retour au sujet » qui devient l'aliment de toutes les conversations sur la peinture moderne. Après avoir réagi contre l'anecdote à cause des poncifs et des pauvres chromos dont celle-ci était le prétexte, il était fatal qu'on se lassât. Nos jeunes peintres, donc, ont voulu traiter un sujet purement anecdotique. Hélas ! Il semble que le cœur n'y soit plus. Combien de peintres de talent paraissent s'être trouvés mal à l'aise aux prises avec leur « fait-divers » ; habitués aux seules recherches des valeurs purement picturales, on les voit un peu déroutés devant la traduction d'un spectacle de la vie. Ils semblent avoir dû surmonter des difficultés insoupçonnées et plusieurs — parmi les meilleurs — ont dû,

après d'infructueuses tentatives, renoncer à leur composition d'anecdote. La plupart n'ont osé aborder un « fait-divers » que sur une toile de petite dimension. Nous avons vu des assassinats, des viols, des catastrophes. Bien peu nous paraissent mériter seulement une mention honorable. C'est une minorité, par ailleurs, qui a voulu s'attaquer à un sujet si nouveau dans la peinture contemporaine.

Dignimont expose deux dessins d'une grande intelligence. On admirera d'Antral un paysage parisien dans cette atmosphère mouillée qu'il évoque avec tant de force. Kvapil, avec ses deux nus, persévère dans une insigne vulgarité. Un « Curé provençal » de Du Marboré est d'une matière somptueuse. De Nebillot nous préférons le solide paysage à son grand *Ebéniste* un peu ennuyeux.

Il convient de noter deux scènes sportives d'Adrienne Jouclard — le *Rugby* surtout, d'un extraordinaire dynamisme — et *La Mort du Bûcheron,* d'André Hofer, tableau vigoureux et riche. C'est le seul « fait-divers » vraiment dramatique. *La mort du Gitan,* de Jean de Botton est fortement composée, mais c'est de la peinture bien artificielle. De Parturier, une chapelle traitée avec une grande sincérité est une remarquable réussite. Nous ne pouvons omettre Cochet, Darel, Savreux...

Le panneau qui réunit Holy, Planson et Poncelet, nous retiendra plus longuement. La grande toile de cet étonnant coloriste plein de charme et de distinction qu'est Holy, avec ses beaux accords de couleurs vives, nous paraît être le triomphe de la jeune peinture du Salon. Son « fait-divers » : un *Incendie dans la zone,* aux tons cuivrés, montre comment l'auteur peut se tirer avec habileté — quoique avec sincérité — d'un sujet difficile. Planson nous présente les amères lassitudes d'*Un soir de Réveillon*. Sa verve caricaturale s'accommode d'une juste composition. Son paysage, quoique d'une palette un peu acide, est traité avec beaucoup de subtilité. L'œuvre de Poncelet, d'une belle franchise, est, sous son apparent désordre, adroitement distribuée. On regrettera d'autre part qu'il ait traité un grand sujet : une *Inondation,* avec des eaux glauques et tourmentées, dans un

cadre de si petit format, car ce peintre — chose rare aujourd'hui — nous paraît doué pour les grandes compositions.

§

Les trente salles qui restent encore à parcourir ne sont pas faites pour provoquer l'enthousiasme de ceux qui recherchent l'apparition de nouveaux génies. Quelle accumulation fastidieuse d'œuvres médiocres, plates ou saugrenues ! Nous avons emmené un jour avec nous au Grand Palais un homme d'une cinquantaine d'années, lettré, intelligent et fin, mais qui, comme tant d'autres Français, n'est pas un familier de la peinture moderne et fréquente peu les Salons. Il était effaré; non point tant par certaines bizarreries qui se trouvaient exposées sous ses yeux (le bourgeois en a tant vu qu'il n'arrive plus à se scandaliser de rien) que par cette prodigalité de peinture. Cette longue marche au milieu des 4.623 œuvres exposées cette année l'étonnait au plus haut point. Tant et tant de gens qui peignent, qui veulent exposer leurs œuvres, et tenter de les vendre... Tant et tant de tableaux si divers, si opposés, de tendances et de facture, les meilleurs noyés dans la tourbe des pires... Cet homme parfaitement courtois n'osait dire son opinion à ses interlocuteurs qu'il savait passionnés de peinture. On lui fit avouer pourtant que tout cela lui paraissait l'indice d'une grande extravagance. Combien d'autres visiteurs penseront comme lui !

On aurait tort toutefois de passer trop vite et de ne pas exercer son esprit de recherche, même au prix d'un effort. On regretterait de ne pas s'être arrêté devant les œuvres de Madeleine Sougez, de Charlemagne dont la technique nous paraît toujours pleine de science et de saveur, de Chapelain-Midy — sa tête de femme rousse est une de ses plus belles toiles, — de Durand Rosé, de Mané-Katz, de Caillaux, de Morère. On sera retenu par les ensembles agréables de Raingo-Pelouse, de Léopold Pascal et surtout de Cyr, coloriste savant et agréable.

Le *fait-divers* de Corbellini nous semble un des plus attrayants. L'allure de son dessin et ses notations de couleur indiquent des dons très brillants. La gloire d'Aristide Briand n'est pas très bien servie : l'apôtre de la paix est

célébré ici par la maquette d'un gigantesque monument, là par une composition construite avec 24.000 timbres-poste. (Nous préférons les timbres-poste.) Parmi les tout jeunes, Francis Gruber retient surtout notre attention. Ses espiègleries n'empêchent pas de voir qu'il est un peintre intelligent et plein de promesses. Il devra se méfier toutefois de sa précoce facilité.

Le gros succès de scandale indispensable à tout Salon des Indépendants est obtenu par une toile surréaliste de Salvador Dali, de dimension insolite, intitulée : l'*Enigme de Guillaume Tell* et chargée d'obscures intentions.

§

La sculpture est très pauvre. Les bonnes œuvres très exceptionnelles. Nous apprécions la puissance décorative de l'*Odalisque* de Zadkine, en bois polychromé, nous goûtons les animaux d'Hernandez, et nous admirons sans réserve les deux têtes de Gimond. L'*Innocent* est une œuvre fortement émouvante. Bien que le sujet y prêtat, le sculpteur n'a rien concédé à la caricature ni même au pittoresque. L'art en est simple, discret, classique. C'est d'un maître.

§

On regrette le temps où le Salons des Indépendants suscitait des polémiques, marquait des victoires ou des défaites, se préparait dans une atmosphère de lutte et de fièvre éminemment profitable. Peut-être fallait-il à cette époque capter l'attention par quelques outrances scandaleuses. Aujourd'hui, tout dans ce sens ayant été tenté, l'outrance n'est plus un mode de réussite. Qu'un sculpteur représente un homme nu coiffé d'un haut de forme, ce n'est plus pour personne un indice de génie. L'avenir des Salons comme celui-ci se trouve entre les mains des jeunes peintres décidés, s'ils le jugent bon, à toutes les audaces, mais avant tout consciencieux, probes, amoureux de leur métier et désireux de se perfectionner. La fausse monnaie, le truquage, le frelaté, le vain brio n'ont plus cours.

Pour ne pas être confondus dans le flot des amateurs, des faux peintres, et des ignorants tapageurs, que les quelques

jeunes peintres authentiques se sentent les coudes et cherchent à s'imposer par des manifestations d'ensemble. Qu'ils profitent de l'époque difficile, de la mévente, du désarroi des snobs pour cultiver leur art en toute sincérité; malgré l'ambiance décourageante, ils s'aideront à entretenir le feu sacré. Qu'ils ne descendent pas vers un public qui ne les comprend pas, mais qu'ils cherchent à l'élever vers eux.

Le peintre indépendant ne doit rien sacrifier de sa dignité. Le « fait-divers » était une initiative à laquelle nous avons applaudi, car nous pensons que la peinture peut rester de la peinture, en se faisant plus proche de la vie.

Nous souhaitons que l'an prochain on choisisse un thème qui permette un développement plus profond de la personnalité des artistes. Le moment est venu de remettre à l'honneur les valeurs spirituelles abandonnées. On peut avoir compris la grande leçon de Cézanne et ne pas traiter les sujets de Cézanne. Le terrain d'expérience de la peinture indépendante est à présent franchi. Alors il est temps de rendre au langage plastique son rôle éternel qui est de traduire les grands drames de l'humanité.

Par intérim,

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Louis Delattre: *Les Pieds Nus*, Office de Publicité. — Charles Plis-*Gênes par Rhodes et Tripoli*, Editions de Belgique. — Mort du poète *baron des Robaux*, Editions Labor. — Auguste Vierset: *De Venise à Gênes par Rhodes et Tripoli*, Editions de Belgique. — Mort du poète Emile van Arenberg.

Les lettrés qui ont bonne mémoire et tête chenue se rappelleront peut-être l'étincelant éreintage que Jules Lemaître, dans ses **Contemporains**, dédia jadis à la comtesse Diane, auteur de *Pensées* qui avaient eu un succès de Salon, *Félix Faure régnante*. Il y démontait impitoyablement le mécanisme de ce genre d'écrits, en crevait les facettes, et faisait voir comment, avec un peu de dextérité et d'astuce, un écrivain à la manque supplée à la profondeur, à l'observation, à l'originalité, pourvu qu'il ait la sagesse d'éviter le roman ou l'essai, qui trahiraient son indigence, et se cantonne dans la maxime, littérature facile. Les flèches que

Lemaître avait décochées à la Comtesse Diane ont toujours leur pointe, et l'honneur d'un écrivain qui signe aujourd'hui un recueil de Pensées, c'est précisément d'éviter cette rhétorique et ces faux brillants dont la Comtesse avait donné le modèle. M. Louis Delattre y réussit en perfection. Rien de moins livresque que ce volume de notations et de réflexions intimes; rien de plus original ni de plus médullaire.

M. Louis Delattre est médecin: c'est pourquoi sa philosophie est avant tout réaliste, c'est-à-dire subordonnée à l'objet : elle est sous-tendue par une connaissance profonde de l'homme et de la nature, celle que confèrent de fortes études scientifiques. Pourtant elle n'a garde de donner dans un positivisme étroit: elle fait une large place aux préoccupations morales, voire métaphysiques: bref, comme l'auteur l'a voulu signifier par le titre même qu'il a choisi, sa pensée chemine pieds nus, afin que, déchaux, « ses pieds prennent avec la terre et la mer le contact de voltage qui les fait bondir »; mais le visage est levé dans la lumière et le vent; il n'est aucun souffle trahissant le parfum de l'Amour, de la Beauté ou tout simplement de la Vie que ses narines ne soient avides de capter. Ainsi, le réalisme de M. Delattre, parfois dur jusqu'à paraître impitoyable, évite le pessimisme; la compréhension sympathique de ce qui existe le préserve de se désespérer dans la vaine appétence de ce qui pourrait être.

La vie, la perpétuation de la Vie, l'idéal de la Vie, ce que l'on peut décidément appeler Dieu, sans mômerie, c'est, en un mot: engendrer. Dire: « J'aime Eva » signifie: « Je ferai des enfants avec Eva. D'Eva et de moi, descendront des enfants sains, parce qu'en elle et en moi, tout est sain de ces beaux organes qui servent à engendrer. »

Et plus loin:

L'athée, c'est l'homme sans enfants. Le père est croyant. Le père croit en son fils; et du coup, en sa femme, en sa mère, en son père, au père de son père, à l'Univers. Ses germes qui sont immortels ont en fait, dans son corps mortel, rencontré Dieu.

Ainsi parle, en M. Delattre, l'optimisme discipliné qui

s'interdit l'impossible. Le réaliste, celui dont je viens de dire qu'il savait être cruel, émet, d'un ton bonhomme, des remarques de ce genre:

Il y a une catégorie de philosophes qui se reconnaît à la définition qu'elle donne de l'homme: créature lâche et apathique, dominée par la crainte de la mort. Or, je n'ai jamais rencontré personne qui ne fût prêt à donner sa vie, à l'instant, pour quelque chose, ce quelque chose étant une femme, un enfant, une croyance religieuse, un idéal politique, ou même le simple plaisir de boire, de fumer, de manger tels mets que lui défend l'état de sa santé.

De cet art où tout se compense et s'équilibre à celui de M. Charles Plisnier, auteur de **l'Enfant aux Stigmates,** la distance est énorme: c'est exactement celle qui sépare deux époques littéraires dont l'une, succédant immédiatement à l'autre, se croit tenue de renverser tête en bas l'échelle des valeurs que l'autre avait laborieusement établie. Le livre de M. Plisnier, écrit au vocatif, s'adresse à un fils irréel ou, plutôt, supraréel, avec lequel l'auteur a pris soin de se confondre lui-même, en sorte qu'on ne sait trop si c'est sa propre jeunesse qu'il apostrophe ainsi durant deux cent trente-trois pages, ou au contraire une progéniture qui, pour supraréelle qu'elle soit, n'en est pas moins distincte de son auteur de père.

L'objet de l'œuvre est de rendre sensible l'atmosphère magique et tragique de l'enfance en soi. Je viens d'écrire supraréel (pour éviter de frôler l'adjectif *surréel,* dont les sectateurs n'entendent point qu'on touche mot lorsqu'on n'est pas initié), je m'aperçois que je suis tombé de Charybde en Scylla, et que c'est *hyporéel* qu'il m'eût fallu dire : car au vrai, le but de Charles Plisnier et des écrivains auxquels il s'apparente, c'est d'atteindre, à travers la croûte des apparences, l'essence même des choses : malheureusement, dans ce nouveau voyage au centre de la terre, il arrive que ses explorateurs hardis sèment en route les compagnons qu'ils avaient conviés à les suivre ; ils reviennent seuls de la confrontation éblouissante à laquelle nous pensions participer. C'est un peu le mécompte que nous réserve M. Plisnier. Certes, l'ineffable est présent dans son œuvre, et lui-même, à se relire, doit en éprouver l'aura.

Quant à nous, lecteurs, nous sentons bien, çà et là, que l'auteur jouit d'une sensibilité prodigieuse. Pourtant, cette sensation d'une sensation ne nous émeut guère : *L'Enfant aux Stigmates,* réduit en ses éléments communicables, nous apparaît bien comme une série de poèmes en prose où éclatent d'étranges beautés (des beautés intellectuelles d'ailleurs, et qui n'émeuvent guère), mais ces beautés sont reliées entre elles par de vastes déserts de propos sibyllins et d'apophtegmes apparemment irrationnels qui rebutent le lecteur. De surcroît, le vague absolu, l'indécision systématique où baignent les personnages agacent au lieu de ravir; la monotonie d'un texte en versets, qui se débite comme un *lamento* funèbre, finit par devenir insupportable. On a fait à l'auteur de grands éloges au sujet de sa subtilité syntaxique. Au vrai, il a quelques tics de style, toujours les mêmes, et notamment l'usage d'une interrogation disjonctive, calquée sur le latin, et dont voici le type : « Ah! se ment-elle, *ou si* déjà dans son cœur elle sait que tu as eu raison du maléfice. » Parfois, il dépareille le second terme de la disjonction et nous avons ainsi une anacoluthe d'un effet oratoire et quelque peu affecté. Il n'y a pas là grande merveille, et l'on a, au contraire, l'impression que la syntaxe de M. Plisnier n'est pas si sûre que cela, car il lui arrive d'écrire : « Jusqu'alors tu avais vécu dans le jardin comme une plante qui fut voyageuse », bien que la concordance, stricte ou tolérée eût exigé: *« qui eût été »*, ou *« qui serait voyageuse »*.

Les dons de M. Plisnier, je l'ai dit et le répète, sont exceptionnels. C'est pourquoi on a le droit d'être exigeant à son égard. On peut, en effet, demander beaucoup à un écrivain qui cisèle de petits morceaux comme celui-ci:

Les derniers géraniums s'éteignirent aussi. On entendit distinctement, dans la charmille, glisser ces robes défaites et si tu vas, il n'y a qu'une taupe mal éveillée. Jacques n'apparaissait point... Maman aspira d'un coup cette bouffée de parfums qui va devant la nuit et eut peur au creux du cou.

Le baron des Robaux, de M. Maurice Gauchez, ne s'embarrasse point de telles quintessences. C'est une œuvre inégale, incontestablement vivante et vigoureuse, qui nous présente un type curieux de petit hobereau chimassien, plus

paysan que gentilhomme, fort entiché de grosses farces rustiques, de beuveries et d'amours faciles. Des Robaux se ruine, doit céder à la fois son domaine et sa maîtresse à un antipathique marchand de bois. Mais dans sa déchéance, il s'éprend de la douce et jolie Denise, fille de son jardinier, Brichart, lequel s'est en secret enrichi par la fraude des tabacs. Brichart donne sa fille à des Robaux, qui s'est relevé en travaillant quelque temps comme simple manœuvre, et rachète en sous-main le domaine des Robaux pour le mettre dans la corbeille de sa fille. Ce livre, de substance un peu trop romanesque, vaut par ses descriptions de nature et ses croquis de types ruraux. Il se lira avec agrément, de même que l'excellent volume de voyage que M. Vierset, journaliste de métier et fin lettré, consacre à la Méditerranée. **De Venise à Gênes** ne contient pas seulement de fort jolies pages sur Corfou, Rhodes, la Grèce et la Tripolitaine; on y trouve un journal de bord plein d'humour et de notations charmantes.

Le bon poète Van Arenberg, de l'Académie de Belgique, est mort à la fin de l'automne. Octogénaire, il avait été le maîtres *ès* rimes riches des Parnassiens belges, Gille, Gilkin, Giraud, Hannon, le contemporain et le mentor de Verhaeren. La gratitude de ces amis dont il avait corrigé les premiers quatrains lui avait valu une réputation qu'il avait honorablement soutenue par un unique volume de vers, les *Médailles*, un recueil tout plein d'enluminures, de vers en queue de paon, de vitraux qui saignent, de rutilements sur des bronzes, de coruscations sur des émaux. Tout cela est aujourd'hui un peu bien « coco », mais il faut faire la part des réactions, et prévoir qu'il en reviendra quelque chose, un jour, à la surface.

ED. EWBANK.

LETTRES ESPAGNOLES

Julio Camba : *La Ciudad automatica*, Calpe. — Alberto Guillen : *Poetas Jovenes de America*, Mario Aguilar, Madrid. — Miguel de Unamuno : *San Manuel Bueno Martir y tres Historias Mas*, Calpe. — Jaime Brunet : *Fogatas de Invierno*, Editorial Liberty, San Sebastian. — Edgardo Garrido Merino : *El Hombre en la Mòntaña*, Calpe. — Cesar Slio : *En Torno a una Revolucion*, Idem. — *Religion y Cultura :* El Escorial. — Mémento.

Le chroniqueur et, pourrait-on dire, le reporter Julio Camba, le premier humoriste d'Espagne, appelle New-York

« La Cité Automatique » **(La ciudad automàtica).** C'est un chroniqueur de l'ombre portée contre le mur spirituel par les objets et les êtres que nous croisons. Il ne voit pas seulement les choses ou les faits, mais l'effet ou la raison. Ce qui produit un certain décalage entre le spectacle et l'acteur. On peut s'imaginer tout ce dont s'étonnera un Espagnol qui n'a jamais renoncé à son individualité fantaisiste, lorsqu'il débarque dans une ville où la distribution automatique préside à tout acte d'alimentation, de boisson, ou de transport: la pièce de nickel ouvrant un robinet de sirop ou l'entrée sur un quai de gare. L'Espagnol pur sang — cent pour cent plutôt — qu'est Julio Camba, note surtout la différence entre les moyens et le résultat. Car il oublie volontairement le but, tentative imprécise ou soumise à des incidents. Par exemple, Julio Camba remarque que le milliardaire, dont l'effort devrait être l'obtention d'un confort splendide, a pour finalité luxueuse de s'éclairer aux bougies et de se chauffer au bois, non par retour au pittoresque comme on peut le croire, mais par snobisme. Je crois très castillan cet étonnement. Un Espagnol pense que tout acte doit avoir pour résultat un bénéfice moral, entraînement religieux à concevoir la vie comme un sacrifice pour l'obtention d'un monde meilleur. Il ne peut donc admettre une régression. Et Camba note, en se promenant, le colossal et si industrieux effort américain pour arriver à un peu plus de facilités mécaniques, sans compensations imaginatives.

Julio Camba note avec raison que la conception mécanique a tout intoxiqué en Amérique, y compris le rire. Un Marc Twain, par exemple, fait rire par des procédés plus chatouilleux que spirituels. Et il y a même aux Etats-Unis un quartier où l'on accouche le spectateur du rire qu'il porte en soi: Coney Island, où les appareils bien connus, depuis le water-chute jusqu'aux boutiques à vent, saignent le rire de l'être humain. Or, un Espagnol ne peut demeurer sans idéal, même en cette Amérique que son ancêtre découvrit. Au poète espagnol qui disait que les étoiles en Amérique lui paraissaient des annonces lumineuses, Julio Camba objecte que les annonces lumineuses lui semblent des étoiles. Le voyageur a dû, par conséquent, vivre dans une perpétuelle Voie

Lactée. Ce qu'il y a de plus pénétrant, de plus artistement vrai dans son livre, c'est cette opinion de Julio Camba, que le désir de posséder le plus grand crime, la plus haute maison, « l'organisation commerciale des affaires », et, enfin, la plus grande sévérité: boire de l'eau, c'est tout simplement du Romantisme.

Une autre vision de l'Amérique, de l'Amérique espagnole il est vrai, nous vient de M. Alberto Guillen qui, dans ses **Poétas Jovenes de América,** fait un choix parmi les innombrables versificateurs du nouveau monde qui emploient les langues ibériques. Il y a su reconnaître les vrais poètes. S'il n'en trouve aucun au Guatémala, c'est certainement qu'il n'en existe pas qui soient dignes de ce nom. Naturellement, son choix est personnel, mais il faut bien reconnaître qu'au Vénézuela, par exemple, il ne semble avoir oublié aucun grand écrivain. L'étude détaillée de ces poètes n'entre pas dans notre rubrique, mais il fallait noter qu'un critique espagnol comme M. Alberto Guillen reconnaît « l'avant-gardisme », les nostalgies indiennes et établit une curieuse et fraternelle liaison entre la poésie espagnole d'Europe et celle d'Amérique.

Dans la nouvelle, Miguel de Unamuno, suivant une fois de plus la recette de la nouvelle cervantine: bouillonnement et condensation, publiè sous le titre de: **San Manuel Bueno Martir y tres Historias Mas,** quatre nouvelles qui allient à ce qu'on pourrait appeler le vulgaire intérêt dramatique l'intérêt intellectuel. Ici, les personnages et la conduite des actions ont subi l'influence du modernisme qui, après avoir triomphé des personnalités religieuses et des personnalités nationales, prétend jeter le trouble par le doute où il voudrait que nous fussions quant à notre propre être. Beaucoup de métaphysique.

Un récit, une action, de même que dans la vie active une opinion à émettre sur un sujet politique, ne sont pour Don Miguel de Unamuno qu'un prétexte à philosopher. Son hypothèse de *San Manuel Bueno Martir,* prêtre espagnol qui ne croit plus guère, risque peut-être de n'être pas trop comprise dans un pays qui, comme la France, n'offre plus de prêtres par profession. En Espagne, il existe encore des cas où une foi très moyenne a dirigé une âme cultivée vers la vie reli-

gieuse. Le drame de cette conscience devait prêter à Unamuno les développemnts qu'il n'a pas manqué de tirer de ce cas émouvant. Le style de *Un pobre Hombre Rico o el Sentido Comico de la Vida,* d'un comique tout spirituel, bien entendu, demeure celui du maître.

Dans le roman, M. Jaime Brunet arrive à concentrer sous le titre de **Fogatas de Invierno,** plus de matière psychologique que ne le laisseraient supposer ces « Flambées d'hiver ». Le drame se passe de ce côté-ci des Pyrénées, en France, où un Navarrais est venu faire de l'agriculture. La lutte de cet ingénieur avec les mesquineries du paysan français, l'attitude directe, noble et par trop désintéressée de ce scientifique qui veut scientifiquement cultiver la terre, et une confiance qui lui empêche de soupçonner chez les autres le désir de nuire, saisit le lecteur, qui ne manque pas d'assimiler à ce cas douloureux ceux, identiques, que sa propre expérience a recueillis. Cet aristocrate navarrais s'étonne et comprend mal que « la France, si revêche et impénétrable à l'étranger », accepte de livrer sa terre à des gens louches, sachant à peine signer, venus on ne sait d'où. A l'intérieur du héros si l'on peut dire, c'est un outrage plus douloureux encore: constater que toute la somme de connaissances d'un homme cultivé ne lui sert, dans cette expérience avec la motte de terre, qu'à lui rendre plus sensible son impuissance. Le réalisme, traduit d'ailleurs ici sans lourdeur et sans vulgarité, veut que ce gentilhomme fermier soit acculé à la déconfiture. Mais il a un fils. Et ce sera là l'originale moralité de ce roman. Tandis que le père se demande si vraiment il aime sa famille, car il en doute puisqu'il est incapable, lui si bon et si intelligent, de lui rendre son rang, son fils, au contraire, est moins instruit, sportif, désillusionné sur l'utilité pratique du savoir. Il s'affronte, discute avec son père, montre, à propos des solutions à apporter à un drame agricole, que l'antinomie des générations suscite des malentendus souvent tragiques. Si bien que devant le gouffre où se précipite le propriétaire rural, celui-ci en arrive à se demander: « Qui sait si cette limitation stricte d'un homme à ses fonctions n'est pas le sacrifice conscient d'un héros au destin des siens? » C'est, socialement, la réponse pratique du gentil-

homme fermier aux paysans qui voudraient le chasser de la terre en invoquant l'axiome: le champ aux travailleurs. Mais il semble que le romancier, qui cache en lui un philosophe, soit convaincu que cette solution pratique du propriétaire terrien, demeurant toute l'année sur son champ, est intolérable aux membres de la génération qui nous précède, c'est-à-dire à des quadragénaires plus instruits dans le sens de la civilisation urbaine que dans l'accommodement à une vie rurale. L'agrément de ce roman consiste en ce que l'auteur demeure moraliste sans cesser de nous rendre vivante la triste aventure de ce dépaysé qui cherche en vain à s'enraciner. Voici un romancier qui se fait une place enviable.

Un nouvel écrivain, M. Edgardo Garrido Merino, préoccupé sans doute de la vitesse effroyable avec laquelle disparaissent et, dans certains cas, ont déjà disparu, les coutumes, les costumes, les traditions aragonaises, a voulu faire le portrait de ce petit monde finissant dans le roman: **El Hombre en la Montana.** Il montre, par le procédé du retour d'un « natif » au pays natal, quel charme avaient ces réunions entre naïfs, purs, francs et très nets Aragonais paysans. Le fil des événements est un peu ténu et les épisodes choisis par le romancier manquent parfois de nerf. Les caractères de si nombreux personnages que l'auteur a renoncé à raréfier au bénéfice d'une typification à la française demeurent d'un réalisme si précis qu'il faut avoir connu le pays pour en apprécier tout le mérite. Enfin, l'intérêt de ce bon roman tient aussi dans l'abondance d'un vocabulaire qui en rend le style vibrant.

Les Espagnols n'ont pas fini de chercher les causes où les prétextes des changements politiques qui ont déjà commencé et n'ont certes pas fini de bouleverser et de tenter de transformer leur pays. M. Cesar Silio apporte sa contribution à cette étude par: **En Torno a una Revolucion.** Pour ce qui nous intéresse en cette rubrique littéraire, nous signalerons l'influence accordée par l'auteur au fait qu'une chaire d'Histoire fut confiée à un professeur républicain à la fin du siècle dernier. Ce cas, un peu trop isolé par l'auteur qui argue de son expérience d'élève, aurait pu être mieux situé, c'est-à-dire replacé parmi un front de tentatives générales de républicanisation des jeunes esprits, comme il est patent qu'on

l'a vu avant la révolution. L'auteur est de ceux qui croient à la persécution religieuse inutile. Il est aussi convaincu que la neutralité promise par l'école laïque est irréalisable dans un pays passionné comme l'Espagne. Il démontre que la suppression des hiérarchies en Espagne ne pourra pas se réaliser. Ce qu'il appelle la *valeur du prestige* est, en effet, justifiée de jour en jour par les événements et les idéaux. Sa conclusion du retour à la tradition et à la terre paraît aussi refléter le sentiment de très nombreux Espagnols.

Indiquons pour mémoire, et faute de place, la continuation de l'étude sur la théologie augustinienne de la grâce, dans **Religion y Cultura,** l'important article du P. M. Velez sur les deux cités de Dieu et du diable, de saint Augustin, et la critique de la correspondance de Nietzsche par le P. Juan Sanchez; toutes pages d'une gravité et d'une objectivité dignes du monastère de l'Escorial qui, comme on le sait, publie cette revue.

MÉMENTO. — Continuant son utile bataille pour la diffusion de l'espagnol, le Professeur Jean Amade publie dans son bulletin des *Langues Méridionales,* outre tous renseignements sur les modifications apportées à l'étude de la littérature et de la langue espagnoles, une chronique des actualités où il rend compte de l'importance intellectuelle et nationale de la crise espagnole vis-à-vis de la France.

Citons aussi du même Jean Amade plusieurs articles documentés sur le sujet dans *L'Indépendant des Pyrénées-Orientales.*

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES CHINOISES

Ou Itai: *Le roman chinois;* les Editions Véga.

Les livres sur la Chine sont rares. Les livres chinois nouveaux sont en réalité fort peu chinois, étant publiés seulement par les étudiants déchinoisés revenus de l'Occident, et vivant sur les concessions de Changhaï.

Quant aux nouvelles d'Extrême-Orient, elles ont de graves possibilités: restauration de l'Empire mandchou et discours belliqueux anti-japonais de Moscou, avec tension grandissante des rapports.

L'attitude provocatrice de Moscou est la suite logique des ententes publique et secrète avec Washington. Elle a suscité une démarche des autorités japonaises, avec avertissement assez sec de mettre une sourdine à ces aboiements qu'aucune morsure ne peut suivre. Malgré les encouragements américains, on voit mal le Guépéou survivant à une guerre aussi lointaine. Malgré son état-major allemand, l'armée russe de l'Extrême-Orient ne vaut pas l'armée japonaise. Les Soviets savent bien qu'ils perdraient cette fois-ci les pétroles de Sakhaline que l'Amérique, arbitre en 1904 entre la Russie et le Japon, avait su arracher à ce dernier en lui laissant seulement le sud de l'île. Ils perdraient aussi la Province Maritime de Vladivostok. Quant à la restauration de l'empire mandchou, la presse du monde entier publie ces jours-ci, comme sans grande importance, cette information:

L'Etat du Mandchoukouo est constitué en empire; son président, M. Pou-i, devant être prochainement couronné sous le nom de Pou-i Ier.

Les inexactitudes de ce fait exact illustrent de manière saisissante la vision matérialiste et, disons-le, un peu épaisse, des Agences américaines qui nous filtrent les nouvelles de l'Extrême-Orient. Vision obscurcie par leur ignorance, peut-être voulue, des événements passés et des courants profonds qui dirigent le monde jaune.

Signalons en passant que Pou-i est le prénom du souverain. Disons-nous M. Alphonse en parlant du roi d'Espagne?

Quant à la Mandchourie, elle n'a pas à être constituée en Empire, car elle n'a jamais, aux yeux de l'Asie, cessé d'être le fief, la propriété légitime de la famille impériale mandchoue, fief occupé un moment par des bandits. N'oublions pas que Tchang Tso-lian était un petit voleur, vivant de brigandages, avant que les troubles des temps eussent donné à sa bande la prédominance sur les autres brigands et sur un peuple encore plus amorphe que ceux de l'Europe.

Mais de bien plus nombreuses significations s'attachent encore à cette restauration. Quelques-unes paraîtront puériles, superstitieuses, extravagantes à l'orgueil européen qui s'imagine créé à l'image de Dieu et posé dans un monde avec

lequel il n'a aucune attache, aucune interdépendance. L'Asie, elle, constate que l'homme est fait des mêmes matériaux que les animaux, les végétaux, les minéraux même, et qu'il subit comme eux l'influence de la température, des saisons, de l'atmosphère et des astres.

L'astrologie, héritée peut-être ou transportée de Chaldée, est étudiée scientifiquement et expérimentée en Chine depuis plus de cinquante siècles. Aucune poursuite religieuse ou officielle ne l'a entravée ou ridiculisée; tout au contraire.

C'est ainsi que Soun Iat-Senn, en naissant, son thème astrologique ayant été établi, avait reçu le prénom de Iat-Sènn (I-siènn), « Génie de la tranquillité », pour contrebalancer les tendances de révolution violente qu'il présentait.

Or, Pou-i avait eu son thème astrologique établi, lui aussi, quand il avait succédé en 1908, sur le trône de Péking, au précédent empereur Koang-Siu. Pour désigner ses années de règne (chaque ère recommence avec un nouveau souverain), on avait choisi le nom de Siuann-trong; *Siuann* signifiant extension progressive; *trong* désignant à la fois l'universalité du pouvoir, la fin d'un fil et son raccord avec un autre écheveau.

Toute la Chine, connaisseuse en astrologie, savait que, sous ce règne, il y aurait une interruption, puis une reprise du pouvoir et de l'ordre.

Cette pensée s'est confirmée quand, en 1912, ce même Pou-i, de l'ère Siuann-trong, publia les décrets instituant en Chine (non en Mandchourie) le régime républicain, et cela, à titre d'essai. Il convient de donner le texte de cet édit du 12 février 1912, ignoré de l'Europe, mais vivant pour l'Asie:

...A l'heure actuelle, les sentiments populaires de la nation sont portés en majorité vers la République... Comment pourrions-nous, pour conserver la gloire d'une seule famille, nous opposer aux désirs de millions d'hommes?...

Nous confions au peuple le pouvoir souverain et nous nous prononçons pour une forme républicaine de gouvernement constitutionnel...

On organisera un gouvernement républicain provisoire...

On discutera les moyens de réaliser l'union, d'assurer la liberté du peuple et la tranquillité de l'empire.

L'Empereur conservait son titre, donc ses droits, mais confiait provisoirement le pouvoir politique au peuple pour un essai.

Ce sont là des nuances que l'esprit simpliste et absolutiste de l'Europe ne comprend pas. Ainsi, le paysan du fabuliste n'admettait pas que la même bouche pût souffler le froid et le chaud.

De tout cela, il n'en ressort pas moins que, pour l'Extrême-Orient, l'empereur n'a jamais abdiqué. Comment un Fils du Ciel cesserait-il de l'être? Il a confié provisoirement le pouvoir au peuple pour un essai de gouvernement républicain. Il est fondé en droit à le reprendre, si l'essai n'a pas réussi, et à chasser les brigands qui, sous le titre de chefs d'Etat, pillent les travailleurs et n'assurent plus « la liberté du peuple et la tranquillité de l'empire ». Les présages des astres n'ont pas menti pour lui: jusqu'où iront leurs réalisations?

En attendant, c'est en France que paraît la première étude un peu étoffée (je ne dis pas complète, loin de là) sur **le Roman chinois.**

L'auteur, M. Ou Itaï (prononcez I-traé), s'est laissé influencer par ses professeurs français. Il est docteur ès lettres. Il a voulu briser aux cadres de nos fâcheux manuels de littérature un ensemble d'œuvres dont aucune ne tient à l'aise dans ces limites artificielles.

Ainsi, le magnifique *Choé rou tchoann,* « Récits des rives du Fleuve » du XIIe siècle, est classé comme roman de cape et d'épée, alors qu'il est un des premiers, le premier en fait, des illustrations de l'esprit démocratique vrai contre le brigandage corrupteur genre Stavisky. On y voit la lutte de braves citoyens contre des juges qui reçoivent, comme les nôtres, leurs ordres d'en haut (et l'on parle d'abolir les jurés!).

Le *Si you tsi,* « Mémoires d'un voyage en Occident », attribué longtemps au XIIIe siècle et datant sans nul doute de cette époque, mais mis au goût du jour et publié au XVIe siècle, est classé dans les romans de magie. Or, il est question, il est vrai, de légendes magiques, et c'est le sous-titre que j'ai choisi pour une adaptation et un choix des principaux événements publiés par moi (*Le Singe et le*

Pourceau, édit. La Sirène). Mais c'est une adroite et symbolique trame où l'on voit les dangers incessants que nous font courir notre Bonté et notre Pitié, représentées par le Religieux pèlerin, dangers dont nous nous tirons grâce à notre Ruse et à notre Intelligence figurées par le premier disciple, le Singe; alors que nos bas instincts, vivants dans la personne du deuxième disciple, le Pourceau, retardent sans cesse notre marche vers l'Idéal et le Bonheur élevé des êtres purifiés. Et ces aventures sont habilement tramées à l'aide de toutes les légendes étranges de l'Asie Centrale, légendes dont l'origine et le symbolisme sont en partie apparents, et qui vaudraient d'être déchiffrées.

On aurait mieux aimé un classement adapté aux œuvres chinoises, que cette compression déformatrice en des cadres faits pour l'Europe seulement.

Les romans postérieurs au XVIIIe siècle sont ignorés. Ils sont pourtant d'importance. Et la littérature moderne est parfois admirable.

Tout ceci n'est pas d'ailleurs pour diminuer la grande valeur de cette œuvre. Elle sera d'une aide véritable aux deux ou trois Français qui ont assez de loisirs et savent assez bien le chinois pour lire comme en leur langue des romans qui contiendraient chacun dix des nôtres. Elle sera d'une grande utilité à ceux qui ne savent pas un mot de chinois: ils pourront se l'attribuer, en affirmant avec autorité qu'ils étudient depuis trente ans ce qu'ils ignoraient en fait l'an dernier.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Pujo : *Les Camelots du Roi;* Flammarion. — Georges Suarez : *Profils de rechange;* éditions Excelsior. — Paule Herfort : *Chez les Romains fascistes;* la Revue Mondiale. — Antonio Aniante : *Italo Balbo, maréchal de l'air;* B. Grasset. — Gioacchino Volpe : *L'Italie en marche;* Nouvelles Editions latines. — G. D. Alexandre de Russie :*Quand j'étais grand-duc,* Hachette. — Emile Pagès : *Campagne de Misère. Sibérie* 1919, Berger-Levrault.

Les Camelots du Roi sont le prototype des milices fascistes et hitlériennes, mais tandis que l'appui de celles-ci a permis à leurs chefs de s'emparer du pouvoir, les Camelots n'ont réussi qu'une agitation insignifiante, intermittente et

stérile. La faute n'en est d'ailleurs ni à eux, ni à leurs chefs. Si fascistes et hitlériens ont réussi, c'est parce qu'ils ont eu aux moments propices l'appui du chef de l'Etat; les fascistes avaient même été armés de fusils et de mitrailleuses par le gouvernement. Les Camelots ont au contraire toujours été contenus par les autorités françaises. Il y a eu cependant une circonstance où celles-ci auraient pu faire appel à leur appui: c'est quand la gauche, en juin 1924, somma le Président de démissionner. Le budget était voté; M. Millerand, pendant 7 mois, pouvait gouverner comme il voulait. Si, au lieu de constituer un ministère Marsal, il avait constitué un ministère Mangin et *armé* les Camelots, il pouvait essayer d'établir la dictature. Je crois qu'il aurait réussi à l'intérieur, si une guerre étrangère n'était pas venue compliquer la guerre civile, mais précisément il est improbable que l'Allemagne et l'Italie ne fussent pas intervenues. On n'a jamais su pourquoi Mussolini a concentré à Tarente, en août suivant, toute la flotte italienne, mais c'était peut-être l'expression de son regret d'avoir vu passer une occasion de nous attaquer et une précaution pour en profiter si elle se reproduisait.

L' « Action française » avait été fondée en juin 1899; ce n'est qu'en 1908 que les Camelots du Roi furent créés. Ils prenaient la suite d'un groupe d'étudiants d'Action française qui s'étaient fait connaître par des manifestations contre Charles Andler (professeur à la Sorbonne) et lors du transfert des cendres de Zola au Panthéon. « Création spontanée... les Camelots se contentèrent au début d'une organisation rudimentaire. Elle était constituée uniquement par Maxime Réal del Sarte, président, Henri des Lyons, secrétaire général, et Pujo, représentant des Comités directeurs de l'A. F. auprès des Camelots. » Leur première manifestation eut lieu le 16 octobre 1906 lors de l'audience de rentrée de la Cour de Cassation. *Ils étaient alors si peu nombreux* qu'ayant voulu faire vendre leurs journaux à la porte des églises le dimanche, ils durent d'abord se borner aux églises du 17ᵉ arrondissement. Leur nombre s'accrut peu à peu, mais il leur fallut alors se livrer à des épurations pour se débarrasser des éléments « impurs ». *Les communistes affirment*

d'ailleurs qu'actuellement les Camelots sont encore peu nombreux. En 1908, leur activité se borna, du reste, à troubler le cours de M. Thalamas, qui avait critiqué devant ses élèves du Lycée Charlemagne la « Jeannolâtrie », à insulter le général Piquart et à abîmer les statues de Zola, Trarieux et Scheurer-Kestner. Les mensonges les plus honteux de l'Etat-major sur Dreyfus étaient la vérité pour les Camelots. M. Pujo constate d'ailleurs qu'en 25 années, « où les manifestations de toute sorte et qui paraissaient les plus risquées se comptèrent par centaines », à l'exception du meurtre de Jean Guiraud (vers 1924), « ni chez les Camelots, ni chez leurs adversaires, on n'a signalé de blessures graves ». Dans le volume qu'il vient de publier, M. Pujo raconte d'une façon intéressante l'histoire des Camelots en 1908-1909. Le reste de leur histoire formera un tome II.

Ecrire des portraits est une occupation littéraire qui ne demande pas tant de recherches historiques qu'écrire l'histoire des événements : dire de quelqu'un qu'il est intelligent ou bête est une appréciation qui n'est pas susceptible de démonstration précise et que nous nous permettons généralement sur la simple vue du personnage; elle devait tenter M. Georges Suarez, écrivain plein d'imagination et ayant plus ou moins vu beaucoup d'hommes célèbres ou importants. Je m'imagine qu'il serait étonné d'avoir toujours été équitable dans ses **Profils de rechange**; mais il faut reconnaître qu'il a su les faire tous très vivants et très intéressants. De plus, il a été en général fort bienveillant.

Qu'on en juge par quelques exemples: « M. Georges Bonnet est entré dans la politique comme un chauffeur indécis dans un bec de gaz »; « M. Léon Barety est du Midi; c'est une qualité en politique »; « M. Henri Chéron aime les histoires grasses »; « M. Frossard a une qualité que tout le monde se flatte d'avoir dans une bonne mesure: c'est l'esprit »; « M. Marcel Héraud est entré dans la politique sous l'égide symbolique d'un marchand de parapluies » ; « M. Adrien Marquet n'est plus socialiste avec enthousiasme; il subit une nécessité »; « le mahatma Gandhi appartient de droit au snobisme comme le diplodocus au quai d'Austerlitz »; etc.

Le livre de M. Suarez renferme 28 portraits.

De 1931 à 1933, Mme Paule Herfort a fait quatre voyages en Italie; elle a raconté les impressions qu'ils lui ont données dans un livre intitulé **Chez les Romains fascistes.** Quelle est la patrie de Mme Herfort? Il ne semble pas que ce soit la France, car si son livre témoigne d'une sympathie ardente pour l'Italie et ses dirigeants actuels, on n'y trouve aucune preuve d'affection pour notre pays. Comme l'a écrit le sénateur Henry Bérenger dans la préface, Mme Herfort « n'a pas su se réserver ». Qu'elle ait admiré en Italie le climat, la végétation et le bon goût artistique, c'est naturel, mais elle n'est pas excusable, s'adressant à un public français, d'avoir gardé le silence sur ce travail visible du gouvernement italien pour faire germer dans l'esprit de son peuple la haine et le dédain pour nous. Il est vrai qu'elle a été bien reçue par les chefs d'administration qu'elle est allée interviewer et que le Duce a plusieurs fois baisé sa main. C'est une excuse insuffisante.

Ayant interviewé les chefs du fascisme, Mme Herfort aurait bien voulu pouvoir interroger les chefs du catholicisme, mais elle ne fut pas admise à une audience privée de Pie XI ou du cardinal Pacelli; la secrétairerie d'Etat désigna pour la recevoir Mgr Fontenelle, Camérier d'Honneur de Sa Sainteté, jeune ecclésiastique, journaliste français. Mme Herfort lui demanda s'il était exact que Mussolini se fût attaqué à l'*Action catholique* parce qu'il avait appris que les politiciens d'hier se faufilaient dans cette association pour combattre le fascisme.

Notre opinion est autre, répondit le représentant du Saint-Siège; nous avons attribué cette éruption d'anticléricalisme au fait que le fascisme avait ordonné la réouverture de certaines loges maçonniques et que ces dernières marquaient ainsi leur retour à la vie.

Mme Herfort n'a pas trop l'air d'ajouter foi à cette tartuferie; elle croit, en revanche, que la Dalmatie avait été promise à l'Italie par le traité de Londres; c'est une erreur. L'Italie, malgré Wilson, a eu en Dalmatie tout ce que lui promettait ce traité; elle a même eu en plus Fiume, grâce à

l'expédition de d'Annunzio. D'après Mme Herfort, « la tension entre l'Italie et la Yougoslavie est savamment entretenue par certaines forces, alliées à certains personnages de chez nous »; c'est encore une erreur; cette tension a pour cause le traité d'alliance entre la Yougoslavie et la France; on a offert à l'Italie d'y adhérer, mais elle s'y est refusée: elle ne veut conclure de traité avec la Yougoslavie que si celle-ci, rompant avec nous et avec la Petite Entente, accepte de devenir une sorte de vassale de l'Italie. Toute l'action de l'Italie fasciste est dirigée contre nous: Mme Herfort est inexcusable de ne pas l'avoir dit.

Dans l'Italie fasciste, c'est le général Italo Balbo, et lui seul, qui est devenu un personnage de légende.

C'est en ces termes que M. Aniante commence le très intéressant livre qu'il a consacré à **Italo Balbo, maréchal de l'air.**

Celui-ci en 1916, à l'âge de 18 ans, s'engagea dans les chasseurs alpins et s'y fit estimer; en même temps, il publiait un journal, *l'Alpino*. La paix venue, il se distingua « par des harangues enflammées contre le gouvernement défaitiste de Nitti », puis prit part à la première réunion des chemises noires en mars 1919. Mussolini sut tout de suite l'apprécier et le nomma chef militaire des fascistes de Ferrare. Il y devint le « ras » et, en septembre 1921, put mobiliser 3.000 hommes pour une expédition contre Ravenne.

L'entourage de Mussolini était alors composé d'une bande de bohèmes qui n'avaient de commun avec leur chef que la foi... Mais ceux qui massacraient, parce qu'ils ne savaient pas faire autre chose, ont tous péri par leurs propres armes. Voilà pourquoi Balbo n'a pas été détruit par sa violence légendaire.

Il révéla d'ailleurs vite ses qualités d'organisateur en fondant en janvier 1922 la milice fasciste; puis, le 12 mai, il occupa Ferrare à la tête de 63.000 chômeurs et força ainsi le gouvernement à accorder des travaux qui permirent à 100.000 travailleurs de manger. Après cela, de Ravenne à Forli, il incendie tous les lieux de réunion du parti socialiste. L'attaque de Parme le 4 août, plus pénible, finit par réussir,

les troupes du général Lodomez étant intervenues et étant allées démolir les barricades construites par les Rouges. Balbo quitte Parme après avoir obtenu que la ville serait placée sous le commandement militaire; mais, peu après, l'état de siège est supprimé et la ville retombe aux mains des bolcheviks. Balbo se préparait à l'attaquer le 14 octobre quand Mussolini apprit que le général Badoglio avait reçu l'ordre de préparer l'armée à combattre le fascisme. Mussolini renonce à l'attaque de Parme et décide la marche sur Rome. Avec De Bono, De Vecchi et Michele Bianchi, Balbo est un des quadrumvirs désignés pour diriger l'entreprise. Les fascistes entourent Rome. On annonce que l'état de siège va être proclamé. Si l'on en vient aux mains, qui sera vainqueur, les quadrumvirs ou Badoglio? On l'ignorera toujours, car le 29 le roi charge Mussolini de former un ministère, mais naturellement, M. Aniante est persuadé que, s'il y avait eu lutte, les fascistes l'eussent emporté certainement. Il termine son livre en racontant les croisières aériennes de Nobile et de Balbo d'une manière captivante et avec l'enthousiasme que Mussolini exige de ses adhérents pour tout ce qu'il fait ou fait faire.

L'Italie en marche, de G. Volpe, est une fort intéressante histoire de l'Italie, de 1870 à 1914. L'auteur, professeur à la Faculté des sciences politiques de Rome, est d'ailleurs, cela va sans dire, imbu de l'esprit crispinien et fasciste. Quand la France a donné une preuve d'amitié à l'Italie, il trouve cela tout naturel; quand plus ou moins adroitement elle a défendu ce qu'elle croyait être ses intérêts, il est acrimonieux. Il est par exemple amer pour le comité France-Italie fondé en 1913: « Combien, écrit-il, eût mieux valu quelque action de la part de la France; combien eût été plus opportune la reconnaissance des légitimes intérêts italiens en Afrique du Nord et en Orient, du droit qu'avait l'Italie de se faire sa place au soleil! » Mais en général le livre de M. Volpe est bien informé et exact. Il mérite d'être lu.

ÉMILE LALOY.

§

Nous avons déjà donné dans le *Mercure de France* (15 novembre 1932) un compte rendu du livre du grand-duc Alexandre de Russie quand il a paru à New-York sous le titre *Once a Grand Duke.* Mais voici qu'on vient de publier, presque simultanément, une édition française et une édition russe du même ouvrage. Cela nous donne l'occasion d'en reparler, et nous le faisons d'autant plus volontiers que nous n'avions pu, dans notre premier article, que donner un aperçu sommaire des questions soulevées par le grand-duc Alexandre dans les dernières pages de ses souvenirs, c'est-à-dire celles où il raconte son départ de Russie après la révolution bolchevique et ses pourparlers avec des hommes d'Etat étrangers.

Ayant quitté la Crimée à bord d'un navire de guerre britannique, durant l'occupation momentanée de la presqu'île de Tauride par les Allemands, le grand-duc vint à Paris au début de 1919 et, quelques jours avant l'ouverture de la Conférence de la Paix, s'en fut à Versailles, porteur d'un mémoire sur la situation en Russie, qu'il avait préparé pendant son voyage.

Les représentants des puissances alliées, que j'avais vus à Constantinople et à Rome, écrit le grand-duc, ne m'avaient paru s'intéresser que vaguement aux faits et gestes de Lénine, Trotsky et autres personnages aux noms bizarres. Mais je désirais parler à Georges Clemenceau, de qui j'attendais mieux. Le scepticisme bien connu du vieillard semblait, en effet, devoir l'aider à discerner les faits réels à travers les brouillards de l'éloquence et des âneries philosophiques, et je ne croyais pas du tout qu'il méconnaîtrait l'envergure mondiale du péril bolcheviste. Les couloirs du palais des rois de France bourdonnaient déjà de rumeurs et d'intrigues. Personne ne tenait à se rappeler que le défunt Empire russe avait combattu aux côtés des Alliés; beaucoup de ses provinces étaient distribuées d'avance à la Roumanie et aux Etats nouveaux: Pologne, Finlande, Esthonie, Lettonie, Lithuanie, Géorgie et Azerbaïdjan, représentés à Versailles par des avocats de petites villes russes qui se posaient en ambassadeurs extraordinaires.

Mais Clemenceau ne voulut pas recevoir le grand-duc et lui dépêcha son secrétaire.

Cela signifiait, explique (à sa manière) Alexandre Mikhaïlovitch, que le président du Conseil français, qui présidait aussi la Conférence de la Paix, ne voulait pas être ennuyé par la Russie, car il ne pouvait à la fois être juste envers la Russie et généreux envers la Pologne et les Roumains (*sic!*).

— Quelles sont les intentions de M. Clemenceau envers l'ancienne alliée de la France? demanda le grand-duc au « jeune homme » qui représentait M. Clemenceau.

— M. Clemenceau, répondit le « jeune homme », a beaucoup réfléchi au problème russe. Il pense qu'une déclaration de blocus contre le gouvernement soviétique sera très efficace.

— Une déclaration de quoi?

— Blocus, cordon sanitaire, comme dit M. Clemenceau, analogue à celui qui a paralysé l'Allemagne pendant la guerre. Le gouvernement soviétique ne pourra plus ni vendre ni acheter, une gigantesque barrière sera élevée autour de la Russie. En quelques mois, les bolcheviks seront dans la nécessité de se rendre et l'on rétablira le gouvernement légitime.

— Votre chef est-il prêt à prendre la responsabilité des indicibles souffrances que cette méthode infligera à l'innocent peuple russe? Se rend-il compte que des millions d'enfants mourront de faim?

Le jeune homme fit la grimace.

— Le peuple russe, Altesse Impériale, y trouvera une puissante incitation à la révolte, prononça-t-il à la fin.

— Vous êtes complètement dans l'erreur, monsieur, répondit le grand-duc. Je suis certain que le « cordon sanitaire » de M. Clemenceau fournira aux bolcheviks un excellent motif de propagande. Une année de blocus réussira à souder les masses russes au régime de Moscou. Il ne peut en être autrement! Mettez-vous à la place d'un Russe moyen qui ne sait rien de la grande politique, mais qui apprend que la France essaie d'affamer son pays. Avec tout le respect que je dois aux exploits de M. Clemenceau, je considère ce projet à la fois comme ridicule et très dangereux.

Evidemment, c'étaient là des paroles fort sensées. Cependant, le fait qu'elles furent insérées dans le volume d'Alexan-

dre Mikaïlovitch bien après l'époque où elles furent dites nous oblige à nous demander si, en réalité, le grand-duc fut alors aussi perspicace qu'il veut nous le faire croire. Mais voyons plus loin.

— Alors, que proposeriez-vous? demanda le secrétaire de Clemenceau.

— Pas d'effusion de sang, répondit le grand-duc. Faites ce que les Allemands ont réussi l'été dernier dans le sud-ouest russe. Envoyez une armée qui annoncera en termes clairs qu'elle apporte la paix, l'ordre et les garanties voulues pour des élections libres.

— L'opinion ne comprendrait pas que notre gouvernement risquât des vies françaises après la signature de l'armistice.

Je le regardai fixement, continue Alexandre Mikhaïlovitch, regrettant que Clemenceau ne fût pas à sa place. J'aurais aimé lui demander s'il avait oublié la bataille de Tannenberg, où cent cinquante mille soldats russes furent délibérément jetés dans le piège de Ludendorff, afin d'atténuer la poussée des armées allemandes vers Paris. Je lui aurais rappelé que le vrai nom du vainqueur de la Marne n'était peut-être pas Joffre, mais Samsonoff, le martyr de Tannenberg, qui connaissait d'avance son destin et celui de ses troupes (?). Mais tout cela, c'était le passé, et tout le monde sait que les diplomates ne permettent pas au passé de contrecarrer leurs plans d'avenir. Je me levai donc et je partis.

Eternelle rengaine, récriminations enfantines et oiseuses et, même, ensemble de faits dénaturés comme à volonté! L'avance de l'armée russe en Prusse orientale au secours de son alliée n'était que très naturelle et, si elle avait réussi, la Russie en aurait profité aussi et grandement. Mais elle n'a pas réussi. A qui la faute si ce n'est au G. Q. G. du généralissime, grand-duc Nicolas, au haut commandement, à la rivalité des généraux russes entre eux, d'aucuns disent même à la traîtrise de certains d'entre eux?

De même, nous paraissent fort déplacés les griefs du grand-duc Alexandre contre les Alliés pour n'avoir pas secouru les armées blanches au printemps 1919 dans leur lutte contre les bolcheviks avec des canons lourds et des chars d'assaut. Le grand-duc écrit:

Quand l'indispensable matériel de guerre — canons, chars, avions, — fut prêt, on l'envoya en Pologne, et l'armée de Pilsudski, envahissant la Russie, s'empara des antiques cités russes de Kief et de Smolensk.

Les Alliés, insinue le grand-duc, n'ont pas aidé la Russie comme il l'aurait fallu. Au lieu de lui venir en aide militairement, les Anglais, s'installant à Bakou, « proclamèrent l'indépendance de l'Azerbaïdjan ».

Le port de Batoum, sur la Mer Noire, fut transformé en ville libre, placée sous le protectorat britannique, avec un gouverneur civil qui n'était autre qu'un ancien négociant en pétrole de Manchester, pour surveiller l'expédition en Angleterre des huiles et des matières premières. Les doux Italiens arrivèrent à Tiflis et soutinrent l'indépendance de la Géorgie, province russe célèbre par ses mines de manganèse. Les Français s'installèrent à Odessa et prêtèrent une oreille favorable aux partisans de l'indépendance de l'Ukraine... Vers la même époque, un faible contingent d'Américains et de Japonais débarquait à Vladivostok. De son côté, la flotte britannique jetait l'ancre dans le port baltique de Reval et proclamait la souveraineté de la Lettonie et de l'Esthonie... Cependant que la Roumanie, sans attendre la sentence de la Conférence de la Paix, occupait la Bessarabie.

La tragédie sibérienne de l'amiral Koltchak est racontée par le grand-duc, visiblement d'après des on-dit, d'une manière si inexacte que le général Janin, qu'Alexandre Mikhaïlovitch avait mis en cause, crut devoir protester lors de la publication de l'ouvrage du grand-duc dans la revue parisienne *Les Annales* (1).

Pour l'ancien chef de la mission militaire française en Sibérie, la cause première de la chute et de la fin tragique de l'amiral Koltchak réside dans la liberté qu'il avait donnée à certains de ses lieutenants, tel le sanguinaire ataman Sémionof, d'agir à leur guise, ce qui souleva contre lui toute la population sibérienne et particulièrement celle de la capitale du gouvernement de Koltchak, la ville d'Irkoutsk.

Cette opinion du général Janin est pleinement partagée et

(1) Depuis que cet article a été écrit, le général Janin a fait paraître chez Payot son livre *Ma Mission en Sibérie* (1918-1919), dont il sera rendu compte ultérieurement.

appuyée par un de ses anciens subordonnés, M. Emile Pagès, dans son livre très vivant et certainement véridique, qui vient de paraître sous le titre **Campagne de Misère, Sibérie 1919.** M. Pagès, de même que le général Janin, est persuadé que Koltchak fut la victime de son entourage.

Cet homme, écrit Emile Pagès, qui, personnellement, ne fut pas méchant, a couvert de son nom les forfaitures d'un entourage d'aventuriers, faisant de son pouvoir le synonyme de la terreur...

Le général Janin et le général Knox (chef de la mission militaire britannique) s'engageaient sur l'honneur à le conduire sain et sauf jusqu'à Irkoutsk. Il repoussait leur proposition (p. 167). Il se mit à dos les prisonniers tchèques qui voulaient rentrer dans leur patrie en faisant tout le possible pour les retenir en Sibérie. Il affronta la populace d'Irkoutsk, que l'ataman Sémionof, par ses agissements, avait soulevée contre lui. Cependant, il mourut en brave et le malheur le grandit, le hissa jusqu'à l'héroïsme.

La cause de Koltchak paraît donc être entendue. Mais il y a une question qui reste ouverte. Que sont devenus les 150 millions de roubles or qui avaient été saisis par l'armée de Koltchak à la Trésorerie de Kazan? Une partie de cette somme, 90 millions, fut rendue aux bolcheviks, prétend le grand-duc, mais le reste disparut assez mystérieusement. D'après Winston Churchill, un dépôt mystérieux a été fait dans une banque de San-Francisco, pendant l'été de 1920, par un groupe d'individus qui parlaient anglais avec un fort accent étranger. Plusieurs experts français, c'est toujours le grand-duc Alexandre qui l'assure, suspectent de leur côté l'origine de l'or russe qui apparut à Prague.

En somme, toute cette dernière partie de l'ouvrage du grand-duc Alexandre n'est qu'une longue récrimination et même une sorte de réquisitoire, contre la politique des Alliés vis-à-vis de la Russie. Certes, les Alliés ont fait pas mal de gaffes et même de fautes en cette matière. Cependant, ils ne sont pas les plus coupables. Les plus coupables, c'est le gouvernement impérial russe, ce sont certains membres de la famille Romanof. On peut dire, sans exagération, que si la politique impériale avait été guidée d'une main ferme et sûre et si, d'autre part, la famille Romanof avait perdu l'habitude de regarder la Russie comme son fief héréditaire,

l'ancienne Russie subsisterait encore, *mutatis mutandis*, évidemment, et le tsar Nicolas continuerait probablement à régner.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CONTROVERSES

La Révision du Procès Baudelaire. — Le jugement rendu, le 20 août 1857, contre Baudelaire et ses éditeurs Poulet-Malassis et de Broise ne rentre dans aucun cas de révision fixé par l'article 443 du Code d'Instruction Criminelle, et les demandes en révision présentées, voici bientôt dix ans, l'une par la Société Baudelaire, l'autre par Mme J. Renaut de Broise, ne pouvaient pas ne pas être rejetées. C'est pour arriver à la révision par une autre voie qu'a été déposé, en 1929, par M. Barthou, Garde des Sceaux, un projet de loi « ayant pour objet d'ouvrir à la Société des Gens de lettres un recours en révision contre les condamnations prononcées pour outrages aux bonnes mœurs commis par la voie du livre ». De ce projet, Mme J. Renaut de Broise et M. Paul Blanchart ont entretenu les lecteurs du *Mercure* (15 décembre 1933), sous le titre qu'on vient de lire.

Si ce projet est voté, la demande que formerait la Société des Gens de lettres serait-elle recevable? Cela dépend, à mon avis, de la réponse que la Cour de Cassation ferait aux deux questions ci-après.

Première question. — La condamnation de 1857 se trouve-t-elle, ou non, amnistiée par la loi d'amnistie du 24 octobre 1919?

Deuxième question. — Antérieurement au vote de l'art. 19 de la loi d'amnistie du 29 avril 1921, une condamnation amnistiée ne pouvait être revisée (1). Ledit article est précisément venu déclarer que *les effets de l'amnistie ne peuvent en aucun cas mettre obstacle à l'action en révision devant la Cour de Cassation en vue de faire établir l'innocence du condamné*. Cette disposition est-elle ou n'est-elle pas rétroactive (1)?

(1) Aucune difficulté là-dessus; ce principe, essentiel au caractère de l'amnistie tel qu'on l'entendait avant la loi du 29 avril 1921, a été encore proclamé par la Cour de cassation le 6 déc. 1919 (D. P. 20.I.21).

S'applique-t-elle à toutes les condamnations amnistiées par les différentes lois d'amnistie antérieures à l'amnistie de 1921, et par conséquent aux condamnations amnistiées par l'amnistie de 1919? — Dans ce cas, la demande en révision du procès Baudelaire serait recevable, et il ne s'agirait plus que de savoir si la Cour de Cassation la trouve fondée.

L'art. 19 de la loi du 29 avril 1921 est-il, au contraire, de ces textes pour lesquels l'art. 2 du Code civil déclare : *la loi ne dispose que pour l'avenir, elle n'a point d'effet rétroactif*? — Dans ce cas, la demande de la Société des Gens de lettres subirait le sort qu'a subi la demande de la Société Baudelaire et celle de Mme J. Renaut de Broise.

Je ne me charge pas de résoudre ce second et fort délicat problème (2), mais, quant au premier, j'estime que la loi du 24 octobre 1919 amnistie la condamnation de 1857.

Elle l'amnistie du fait qu'elle déclare amnistier *tous les délits et contraventions* prévus par la loi sur la Presse du 29 juillet 1881, qui remplace celle du 17 mai 1819 en application de laquelle Baudelaire et ses éditeurs furent condamnés.

J'ai développé cette opinion dans un article : *La Révision du procès des Fleurs du Mal,* paru dans *Candide* du 24 février 1927, article auquel les auteurs de *La Révision du procès Baudelaire* consacrent les pages 556 et 557 du *Mercure* du 15 décembre. M. Robert Lœwell (qui, en sa qualité d'avocat à la Cour, libella la demande en révision présentée par Mme Renaut de Broise) l'a combattue dans *La Grande Revue* de juin 1927. Pour lui, l'amnistie de 1919 laisse subsister le jugement de 1857. C'est son argumentation que rapportent nos auteurs.

La loi sur la presse de 1881, modifiée par la loi de 1898, supprimant le délit d'offense à la morale religieuse et instituant deux juridictions, est fort différente de la loi de 1819. Si l'amnistie de 1919 a effacé le délit d'outrages aux mœurs, elle n'a pu viser le délit d'offense à la morale publique pour lequel Baude-

(2) Juridiquement, il me semble que la solution contre la rétroactivité serait préférable et le fait que la loi d'amnistie du 3 janvier 1925 contient, avec son art. 15 une disposition toute semblable à l'art. 19 de la loi de 1921, constitue un fort argument en ce sens.

laire, de Broise et Poulet-Malassis furent condamnés *et qui n'existait plus* au moment du vote de la loi d'amnistie.

Cette citation de l'article de M. Lœwel, ce passage détaché du contexte égarerait le lecteur sans que son auteur y soit pour rien, si je ne mettais pas les points sur les i.

Baudelaire et ses éditeurs n'ont pas été condamnés seulement pour offense à la morale publique : ils ont été condamnés aussi pour *outrage aux bonnes mœurs.* Et l'art. 28 de la loi sur la Presse du 29 juillet 1881, sans lequel l'art. 8 de la loi du 17 mai 1819 n'aurait été remplacé par rien; l'art. 28 de la loi de 1881, sans lequel les « outrages aux bonnes mœurs par la voie du livre » (pour employer l'expression du projet Barthou) ne seraient point punissables, cet art. 8 enfin s'exprime ainsi : *L'outrage aux bonnes mœurs... sera puni...,* etc.

Poursuivis du chef : d'offense (ou d'outrage : le jugement emploie l'un ou l'autre mot indifféremment) à la morale religieuse et d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs, les prévenus ont été renvoyés des fins des poursuites en ce qui touche le chef d'offense à la morale religieuse; ils ont été retenus du chef d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs.

Je dis du *chef,* et M. Lœwel dit du *délit.* Le jugement l'y autorise (3) : « En ce qui concerne le délit d'offense à la morale religieuse... attendu que Baudelaire.. ont commis le délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. » Mais le jugement s'exprime mal. Les prévenus n'étaient pas poursuivis pour avoir commis trois délits comme on le croirait en lisant l'argumentation de M. Lœwel, ni deux comme on le croirait en lisant le jugement; c'est un unique délit qui leur était reproché. L'article 8 de la loi du 17 mai 1819, en effet, s'exprime ainsi : *Tout outrage à la morale publique ou religieuse ou aux bonnes mœurs... sera puni.* L'outrage qu'il prévoit peut être commis de trois manières : soit à

(3) Le jugement l'y autorise, mais il ne l'autorise pas à diviser en deux ce qui, pour le jugement, reste une unité; il ne l'autorise pas à dire que Baudelaire a été condamné *pour le délit d'offense à la morale publique,* alors que le jugement dit : « Attendu que Baudelaire, etc., ont commis *le délit à la morale publique et aux bonnes mœurs.* » Le jugement dit : *le* délit et non *les* délits.

l'égard de la morale publique, soit à l'égard de la morale religieuse, soit à l'égard des bonnes mœurs; mais qu'on le commette d'une seule manière, de deux ou de trois, on ne commet qu'*un* délit. Le jugement a donc employé un terme impropre. La vraie façon dont il aurait dû s'exprimer, c'est celle-ci : *en ce qui concerne le fait* d'outrage à la morale religieuse; *en ce qui concerne le fait* d'outrage à la morale publique; *en ce qui concerne le fait* d'outrage aux bonnes mœurs.

L'article 8 de la loi de 1819 forme un bloc qui peut, si l'on veut parler d'une façon vraiment juridique, être dissocié en faits (ou en chefs), mais non en délits. Il s'ensuit que l'article 28 de la loi de 1881 remplace bien — s'il n'est pas tout à fait libellé comme lui — ledit article 8, et qu'en englobant dans un large geste *tous les délits et contraventions* prévus par la loi du 29 juillet 1881, l'amnistie de 1919 a amnistié Baudelaire.

Que M. Robert Lœwel imagine un problème comme le nôtre, mais qui, au lieu de rouler sur l'article 8 de la loi de 1819, roulerait sur un autre article à *ou*; tel que, par exemple, l'article 309 du Code Pénal : « Tout individu qui aura fait des blessures *ou* porté des coups *ou* commis toute autre violence *ou* voie de fait... »; il verra où mènerait une argumentation comme la sienne; argumentation qui, tout en voulant servir les intérêts de Baudelaire, revient à dire que, de tous les délits d'outrages aux bonnes mœurs commis par la voie du livre avant 1919, le seul délit représenté par les *Fleurs du Mal* ne se trouve pas amnistié.

MARCEL COULON.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Sirieyx de Villers et Fernand Lot: *Détours en pays landais;* libr. Chabas, Hosségor, Landes.

Art

Marthe Digard: *Jacques Sarrazin, son œuvre, son influence.* Ernest Leroux. » »

Jeanne Digard: *Les Jardins de la Granja et leurs sculptures décoratives;* Ernest Leroux. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Pascal Brotteaux: *Hallucinations ou miracles? Les apparitions d'Ezquioga et de Beauraing. La prophétie du Moine de Padoue;* Edit. Véga. 10 »

Hagiographie

Abel Bonnard: *Saint François d'Assise.* Avec 17 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3 95

Histoire

Octave Aubry : *Révolution et Empire.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure (*Histoire de France,* III); Flammarion. 3 75

Pierre Champion: *Moyen âge et Renaissance.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure. (*Histoire de France,* I); Flammarion. 3 75

F. Funck-Brentano : *Monarchie française.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure. (*Histoire de France,* II); Flammarion. 3 75

A. Kleinclausz: *Charlemagne.* Avec des illust.; Hachette. » »

J. Lucas-Dubreton: *De Napoléon à nos jours.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure. (*Histoire de France,* IV); Flammarion. 3 75

Capitaine de Vaisseau F. L. Maitland et aspirant de Marine George Home: *Napoléon à bord du Bellérophon.* Traduction d'Henry Boijane. Avec des gravures; Plon. » »

Albert de Mayer O. P.: *Le procès de l'attentat contre Guillaume le Taciturne, Prince d'Orange, 18 mars* 1582, étude critique de documents inédits. Préface de M. Léon van der Essen; Edition universelle, Bruxelles. » »

Littérature

G. Jean Aubry: *Un héros polonais de Conrad: le Prince Roman,* traduit de l'anglais avec des commentaires. Orné d'une carte et de 4 reproductions. » »

Jacques Augarde: *Jasmin;* Messein. 12 »

Marc Blanchard: *Marie Tudor,* essais sur les sources du Drame avec des notes inédites de Victor Hugo; Boivin. 30 »

Divers: *Des ouvriers écrivent.* Préface d'Eugène Dabit; Edit. sociales internationales. » »

André Ferran: *L'esthétique de Baudelaire;* Hachette. 60 »

André Ferran: *Le Salon de 1845 de Charles Baudelaire.* Edit. critique avec Introduction, notes et éclaircissements; Edit. de l'Archer, Toulouse. » »

Gœthe: *Lettres à Augusta de Stolberg,* traduites, avec une introduction et des notes, par J. Benoist-Méchin; Stock. 12 »

Marcel Grasset: *La pensée chinoise.* (Coll. *L'évolution de l'humanité;* dirigée par Henri Berr); Renaissance du livre. 40 »

Albert Grellet-Dumazeau: *Le château et les seigneurs de Montaigu-le-Blin.* Avec 12 héliogravures; Crépin-Leblond, Moulins (Allier). » »

Pierre Grosclaude: *Jean-Jacques Rousseau à Lyon;* Bosc frères et Riou, Lyon. » »

Pierre Grosclaude: *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII*[e] *siècle,* contribution à l'Histoire littéraire de la Province; A. Picard. » »

François Mauriac: *Journal;* Grasset. » »

Victor-Emile Michelet: *Les Portes d'airain suivies de Le Cœur d'Alcyone;* Edit. Véga. 12 »

Victor Poucel: *Les choses nous parlent ou les Entretiens dérobés;* Bloud et Gay. 14 »

Jean Silvain: *Tel était Silvain;* Denoël et Steele. » »

Robert de Traz: *Les heures de silence;* Grasset. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Drieu La Rochelle: *La comédie de Charleroi;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Péricard: *Verdun,* histoire des combats qui se sont livrés de 1914 à 1918 sur les

deux rives de la Meuse. Avec la collaboration de plusieurs milliers d'anciens combattants. Nombreuses illustrations; Librairie de France. » »

Philosophie

E. Augier: *Mécanismes et conscience;* Alcan. 30 »

Yves Simon: *Critique de la connaissance morale.* (Coll. *Questions disputées*); Desclée de Brouver. 10 »

Poésie

Georges Clémot: *Les prémices;* Figuière. 10 »

J. Gallo-Borel: *Odes et Sonnets;* L'œuvre latine. » »

Yvonne Girault: *Le sachet de lavande;* Messein. 10 »

Th. Griva: *Quarante et un quatrains.* Préfacés par André Thérive; Edit. Kauffmann, Athènes.

Jean Jallat-Bros : *Nuits dans la brousse:* Pensée française, 11, rue Saint-Luc, Paris. » »

Jean Mardigny: *Auberges sur la route;* Edit. Ercé, Imp. Cadoré, Nancy. » »

Jean-Michel Renaitour: *Choix de poèmes;* Figuière. » »

Sylvain de Rhimmon: *Vocation littéraire;* Marc Mauva, Lyon. » »

J.-H. Sabathier-Gazan: *Le Satyricon bonapartiste;* Périer, 16, cour des Petites-Ecuries, Paris. 5 »

J.-H. Sabathier-Gazan: *Le 2e Satyricon bonapartiste;* Périer, 16, cour des Petites-Ecuries, Paris. 4 »

Politique

Pierre Armor : *Aristide Briand, nazairien;* Figuière. » »

Léon Daudet: *Vers le roi;* Grasset. » »

Conrad Heiden: *Histoire du national-socialisme, 1919-1934,* traduit de l'allemand par A. Pierhal. Préface de Julien Benda; Stock. 18 »

André Tardieu : *L'heure de la décision;* Flammarion. 12 »

Questions juridiques

Paul Vienney: *Armes légales du travailleur;* Edit. sociales internationales. 10 »

Questions médicales

Docteur Pierre Vachet: *Psychologie du vice: I: Les Travestis;* Grasset. 15 »

Questions militaires et maritimes

Edmond Delage: *La guerre sous les mers;* Grasset. 15 »

Henry d'Estre: *Bourmont.* La chouannerie. Les Cent Jours. La Conquête d'Alger. 1773-1846 ; Plon. 16 50

Roman

Luc Alberny: *L'étrange aventure du Professeur Pamphlegme;* Figuière. 12 »

Albéric Cahuet: *La nuit espagnole;* Fasquelle. 12 »

André Calvus: *Le cerceuil volé;* Figuière. 12 »

Eugène Dabit: *Un mort tout neuf;* Nouv. Rev. franç. 15 »

Ferri-Pisani et Claire Clavenad : *Le treizième amant.* Edit. de France. 15 »

Louis de Fourvières: *Au bout du chemin tortueux;* Figuière. 10 »

Arnaldo Fraccardi: *Le paradis des jeunes filles.* (*Jeunes filles américaines*); Flammarion. 12 »

Philibert Géraud: *Olive ou l'Ecole de la distance;* Edit. Libres, 23, rue de la Darse, Paris. 12 »

Neil Gordon: *Quatre morts au manoir* (*The Shakespeare murders*), traduit de l'anglais par Edmond-Michel Tyl; Nouv. Revue franç. 6 »

A.-L. Lally: *Maître-Louis* (œuvre type de l'art régionaliste); Figuière. 12 »

D. H. Lawrence: *L'homme qui était mort*, traduit de l'anglais par Jacqueline Dalsace et Drieu La Rochelle. Préface de Drieu La Rochelle; Nouv. Revue franç. 10 »

J. Malègue: *Augustin ou Le Maître est là;* Edit. Spès, 2 vol. 30 »

A. Maraval-Berthoin: *Cœurs rouges;* Albin Michel. 15 »

V. Nabokov-Sirine: *La course du fou*, traduit du russe par Denis Roche; Fayard. 20 »

Harold Nicolson: *Tensions diplomatiques*, traduit de l'anglais par Denise Van Moppès; Grasset. 15 »

Louis Pergaud: *Drames des champs et des bois;* Nelson. 7 50

Georgette Rogaz: *Le miracle de Sainte-Périne;* Figuière. 12 »

Han Ryner: *Bouche-d'or patron des pacifistes;* Messein. 12 »

Georges Simenon: *L'homme de Londres;* Fayard. 6 »

Alexandre Simiane: *Misère;* Figuière. 15 »

Edith Thomas: *L'homme criminel;* Nouv. Revue franç. 12 »

Edith Thomas: *La mort de Marie;* Nouv. Revue franç. 12 »

Jane Valriant: *Labyrinthe d'Emyrne;* La Caravelle. 12 »

S. S. van Dine: *Le chien mort* (*The Kennel Murder Case*), traduit de l'anglais par A. H. Ponte; Nouv. Revue franç. 6 »

Jacob Wassermann: *L'emprise*, Introduction et traduction de Georges Lacheteau: Edit. du Siècle. » »

Virginia Woolf: *Nuit et jour*, traduit de l'anglais par Maurice Bec. Introduction de René Lalou; Edit. du Siècle. » »

Sciences

P. Hémardinquer: *La surdité et l'acoustique moderne;* Chiron. 15 »

A. Chaplet: *La technologie moderne.* Méthodes et procédés avec 511 schémas, graphiques et photographies; Delagrave. 28 »

W. Swietoslawski: *Thermochimie.* Préface de Georges Urbain. Traduit par M. Thon; Alcan. 60 »

Sociologie

Tristan d'Athayde: *Fragments de sociologie chrétienne.* Introduction de Jean Duriau. (Coll. *Questions disputées*); Desclée De Brouwer. 10 »

Hyacinthe Dubreuil: *Employeurs et salariés en France.* Préface de C. Bouglé; Alcan. 40 »

A. Pinloche: *Fourier et le socialisme;* Alcan. 20 »

Docteur W. Reich: *La crise sexuelle*, critique de la réforme sexuelle bourgeoise, suivi de *Matérialisme dialectique, Freudisme, Psychologie;* Edit. sociales internationales. 10 »

Jean Risque: *Gamin, songe à ton avenir;* Impr. nouvelle lyonnaise, Lyon. 5 »

Théâtre

Tanguy Malmanche: *Les païens*, tragédie; librairie théâtrale. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

La légende du Régulus breton. — Paul Bonnetain et Sarah Barnum. — La Tour de Babel. — Un théâtre pour les aveugles. — De la mévente des livres. — Date de naissance de deux vocables : fricoteur et grognard. — Veuillons ou voulons ? — Le Sottisier universel.

La Légende du Régulus breton (1). — Avalanche de lettres

(1) V. *Mercure de France* du 1er janvier 1934.

au sujet de ce problème. D'un côté, on m'avise qu'à la Société Archéologique de Saint-Malo (séance du 20 novembre dernier), M. Julien Herpin a signalé avoir reçu de M. Bessières, professeur au Lycée d'Alger et secrétaire de la Société de Géographie de la même ville, une lettre pouvant se résumer ainsi : « J'ai dépouillé systématiquement et exhaustivement (*sic*) les archives algériennes, et n'y ai rien trouvé sur Porcon de La Barbinais. »

D'autre part, notre vénéré confrère M. Gustave Bord m'a aimablement mis à même de consulter son excellent livre: *Grandes et petites Légendes*, publié en 1930, et contenant un chapitre sur l'anecdote du Régulus malouin. Je vois là notamment que le regretté Louis Saubost avait demandé, dans l'*Intermédiaire* du 10 octobre 1905, si quelqu'un avait découvert des précisions sur Porcon de La Barbinais, sa captivité, sa mission, sa mort. Il ne lui fut répondu que le 28 février 1910, par M. Paul Deslandres, qui, en somme, constatait l'insolubilité du problème. Entre temps, M. Eugène Herpin avait travaillé, lui aussi, à la démolition de la légende (1907).

En 1925, enfin, sur la prière de M. Gustave Bord, M. Clerc avait entrepris de fouiller les Archives nationales. Après une année de recherches, il dut reconnaître qu'à aucune date, sous aucune forme, il n'était fait mention du Régulus moderne.

En résumé, il faut penser, avec Etienne Dupont, M. Gustave Bord et MM. Eugène et Julien Herpin, que rien n'est vrai dans l'illustrissime anecdote.

C'est fâcheux si l'on veut, car les Porcon furent, le long de plusieurs siècles, une dynastie de marins remarquables, et l'on peut rappeler qu'une Porcon fut l'aïeule de Duguay-Trouin, et une autre Porcon l'aïeule de Surcouf. — A. CHABOSEAU.

§

Paul Bonnetain et « Sarah Barnum ». — Dans ses très intéressants souvenirs de *Paul Adam anecdotique*, M. P.-V. Stock écrit (1) :

> Bonnetain, qui avait préfacé *Sarah Barnum*, passa pour avoir écrit ce livre que signa Marie Colombier... Or, Bonnetain n'était pour rien dans la confection de ce volume; son réel auteur était Jehan Soudan...

N'en déplaise à M. Stock, le réel auteur (ou plutôt rédacteur) de *Sarah Barnum*, c'était bel et bien Paul Bonnetain. Voici d'abord l'aveu de sa complice:

> Un jour qu'elle avait à déjeuner chez elle Silvestre, Arsène Houssaye,

(1) *Mercure de France*, 1-II-1934, p. 595.

Albéric Second et Bonnetain, elle [Marie Colombier] racontait son voyage d'Amérique, les déceptions, les taquineries, la mauvaise foi auxquelles elle avait été en butte pendant tout le voyage, les conséquences du retour et la lutte à coups de papier timbré qui en avait été la suite. Elle s'écria en conclusion : — Ce n'est pas Sarah Bernhardt qu'on devrait l'appeler, c'est Sarah Barnum ! — Oh ! le joli titre, fit Houssaye. — C'est un titre de roman, répondit Second. — Eh bien ! je ferai le roman, reprit Marie, et il sera drôle. — *Et moi, je serai votre collaborateur si vous voulez bien m'accepter, ajouta Bonnetain, mais à la condition que vous me permettrez de faire la préface : cela m'autorisera à le défendre si on l'attaque* (2). — Entendu, et commençons le plus vite possible...

Les *Mémoires de Sarah Barnum* parurent sans provoquer de scandale. Même les chroniqueurs qui détestaient Sarah n'osaient en parler. Le libelle sentait trop une vengeance de femme. Par la crudité de certaines scènes, il était carrément obscène. Il eût dû se vendre sous le manteau, ou être édité à Bruxelles, chez Kistemaeckers: *In naturalibus veritas*. Elle était choquante, dégoûtante, la vérité naturelle et naturaliste. Ce « gamin de volume », comme l'appelait Bonnetain dans sa préface, était documentaire. Il l'était trop. « Votre Sarah », disait-il à Mlle Colombier, « est une, deux, trois, cinq et dix Sarah ». Ces deux, trois, cinq et dix Sarah, c'était la même Sarah sous diverses postures plus répugnantes les unes que les autres. « Je savoure d'avance la tapageuse explosion », écrivait encore Bonnetain. Il fut servi. Ce fut Octave Mirbeau qui mit le feu aux poudres. Dans les *Mémoires de Sarah Barnum*, un passage le concernait. On y faisait allusion à son bruyant article du *Figaro* sur *le Comédien:*

Cet écrivain, petit poseur, qui jouait au Pamphlétaire et poussait l'outrecuidance jusqu'à se croire un Rochefort — ce qui le fit baptiser Rochefaible par Sébastien Roll [Aurélien Scholl] — s'avisa de publier sur les gens de théâtre un article aussi sot que fielleux. Le prudent personnage n'osait désigner personne et s'en prenait à tout le monde.

Par Alice Regnault, qui était l'amie de Mlle Colombier, Mirbeau savait à quoi s'en tenir sur la collaboration de Bonnetain. Sa riposte fut terrible. Il la publia dans ses *Grimaces* du 15 octobre 1883, sous ce titre: *Un Crime de librairie:*

Un livre vient de paraître. Ce livre s'appelle *Sarah Barnum*. M. Paul Bonnetain, l'auteur de *Charlot s'amuse*, l'a écrit; Mlle Colombier, une vieille actrice, l'a signé... J'ai dit que M. Paul Bonnetain avait écrit *Sarah Barnum*. L'« ami reconnaissant » de Mlle Colombier ne peut renier cette œuvre, car on rencontre à chaque ligne son vocabulaire, et la forme pénible et torturée de son style, si l'on peut dire que cela soit du style. Le vocabulaire de M. Bonnetain se compose de peu de mots — les mots obscènes exceptés — et se borne à peu près à ceci : « irradier... irradiance... irradiation... irradiement... ». Feuilletez les pages et voyez combien de fois ces mots sont employés. Puis ce ne sont que des « eaux qui

(2) Souligné par nous.

mettent des clapotements sombres dans la nuit », ou bien « du soleil qui met des nappes d'or », ou « la lune qui met des nappes d'argent », etc. Donc, M. Bonnetain aura beau dire : « Je ne suis pas l'auteur de ce livre », M. Bonnetain mentira.

Bonnetain mentit — « sur l'honneur », — pour pouvoir se battre avec Mirbeau. — AURIANT.

§

La Tour de Babel. — Le Dr G. Martiny a récemment présenté à la Société d'Archéologie berlinoise des vues nouvelles sur la tour de Babel.

Le savant est parvenu à concilier, à l'aide d'une hypothèse aussi hardie que neuve, les récits traditionnels avec les trouvailles archéologiques faites en 1899 par Robert Koldewey. Sur la base d'indications vérifiées, M. Martiny a construit un modèle de la grande tour Etémenanki, élevée sous Nabuchodonosor, en 570 avant J.-C. Le grand escalier, avec ses marches sous un angle de 36°, monte jusqu'au 2e étage. Pour les simples mortels, il était tabou: le dieu seul pouvait s'en servir. (On est dans le pays où Jacob a rêvé de l'échelle céleste...) Les fidèles empruntaient un autre escalier qui, comme le décrit Hérodote, montait en nombreuses spirales jusqu'au temple supérieur du dieu Marduk, au VIe étage, où, dans la salle du culte, se trouvaient son trône et sa couche.

Le Dr Martiny a calculé avec précision dimensions et masses, et son modèle fait l'impression d'un temple fort imposant.

Simultanément, les jeunes architectes berlinois de l'école du professeur Andraes, directeur du Musée du Proche-Orient et explorateur de Babylone, ont cherché à fixer sur le papier le style général de la capitale de Nabuchodonosor, dont les multiples bâtisses élancées étaient dominées par la masse de la tour. — N. B.-C.

§

Un théâtre pour les aveugles. — En 1932, un Anglais aveugle et aisé eut l'idée de mener quelques-uns de ses collègues d'infortune à Londres, au théâtre, pour leur procurer un peu de distraction. Leur joie fut si grande qu'il décida d'organiser ces promenades systématiquement, de sorte qu'en 1933, plus de 1.000 aveugles visitèrent avec leurs guides les théâtres londoniens. Cette initiative ayant trouvé un vaste écho, on organise en ce moment, à Londres, un Club théâtral Galsworthy pour les aveugles, à la mémoire du fameux auteur dramatique et romancier John Galsworthy, dans le but spécial de créer un art perceptible et compréhensible aux aveugles. — N. B.-C.

§

De la mévente des livres.

Chez Plon, on disait ces jours-ci que la bicyclette tuait la vente des livres, d'abord avec le prix d'achat de la manivelle, puis avec la prise de temps que cette équitation obtient des gens, et qui ne leur laisse plus d'heures pour lire.

Ainsi s'attristait, voilà plus de quarante ans (*Journal des Goncourt*, tome IX, page 173, 3 décembre 1893), l'auteur des *Frères Zemganno*, en pensant aux misères du métier d'homme de lettres. — L. DX.

§

Date de naissance de deux vocables : fricoteur et grognard. — Ainsi que le remarquait naguère à l'*Œuvre* M. Maurice Schöne, dans une de ses chroniques de *Grammaire en zig-zag*, il est extrêmement rare de constater l'apparition d'un mot dans la *langue parlée*, d'assister en quelque sorte à sa naissance.

Le mot *fricoteur*, par exemple, d'après le précieux *Dictionnaire étymologique* d'Oscar Bloch et de von Wartburg, date de 1831. Cela correspond évidemment à son apparition dans la *langue écrite;* et les Mémoires de Caulaincourt (T. II, p. 354) l'attestent dans le curieux passage suivant, relatif à la retraite de Russie, qui mérite d'être cité *in-extenso* :

Ces malheureux isolés se nourrissaient, la plupart du temps, de la chair des chevaux qui tombaient sur la route. On dépeçait les animaux avant de les tuer! Malheur à celui qui tombait! On se jetait dessus et son maître aurait eu parfois bien de la peine à le défendre. Les premiers arrivés attaquaient la culotte, le plus adroit ouvrait le flanc et prenait le foie qui était, de fait, le morceau le moins dur et le meilleur.

Tout cela se passait sans que personne pensât à tuer la pauvre bête, tant on était pressé de se remettre en route.

Les plus heureux des isolés faisaient de la bouillie, si l'on peut donner ce nom à une farine sale et plus souvent à mi-son ramassé dans la poussière des greniers et délayé dans de l'eau. Heureux ceux qui avaient conservé un vaisseau quelconque pour la cuire! On voyageait ce meuble à la main et on le conservait bien plus précieusement que son argent, mais, comme nous avions, malgré nos misères, besoin de rire, on appela les malheureux qui voyageaient, le poêlon à la main, des *fricoteurs*...

Pour le mot *grognard*, le même dictionnaire de Bloch et Wartburg indique : « appliqué sous Napoléon aux vieux soldats et notamment à ceux de la vieille garde », sans ajouter de précision quant à la première apparition.

Cette précision semble donnée dans un passage des *Cahiers du*

Capitaine Coignet, où l'on peut lire (cinquième cahier, campagne de Prusse, Eylau, etc.) :

...Non! Jamais l'homme ne pourra peindre cette misère, toute notre artillerie était embourbée ; les pièces labouraient la terre ; la voiture de l'Empereur, avec lui dedans, ne put s'en tirer. Il fallut lui mener un cheval près de sa portière pour le sortir de ce mauvais pas, pour se rendre à Plutnok, et c'est là qu'il vit la désolation dans les rangs de ses vieux soldats qui se faisaient sauter la cervelle.

C'est là qu'il nous traita de *grognards*, nom qui est resté et qui nous fait honneur aujourd'hui.

Le mot *grognard* serait donc né pendant l'hiver de 1806-1807, avant la bataille d'Eylau, et il aurait pour auteur Napoléon lui-même, ce qu'on savait déjà. — ROBERT LAULAN.

§

Veuillons ou voulons? — Un correspondant nous a signalé avec quelque surprise cette phrase de M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, dans *Figaro* du 24 janvier: « Ne leur en *voulons* pas de quelques coups de patte. »

Des écrivains connus ont employé cette forme du verbe *vouloir* à l'impératif. Littré la trouvait à peine intelligible et la condamnait, mais l'Académie la reconnaissait valable et semblait même la recommander, — et c'est d'après l' « illustre Compagnie » que le *Larousse du XXe siècle*, dans son tome VI publié l'année dernière, donne encore les deux formes:

Veux, voulons, voulez [ou, pour marquer une volonté moins forte, moins personnelle, *veuille, veuillons, veuillez*].

Mais dans sa récente *Grammaire* dont on a tant parlé, l'Académie, donnant (p. 151) la conjugaison de *vouloir*, indique seulement, pour l'impératif, la forme *veuille, veuillons, veuillez,* et ne dit pas un mot de l'autre. Ne l'admet-elle plus? Logiquement, cette omission le ferait croire. Mais si les immortels à qui nous devons la célèbre *Grammaire* écrivent encore à l'impératif (comme l'académicien Cousin et le grammairien Boniface, cités par Littré): « *Veux-le bien!... Voulons le faire!... Voulez sortir!...* » on ne saura plus que penser, et le lecteur tombera dans une perplexité profonde. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

Et, devant ces splendeurs l'enfant, qui avait lu les *Mille et une Nuits*, croyait pénétrer dans la caverne d'Aladin, ou dans le silo d'Aboul-Cassen... — FRANÇOIS COPPÉE, *Toute une Jeunesse*, édit. elzévirienne, Paris, 1892, p. 61.

Il [M. Daladier] s'est amusé à confier les Colonies à Henry de Jouvenel, lequel, sans saisir le ridicule de la situation, n'a accepté qu'à

la condition d'être ministre de la France-d'outre-mer, ce qui implique qu'il est ministre de Guernesey, de Ré, d'Oloron et de Corse! — *Je Suis Partout,* 3 février.

La nuit, précédant encore l'aube, était à peine striée de traînées blêmes. Pourtant, à l'occident, un rais de soleil livide commençait à filtrer lentement à travers le mince volet des nuées grises. — *Mercure de France,* 15 décembre, p. 608.

— Que veut-il dire par Malabar? demanda la mère au cœur glacé.
— Je ne sais pas, dit le père, muet de douleur. — *Revue de Paris,* 1er février (traduction française de *Le Gagnant du cheval de bois,* nouvelle de D. H. Lawrence).

Le film (*Madame Bovary*) est accompagné d'une partition musicale de M. Florent Schmitt, qui a su adapter son talent et son style aux nécessités cinématographiques... Cette collaboration demandée à un compositeur illustre doit être comptée à l'actif des réalisateurs de *Madame Bovary...* — *L'Opinion,* « Le Cinéma », 1er février.

Ainsi, dans les postes, 48 heures étaient consacrées à la réforme administrative, et 2 heures devaient suffire pour en décider aux génies que sont les sous-chefs et chefs de bureau! Attendons sans surprise les improvisations non moins géniales de M. de Monzie. La calotte pourra une fois de plus se frotter les mains. — *L'Ecole Emancipée,* 28 janvier.

Il y a eu des manifestations aux Français?... Parbleu! on applaudissait aux vérités éternelles de Shakespeare, aux récits de la Rome de la décadence, qui étaient déjà des vérités de Byzance, des vérités de tous les empires qui croulent, qui sont des vérités éclatantes aujourd'hui! — *Le Jour,* 5 février.

Nous regrettons de souligner ce soir que, sauf l'Angleterre, tous les pays comprennent parfaitement que la vraie politique du jour, quoi qu'on veuille faire dans la suite, est de s'engager résolument dans la voie du respect des traités et de la parole donnée. — *L'Œuvre,* 20 janvier.

Il y eut de nombreuses émeutes sous Louis-Philippe; aucune ne mit le trône en danger. Ce ne fut que la deuxième, celle de février 1848, qui, plus violente que les autres, emporta la royauté. — *Excelsior,* 14 janvier.

La Vénus de Cnide, le plus bel ouvrage, non seulement de la Grèce, mais du monde entier, ce fut vraiment elle-même [Phryné] coulée en marbre blanc de Paros! — *Le Siècle médical,* 15 janvier.

La grandeur des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament est assez insigne pour qu'un incroyant la puisse ressentir. C'est Delacroix, et non Hippolyte Flandrin, qui nous a dotés des plus belles peintures religieuses du vingtième siècle. — *Les Nouvelles littéraires,* 30 décembre 1933.

L'escadre russe, qui était restée bloquée plusieurs jours à Vigo (Portugal), put reprendre sa route. — *Je suis partout,* 20 janvier.

Les Wallons citent une série de discours de la plus grande violence faits par les flamingants extrémistes, et qui ne sont pas pour calmer les luttes de races qu'on espérait. — *Le Jour,* 20 janvier.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

BULLETIN FINANCIER

.a constitution d'un ministère de trêve, d'apaisement et de justice a naturellement voqué un revirement des tendances de la Bourse. A l'inaction qui était la note ninante pendant la première quinzaine de février a succédé brusquement une ivité qui s'est traduite finalement par une hausse presque générale de toutes les eurs françaises.

)n ne saurait prétendre que cette explosion résulte d'un afflux soudain d'achats la clientèle. Les demandes qui ont été enregistrées ont été passées par des spé-ateurs professionnels qui, ayant considéré que le nouveau gouvernement devait :essairement avoir l'appui de tous les éléments sains du pays, ont joué le succès ministère de salut public.

.a hausse a été trop précipitée pour ne pas appeler des ajustements; car toutes difficultés causées par la crise restent à résoudre. Rien de plus facile que de pré-iter un budget en état d'équilibre « sur le papier » à l'approbation des Chambres; qui est difficile, c'est de savoir si les prévisions de recettes seront vérifiées par les ouvrements et si, pour couvrir les dépenses normales, il ne faudra pas avoir recours 'emprunt une fois de plus.

La question de notre balance commerciale est également très délicate; nous ne uvons modifier nos tarifs douaniers sans nous exposer à des mesures de rétorsion nt nos exportateurs feront tous les frais; or, notre pays s'est équipé pour une oduction supérieure à sa capacité de consommation. Si l'on veut éviter le chômage si l'on veut vraiment maintenir le franc sur des bases solides, il faut absolument ıster nos exportations à des importations de matières premières reconnues incom-ssibles. Tout un travail de longue haleine doit donc être entrepris, qui impose grandes réformes administratives, fiscales et financières.

En s'empressant de considérer tous ces graves problèmes comme résolus, la spé-ation s'expose à de sérieuses déconvenues. Rien de plus dangereux que les brusques rises conjecturales; elles sont toujours suivies par des périodes d'abattement qui ravent la reprise véritable des affaires. Défions-nous de tout optimisme excessif, tout en ce qui concerne les valeurs à revenu variable. Leur plafond de hausse est ıité par deux faits : le taux élevé du loyer de l'argent en France et la difficulté ugmenter les dividendes.

Aussi bien, c'est vers les valeurs à revenu fixe que l'attention du grand public se rne d'abord. Nos rentes ont vu s'élargir leur marché et s'améliorer leur tenue. Il t qu'elles progressent encore pour permettre au nouveau gouvernement de ranimer affaires, alléger les charges financières de l'Etat par des conversions, et assurer ntangibilité du franc.

Les résultats de nos grandes banques ne sont pas encore connus; mais ils ne sau-ent être très différents, pour 1933, de ce qu'ils étaient en 1932, La surcapitalisa-n des grandes valeurs bancaires constitue un danger qu'il faut connaître.

Aucun changement sérieux n'a été constaté dans le groupe des Transports. Le Suez te le modèle des valeurs spéculatives pour ceux qui escomptent une reprise mon-le des affaires.

.e calme a régné dans le compartiment charbonnier, parce que les conditions de xploitation de nos houillères sont toujours peu favorables.

.e groupe de l'Electricité, au contraire, a été très animé, d'abord parce que toute nace de taxation nouvelle semble écartée, ensuite parce que plusieurs grandes npagnies ont enregistré une augmentation de leurs ventes durant les derniers mois l'année écoulée.

.es cours des métaux communs ne se sont pas encore suffisamment relevés pour 'on puisse parler de la réouverture des nombreuses exploitations cuprifères, de mb et de zinc, qui sont fermées. Le groupe sidérurgique doit logiquement les ancer dans la voie de la hausse; or, il est délaissé.

.es mines d'or ont subi des réalisations qui tiennent compte de la baisse de la e par rapport au franc. Les pétroles sont négligés et les affaires de caoutchouc subi un rude choc lorsque le ministre anglais des Colonies a précisé que les ociations engagées en vue d'une restriction de la production n'étaient pas au point.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1934.